

Eté, automne, printemps

Xavier Ribot

3 actes et une postface

Acte1	été (disparition)
Acte 2	automne (vieillesse)
Acte 3	printemps (enfance)
Postface	historique des sous-titres

Avertissement

L'auteur a respecté l'usage écrit de la forme négative, (ne...pas) comme l'invitait à le faire son logiciel de traitement de texte, mais il presse les actrices à faire sauter les n-apostrophes sans hésitation. En effet, il ne s'agit pas d'être systématique mais il y a des moments où l'oralité génère des formes plus contractées qu'à l'écrit, chacun pouvant se reposer sur sa propre expérience.

Acte 1

Les actrices défilent sans interruption sur la scène pour donner une totale continuité à ce monologue.

Je fais quoi maintenant ? Rupture de contrat. Ma vie disparaît. Une civilisation entière à toi tout seul. De quoi ? Mais de quoi ? Je te sais impulsif. Je te crois réfléchi. Le téléphone a sonné : j'en suis là. Une tonne de questions pour faire contrepoids mais ça ne marche pas. Tu me livres tes faiblesses en gage de confiance. Grosses livraisons. L'amour, un chantier perpétuel dis-tu. Je ne m'arrêterai pas de vivre parce que tu l'as fait. J'écris pour comprendre. J'écris à voix haute pour que tu m'entendes. Ce papier c'est ta peau, le visage a disparu mais je caresse la joue des phrases qui pleurent sous ma main. Ce n'est pas moi qui verse les larmes mais toutes les personnes que tu as fait naître en moi, toutes les envies que tu as semées. Inconscient ! La blancheur des feuilles ne sert pas qu'à favoriser l'encre. Ecrire c'est dérouter ton linceul. J'écris parce que je ne comprends rien. Toutes les sécrétions de mon corps vont ressortir dans ce livre, elles vont ressurgir et se mélanger pour former des mots, des phrases, un livre que j'abandonnerai au milieu de ma bibliothèque. Je savais bien que les étagères étaient morbides, un silence à poussière auquel tu vas participer. Tu seras écrit, ta semence perdra sa blancheur ; par mes yeux elle ressortira. Mate, parcheminée. Il n'y aura plus de matin sur mes hanches, plus de caresses, plus de pressions aux endroits que choisissaient les paumes de ton désir. Comment faisais-tu pour me désirer quotidiennement ? Il n'y avait guère que les soirées alcoolisées pour te contredire. Tu me secouais comme une effervescence sucrée, pleine de rêverie, de culture et d'encouragement pour mes projets. Chaque centimètre carré de mon âme devenait sensible à ton charme, j'entendais des chuchotements dans ma poitrine lorsque tes yeux se posaient sur mes lèvres, le sol se dérobaît. Je me réveillais encerclée par ton corps. Tu as tout fait pour notre amour et tu m'abandonnes. Tu m'abandonnes et tu nous abandonnes. Pourquoi m'exiler comme ça ? Une souffrance aveugle commence à s'emparer de mon corps. Comment peux-tu croire que j'acceptais tes éloignements ? Je plaçais des parenthèses, j'attendais, je disais pause, je ralentissais mes actes, je doublais les piles des horloges, je lisais les contraintes une ligne sur deux, je sautais des paragraphes. Bientôt, j'aurai oublié que je suis assise à ton bureau. Le combiné continue à vomir. Je pourrais trancher mes veines et faire couler le sang dans l'orifice de cette machine. Je dénonce l'accoutumance au bonheur, la certitude de ne rien maîtriser. Tu t'es jeté dans des histoires qui te dépassent. De quoi es-tu mort ? Tu mènes une enquête sur les trafics d'organes. Tu rédiges des rapports sur les profits indécentes, tu fournis des armes aux révoltés, tu écris des poèmes aux dictateurs, tu parles aux extra-terrestres. Indispensable, tu

l'étais. Bénévole caritatif, bénévole pro. Les hommes qui me regardent sourient en vain à la chance que je ne leur offre plus. Cauchemar. Réveil en sursaut. Disjonctée. Panne. Les minutes vont durer des heures, les heures des journées, les journées des années, les années une éternité. Ce téléphone brise notre temps comme une tirelire vide. Il n'y a plus de sens. Que des secondes. Une seconde, une seconde, encore une seconde. Des secondes vides : j'entends la trotteuse racler mon cerveau pour en vider l'énergie. Je n'irai plus me nicher dans ton cou et m'enivrer de toi. Toi n'est plus qu'un mot impersonnel. J'aime comment tu m'aimes, j'aime cet amour. Je t'aime et j'aime ton amour. Bien sûr, on dit que c'est trop beau et que ça ne va pas durer. Je n'écoute pas, c'est une formule de jaloux pour détourner ou conjurer le bonheur des autres. Ils ne savent pas regarder, ils mettent la peur devant leurs yeux, ça les rassure d'avoir peur. J'ai toujours compris que j'avais deux fois l'amour, j'ai toujours compris que la fragilité, c'était les autres, leurs peurs ou bien leurs calculs contre la peur. Aimer n'est pas encore un verbe du passé. Dans tes bras je me lave de toutes les fatigues, dans mes pensées tu lèves des instants prodigieux. Une explosion de silence est venue taire mon avenir. Ton énergie disparaît, je n'ai plus de repère, une nappe de brouillard agresse mon regard. Ton courage ne rayonne pas. C'est à la fois mou et brutal, informe-acéré, une stridence- amortissement. Je sens la peau de mon visage effacer les traces des rires, les plis des sourires. J'apprends amortir, j'apprends ralentir. J'apprends disparaître et exister en même temps. Tes premières paroles chaque matin viennent sonder la profondeur de mon sommeil : la journée qui commençait pour toi commençait dans mon cœur. Tu prenais la légèreté du ciel pour habiller mes craintes, tu caressais mon ventre pour mettre en marche la magie de notre amour. Il n'y a pas de place pour l'inquiétude lorsque tes lèvres se posent sur ma peau. Une journée commence avec un an d'avance et se termine avec deux ans de retard. Tu es là mais jamais assez, jamais assez de bras pour me serrer, jamais assez d'yeux pour te regarder. Jamais le temps de la totalité et puis le contraire, tout le contraire : la nature redéploie ses forces, recule l'horizon, dépose le soleil et la nourriture sur notre seuil. Et elle chasse les imbéciles : ma confiance dans la vie n'a aucune limite. C'était indécent mais je n'ai pas honte. J'ai confiance. Mon corps me le dit, ma tête me le dit, ton amour me le dit. Tu dessines sans cesse la vie que tu as choisie : je fais comme toi, tout nous appartient, tout se pétrit avec bonheur. Bonheur : ce mot paraît tellement banal. Un enchantement a transformé ma vie, j'ai quitté la cave pour m'installer dans la véranda. Ce n'était pas un rêve, juste un balcon sur le temps. Si des murs ont existé, ils servaient à tenir les images du monde entre elles. Je comprenais l'organisation des choses, une puissance qui neutralisait mes incompétences réelles. Ce que je ne savais pas faire n'existait pas, disparaissait, s'oubliait. J'étais en apnée. L'air se trouble. Je ne perds pas les pédales, je ne panique pas. Une promenade à la lisière du vertige pour rassembler mes esprits, des esprits de blondes, de brunes et de châtaines. J'en ai plein, vois-tu ! Non, tu ne vois pas puisque tu as disparu. Je m'adresse à toi comme si tu étais en ligne mais cette ligne téléphonique est coupée. C'est la ligne directe, la ligne de cerveau à cerveau, les enzymes. Tu m'as tout expliqué. En cas d'accident,

consulter les enzymes du cerveau, ils véhiculent des informations. Oui, je sais bien : ta présence, là, en moi en mon cerveau. Une chimie vient à mon secours pour conserver ta présence. Maintenir, conserver ? Je ne suis pas dupe, les neuromachins qui travaillent en ce moment sont aussi efficaces que les post-it que tu collais sur mes sentiments, pourtant, je m'accroche à eux. Je te sens en des endroits que je ne me connaissais pas, je ferme les yeux, mon nez, ma peau, ma bouche s'effacent. Mon corps se réfugie dans l'enceinte des souvenirs, une forteresse ouvre ses bras, ton buste, lisse, musclé, me donne l'oxygène. J'ai la lumière de tes yeux, le pétilllement, l'éclat de ton désir. Tu dévores mon innocence, j'entends le bruit de ta vie, cette manière de penser par-dessus les choses, cette manière de ne rien dire par la voix, ni par les gestes, mais par l'écoute. Le regard et l'écoute en même temps. Quand tu te retires, tu emmènes la vie de mon corps avec toi. Ma chair est anéantie, évidée par la jouissance, par le bonheur. Je ne pèse plus rien mais je ressens tout. Ce n'est pas une bouffée d'air frais qui m'envahit mais une part de la terre. Je suis la terre, je suis l'herbe, je suis l'eau, l'air, le vent, le feu, les courants chauds. Je n'oublie rien : tu creuses ma vie pour y entreposer des richesses, nos richesses. Des gestes magnifiques, des regards somptueux, des paroles amples. Des paroles qui ne se terminent pas mais donnent des formes à nos voix, des formes encore plus belles que les poèmes. Des formes cousues au temps, aérées. Des formes belles parce qu'elles ne cherchent pas la beauté mais la vie, la vie qui change toute seule, la vie qui ne croit pas. On veut me condamner pour ça, on veut me condamner à déambuler autour de ton absence. Un précipice s'avance vers moi, la condamnation est rapide. Je refuse. Je m'accroche au flanc des souvenirs. Je refuse. J'ai de quoi armer mon refus : viendra un moment où le saut dans le vide me donnera la liberté. C'est toi qui m'as montré le chemin, c'est toi qui m'as dit comment faire. Un vertige secoué par une tornade, une tempête qui me fera dormir un jour sur deux : comment faire ? Comment faire sans toi au milieu de l'éternité asséchée ? Parce que ça aussi je le devine, derrière la condamnation et la souffrance recherchée. De la sécheresse partout : moi qui chante la vie je ne peux pas. La réverbération de ma douleur cassera toute résistance. Plus rien n'est existable, le cyclone ferme son œil effrayant. Tant de lumière noire, soudain. M'enfuir, c'est heurter le vide dans toute sa violence. Au rythme du silence fulgurant qui m'agresse, je refuse d'y penser un seul instant. Mon vocabulaire puise tout le poison de l'enfer pour me convaincre d'abandonner mon âme à la détestation. Je ne veux plus rien expirer, je sens le parfum de ta mémoire s'échapper. Les images qui m'habitent ne vont pas disparaître : elles se mélangeront et se raccommoderont, je les userai jusqu'à ne plus les reconnaître, j'en mentirai des plus belles avec les morceaux que m'oubliera le temps. Tu m'as laissé un goût de sucre qui se métamorphose en mélasse visqueuse. Je n'ai nulle part où fuir ce dégueulis. Un complot brise mon sens de l'univers, on veut mettre fin à notre amour, on veut mettre fin quand la lumière matinale enveloppe tout juste notre chambre. L'équilibre entre silence et sagesse est rompu, Aurore était un prénom pour qualifier la victoire de l'aube, maintenant : nocturne et crépuscule déversent de la rancœur. Le doute fige l'herbe des prairies, on ne pourra jamais plus s'allonger sur les sols verdoyants.

Des grains de sable noircissent notre lit, des mensonges jaillissent du téléphone comme des crapauds ou des serpents dans la bouche des méchants sortilèges. Ce que j'ai entendu ne s'écoute pas. Et je refuse d'y croire. Ma confiance est déglinguée, la corrosion attaque mon cœur avec un acide boueux, mes pensées se cognent. Ton sourire s'essouffle. Tu meurs, tu meurs. C'est la fin du monde tous les jours qui commence maintenant. Une multitude de fins, dans tous les sens. Ma tête n'en peut plus mais je ne lui demande pas son avis, ce sera une tête de fin de journée toute la journée, toute la nuit. Je sens des nuits limpides comme la déglingue. On me jette du cynisme, on me demande pas mon avis : un cynisme qui aiguise son fiel dans la jalousie, je le sens couler, je le sens couler comme une pisse grasse qui voudrait s'exciter. Il y a cet acide morveux qui remonte dans ma poitrine, des flèches rampent au plus profond, des flèches sadiques pour violer mon bonheur. L'intimité de mes rêves s'est déconnectée, je ne veux pas croire à sa destruction, je ne peux pas. C'est l'affolement. La nuit de toutes les blessures avec des impuissances s'abattent pour m'emprisonner dans une cage impitoyable, une cage sans barreaux, une cage sans limite palpable. Je m'étais enfermée dans un sas pour survivre à ce cauchemar, ce sas est pollué de rancœurs : des crachats collés aux fenêtres à la place du sperme qu'on ne sait pas sortir de sa tête. Je tends mon espérance, mon espérance errante, aveugle, je la tends entre les espaces qui s'ouvrent à mes poumons, j'espère que ces voiles filtreront un peu de compassion. On a vu bien des comas se réveiller de leurs lits abandonnés : tu seras peut-être seul mais on m'entendra. On m'entendra parce que dès maintenant je suis condamnée à hurler une douleur que mes semblables portent en eux avec leurs premiers pas. Je ne suis pas non plus la dernière veuve que cette planète engendre. Les hommes embrassent leurs femmes avant de s'enfuir pour s'entretuer. Tu disais qu'il ne fallait rien faire qui arrête les mystères de la vie : expliquer le monde, c'est fleurir des tombes. En attendant la tienne. Je te savais né pour l'ambiguïté, maintenant je ne sais rien. Rien de ta mort. J'attends des explications, j'attends des signes. Même pas peur, seulement effrayée, horrifiée. Je choisis le milieu des choses par goût d'un rituel que je ne comprends pas mais qui a épuisé les religions paresseuses. Des clergés ont abandonné leurs idoles pour faire fortune avec une spiritualité bedonnante. Je ne suis pas la dernière créature abandonnée. Ce qui adviendra de ton absence peut tout aussi bien ressembler à la folie qu'à la dévotion. Verra-t-on des gens sourire en proportion de ma souffrance? Nous n'avons pas choisi la voie du martyr, nous avons choisi le reste. Une coulée d'air frais réveillera peut-être une pensée endormie mais je ne partirai jamais à la recherche du temps qui nous aura manqué. Gnanngnan le temps perdu, nous avons choisi les torrents. C'est toi et moi qui sommes perdus. Toi puis moi. Le temps ne viendra pas avec nous. Dans le sas de ma douleur se réfugient les consciences qui me sont fidèles, cette bulle va disparaître. Tu te plaisais à donner du non-sens au sens et vice-versa : es-tu satisfait maintenant ? Dandy de l'être, dandy de la révolte, dandy de la résilience, pressé de traverser la vie avec élégance. Qu'attends-tu de moi ? Tu vois la vie comme une fiction, tout est faux et le reste pas moins vrai. Tu te moques des choses faciles tout en les couvant de gentillesse. Donne-moi des leçons de mort

comme tu m'as donné des leçons de vie. Que dis-je ? Une seule leçon devrait suffire. Tu lances la vie devant toi comme un jeu de dés : chance ? Pas chance ? Pas chance, tu relances. Chance ? Tu relances aussi. Tu m'as fait rouler entre tes mains, je t'ai donné les gros chiffres, les cinq et les six. Maintenant, c'est moins que rien qui s'échappe. Tu ne souffles même plus pour chasser la déveine. Vivre et aimer c'est comme le fruit et sa chair, tu t'obstines à doubler les accords. Notre pluriel ne fait qu'un mais il double la réalité. Partager notre vie, c'est la doubler. Tous les recoins du bonheur ont eu notre visite. Nous avons toujours été bien reçus. On s'épuisait la nuit, le petit jour nous attendait pour dormir. Quand c'était valse, tu inventais des figures rock'n'roll, que je devinais dans tes yeux. J'aimais prendre ta main comme un défi où tu renversais mes déboulés. Tu me retrouvais pour danser des rêves et des passages magiques tandis que j'apportais des rythmes cachés par ma timidité. En moi tu fouillais tout : je te voyais ressortir de mes paroles ou de mes gestes comme si tu avais vidé un coffre ou une valise. Tu mettais à nu mon inexistence. J'ai froid maintenant, fais quelque chose ! Reviens ! J'aurais pu t'appeler Ulysse, tu n'es jamais resté en place. Le premier jour que je t'ai vu tu as senti mon reproche de n'être pas arrivé plus tôt. Aujourd'hui je me dis que te connaître revient à compter les jours que tu me manques. Le premier jour tu m'as manqué, et tous les autres jours qui ont suivi tu m'as manqué. Je me suis efforcée de ne pas y penser parce qu'il s'agissait de ma faiblesse, pourtant cette réalité poursuit une route parallèle à mon cafard. J'ai vécu avec ton absence enfouie, une galerie de secours creusée vers un dehors extraterrestre. C'est comme ça depuis la mort de mes parents, je suis presque soulagée de réaliser que cette construction chimérique trouve maintenant son utilité. Je t'en prie, n'écoute pas, n'écoute jamais le délire d'une amoureuse. Ma cérébrale matière grise a viré au noir, une multitude de neurones s'est révoltée en me désignant leader de la mutinerie. Je suis révoltée de toi. Les divisions de l'angoisse montent au front, j'ai beau accélérer la lecture de ma souffrance, le récit ne dit pas comment se termine le conflit que tu viens d'ouvrir en moi. Double zéro sept aurait eu un sourire, un début de sourire, une fossette à la commissure droite de ses lèvres... Alors que toi tu ricanes. Séducteur irresponsable ! Tu voulais que les images, les sons, les odeurs, les mots de notre amour s'entrechoquent, tu voulais nous appeler océan, tectonique ou alizées. Ce brassage a cessé, il fait place à une plainte que les sirènes m'ont apprise. Je ne démissionnerai pas du genre humain pour explorer les enfers et autres cachettes fabuleuses. Je suis dans un présent fictif, rien d'autre ! Je vais trouver le courage de me servir de mes yeux ; s'ils ne savent pas regarder les choses en face, ils sauront les pleurer. Et cette eau purgera ma pensée. Les esprits démissionnent, je fais face. Je changerai le temps pour qu'il ne capture pas ta vie en puzzle: tu pourras entretenir la beauté de tes sentiments. Tes sentiments ? Je les ai tous pour moi, ils irriguent mes pensées, ils font résonner les mots que tu ne dis pas lorsque tu me caresses. Ils innervent ma peau. J'en fais des promesses, des amers pour mauvais temps ou bien des statues posées sur mes épaules. N'est-ce pas le moment de lancer une souscription pour ériger une statue à ta mémoire ? Ta dernière érection, pitoyable... Bien sûr que non, tes sentiments

m'appartiennent, j'en ai l'usufruit. C'est toi qui m'as déclaré un jour qu'il ne fallait pas confondre nue-propiété et usufruit. Nue-propiété, j'aimais bien ce mot là quand tu te penchais sur moi. Maintenant, je suis la proie des vertiges et je t'imagine nu comme Apollon sur un grand rond-point au milieu des supermarchés. Vendu ! Je ferai commerce de ta mémoire avec les tableaux qui gisent dans ton atelier. Les marchands s'épuiseront plus vite que les prétendants de Pénélope. Je parle comme si tu ne reviendras plus : n'écoute pas. Je ne suis pas comme cette nana, c'est ma colère, elle est grande. Indicible odyssee que la tienne. J'attends qu'un ange fasse la traduction de ces mots pour agir de toi. Je brouillonne mes réflexes, ils ont un goût de brûlé. La douleur les déraille avec ses grands seaux de sel cuisant. Pourquoi cette image de marin tout à coup ? Je te vois sur le pont d'un navire, rongé par la fatigue, plus gris que les cordages qui serpentent au soleil. Tu n'es plus artiste, tu n'es plus journaliste, tu n'es plus photographe : un mousse égaré dans les âges de la vie qu'on maltraite pour sa beauté. Je voudrais mieux me rapprocher de Jeanne d'Arc, connaître l'incandescence de la foi, mobiliser un royaume pour te sauver, mobiliser une cour de seigneurs puissants et chevaucher jusqu'aux lisières des forêts, là où commencent les maléfices, là où le soleil s'efface. Je voudrais mais je suis Andromède enchaînée à notre amour. J'attends le kraken. Je suis Iphigénie mais le sacrifice c'est toi, je suis la compagne du temps mais la mort c'est toi. Un monstre naît à chaque instant pour dévorer mon espoir. Il n'y a plus de forêt, je vois des créatures armées de tronçonneuses se coller à la blessure de ton absence. Leurs machines surpassent mes cris, leurs chaînes mordent ma vie. Mon héros, il n'y aura pas de suite, il n'y aura pas de suspense : arrête le film. Maintenant. Immédiatement. Je t'en prie. Je t'en supplie. Tu as fait de moi ce que tu voulais ; ce qui m'arrive, tu ne le veux pas. Alors, fais quelque chose. Maintenant. Je t'en supplie. Maintenant. Tu fais chanter ma torture, je ne te comprends pas. Mon impuissance grandit, mon impuissance nourrit la haine des laissés-pour-compte. Je n'étais pas faite pour être abandonnée. Maculée de larmes, je souffre de ne pas t'oublier, je rampe au milieu d'épines qui s'installent dans notre lit et débordent. Une obèse griffure me jette par les fenêtres. Je ne dors plus. Plus jamais. Les draps ont disparu, des étoffes lacérées m'enveloppent de frayeur. Je perçois encore le toucher de tes mains sur les tissus, des caresses clandestines se fauillent. Je tente de les ignorer de crainte de voir mes tortionnaires accentuer leurs tâches. Tout ce que j'avais entendu sur les enfers, les descriptions de jardins des supplices, tout cela accoure vers moi, devancé par la paranoïa. Je ne suis plus que défense et agressivité. Même les miroirs ne me reconnaissent plus. Ils fondent. Leurs larmes roulent le long des murs. Je voudrais que leur amertume perce la cage de notre demeure. Une geôle prend place, une chambre funéraire s'invite, des pierres tombales se détachent. Je m'enferme dans un mausolée comme si j'étais prête à accueillir ta mort. J'invente un diable toutes les fois que je respire. Je n'en peux plus. Les mots s'écoulaient de ma bouche, tantôt pareils à un torrent, tantôt fluides comme une farine échappée de sa meule. Des mots constamment perlés de vomissures. Ma conscience est violée par la douleur ; des hoquets, des bégaiements déchirent mes lèvres. Réflexes écervelés, inconscient

perquisitionné, habeas corpus pulvérisé : je suis en état de siège, une terreur s'est proclamée gouvernement provisoire. Parle ! Parle ! Je parle pour mettre de l'eau dans le désert qui me reste à vivre. Je suis enquêtée, questionnée. Sans relâche, les mêmes questions m'assaillent, je deviens citadelle. Une citadelle qui se dresse en quartier général de la réalité. Mais quelle réalité ? Toi-même tu m'as appris à douter des informations distribuées par ceux qui maîtrisaient le pouvoir. La cruauté du silence ronge mes facultés, je suis obligée de puiser dans les réserves de mes réserves. Saurais-je retrouver ta piste parmi les nomades ? Saurais-je reconnaître les sols que tu as foulés ? Un retranchement s'organise dans une cachette de mon esprit pour protéger les dernières connaissances que nous avons échangées. Il y en a en moi qui veulent hiberner et attendre ton retour, d'autres se précipitent sur des reliques croyant trouver une trace non explorée. Je lutte pour rester debout. Debout dans ma tête parce que la prostration déporte mon corps avachi. Je tiens debout parce que je tiens à toi. J'ai réquisitionné toutes les parties de mon corps qui te connaissent. Je lave ma peau au minimum. Je ne frotte plus. C'est l'envie de conserver ta présence. Tant de fois tu m'as enlacée, tant de fois j'ai tu ma voix pour écouter la caresse de ta main. Un grondement de désir chaud qui enivre ma peau, une incandescence qui emprisonne ma volonté. Aujourd'hui je convoque ces moments de voluptueuses passivités, je relève les empreintes de nos orgasmes. Ne le sais-tu ? Je recrute dans l'intimité de mon plaisir passé, je mobilise les formes de ta libido qui se sont dessinées en moi, j'arme les délices qui se présentent à ma conscience quand j'évoque nos ébats. Je vais m'appuyer sur une force de sentiments intacts, une discipline opiniâtre pour combattre le pitoyable destin qui tente de détruire notre bonheur. Je ne maquille plus mes yeux, des cernes se chargent d'embellir la rage d'aimer qui tonne en moi. Je ne rougis plus mes lèvres avec la couleur des fruits murs, le sang qui monte à mon cerveau en rangs serrés s'en charge. Les crochets de mes boucles d'oreilles se sont détournés des lobes, ils visent ma poitrine et médaillent mon cœur. Bracelets et colliers brillent de compassion. Je les saisis pour défuler la part d'énergie qui s'est accumulée en vain: d'une main à l'autre j'écoule perles ou turquoises, des chapelets de merveilles grondent, la beauté se retrouve prisonnière dans des mains fatiguées, elle gémit. Je me sens esclave du temps, libérée des chaînes mais incarcérée dans mes sentiments. Les bijoux s'épanchent, le cliquetis des pierres tente d'assoupir ma détresse. Mais je réfléchis. Je réfléchis. Je paierai les rançons, je paierai les mercenaires. Je vendrai les peintures et les sculptures que tu conserves dans ton atelier. S'il le faut, ils viendront les chercher. Je donnerai tout ce qu'ils veulent pour te savoir libéré. Ma vie prend absence. Ta vie ne prend pas fin, tu as toujours été près de moi. Ce que je viens d'entendre n'est pas possible. Tu ne peux rien m'expliquer. On veut m'affoler, on me tend un piège pour te débusquer. Nous ne céderons pas au chantage. Je suis bien assez forte, j'ai de quoi respirer pour longtemps. Mon corps s'est oxygéné de notre amour, je me rends compte que j'ai fait des réserves : ce que tu me donnais chaque jour me permettait d'être heureuse pour longtemps si bien que j'ai fait des réserves et des réserves. Beaucoup de réserves. J'ai l'air fragile comme ça, je me plains. Peut-être je pleure, peut-être je

m'effondre. La confiance, seule cette partie de moi est fragile. Je n'ai pas de confiance. Une ablation morale, un handicap que tu m'as aidé à contourner, surmonter. On peut vivre sans confiance. Je vis ainsi. Derrière le rideau des larmes se tenait une existence gagnée par l'aventure de notre rencontre. Mes larmes ont troublé ta conscience plus d'une fois, seule ta main sur mon épaule pouvait les taire. J'avais beau réfléchir, une dernière particule de doute ensablait mes pensées. Tu n'étais pas présence à mes côtés mais générosité. Je ne parvenais pas à absorber ce bonheur. C'était trop, une petite partie de moi me désobéissait et me faisait mal. C'est ça le manque de confiance. Avec toutes mes réserves, je résisterai. Je résisterai parce que j'emprunterai la voie que tu as suivie pour me connaître. Dans les premiers temps de notre rencontre, tu aimais dire : « je t'ai reconnue ». C'était vrai. Vrai comme une enfance qui n'avait jamais abandonné ses parents. Vrai de toute légende, bien au-delà de ce que disent les rêves. Parce que les rêves sont inventés pour tenir les yeux ouverts. Je ne suis pas d'accord avec les rêves. Ils occupent une réalité que nous écrivons avec des pointillés en attendant les jours meilleurs. Les suppléances de rêves ne rentrent pas en compte dans le calcul du bonheur. J'ai appris à compléter les rêves pour tenir la route. Si je ne l'avais pas fait, je n'ose pas imaginer dans quel état je serais là maintenant. Avec mes réserves il y a plusieurs existences qui m'attendent, une énergie relance ma volonté. Quand je te retrouverai, je ne serai peut-être pas la même mais tu me reconnaîtras. J'ai ballasté ma vie. Comme les femmes apprennent à le faire, j'ai tracé une conviction. Ma route n'est pas aventures, mon amour n'est pas épisodes, mon corps n'est pas coups et blessures. J'apprends la guerre, je suis autodidacte. J'apprends vite, les crapules qui surgissent avec des rires pervers accélèrent l'apprentissage. Je suis suspendue dans l'énergie des idées, une intimité qui m'approche du soleil et repousse les obstacles. Ton absence est un tout autre obstacle, elle irrite les astres qui accompagnent la Terre depuis tant d'années. Il ne s'était rien passé depuis le big-bang. Tu défies le cours des choses. Notre temps engendre une entité que les générations nommeront mythe ou légende. Je me surprends à tutoyer les étoiles filantes, je suis capable de dévier la trajectoire des satellites espions que les gouvernements financent à grands frais. Je n'ai pas perdu l'envie de reconstruire notre existence : je veux un palais à ciel ouvert, un jardin sur l'univers. Vivre correctement ce n'est pas attenter à l'imagination, le pouvoir est une duperie que je laisse aux chimères. Je conçois ta justice à coup d'explosifs, mon ventre plat bouclera sa ceinture de dynamites pour séduire ceux qui oseraient mettre fin à tes jours, mes cuisses étrangleront les coupables, ces anges à couilles molles qui amusent ton imagination. Crois bien que je laisse pousser mes ongles pour les planter dans les yeux de ceux qui oseraient te regarder mourir. Ma force nue : maléfice et diablerie. Je me vois cactée, épines, orties. Des plantes m'approchent avec des conseils retors que je garde secrets, des poisons distillent leurs formules chimiques par échantillons fulgurants. Lope De Aguirre hante ma conscience, persuadé que je suis sa fille Elvira. Le plus impitoyable des Conquistadores viendrait à mon secours si je lui pardonne. Qu'ai-je à faire du salut d'un assassin ? Je dis *Amen* et plonge l'épée qui m'est donnée dans la gorge des dragons. Il le faut

bien pour éteindre le feu gras et puant que jettent ces monstres sur leurs proies ; pourtant, j'en ferais bien des amis. La métamorphose qui opère dans ma chair dit que tout rentrera dans l'ordre le moment venu. Ça viendra. Pour l'instant, j'observe un cataclysme qui sidère ma conscience et surpasse ma douleur. Le ventre que tu maintenaiss pour me pénétrer s'écaille, la peau se tanne, des croûtes apparaissent. On le dirait envahi par des crop circles dégénérés. Le sang s'échappe par flaques grises sur le pourtour de mes seins. Je n'ai plus de silhouette, plus de féminité, plus de grâce. Mes attraits ont revêtu une combativité obscure, je ressemble à une housse de protection pour couteau, transpercée par des lames en furie. Un déchaînement que je n'aurais jamais imaginé la dernière fois que nous avons fait l'amour, lorsque je me suis vue dans tes yeux. J'ai presque toujours ressenti tes jouissances comme des regards vibrants, ces mêmes vibrations qui émanent des sols par fortes chaleurs. La turbulence voluptueuse que nos corps ont échangée maintes fois se transforme aujourd'hui en énergie guerrière. Je me sens reine d'une fourmilière, mon peuple est guidé par les phéromones que transpirent mes émotions. J'observe l'immédiateté des réactions de mon organisme. Une partie de moi connaît la sérénité : refuge de quiétude, havre de douceur. Une autre vit le contraire : salle de torture, bruits et projecteurs incisifs. Je me dis que ce n'est pas un hasard si je me compare à une créature minuscule. Ne me resterait-il qu'une seule cellule, elle maintiendrait le combat. Tout est là sauf toi. Tout, grand ou petit, géant ou minuscule. Psychique, organique, métaphysique... Je suis abeille, butinant galaxie, mon intelligence est collective, ce que je ne sais pas à l'instant, je l'apprends de suite. Je découvre au même moment ignorance et connaissance. Je ne m'étais jamais posée la question de savoir comment vivaient les insectes sociaux. Tu es assez malin pour m'y conduire. Si c'est cela que tu voulais, c'est bon, tu as gagné. Je comprends. La fourmi est capable de résister aux chocs et de reconstruire une cité. Notre amour est pareil, formique. Et pourtant, l'abeille me guide aussi, sa voie est beaucoup plus fragile, plus sensible aux agents polluants. La puissance qui m'habite est une puissance qui fait reculer toute comparaison. Rien n'est parallèle à notre existence, tu vas revenir avec des mots nouveaux pour te raconter. Et nous vivrons avec ces mots nouveaux, ce ne seront peut-être plus des mots mais des formules phonétiques. Mes pensées pleines d'espoir cherchent déjà des vocables puissants à travers les civilisations réputées sages. Les routes de la montagne conduisent mon intuition : n'ai-je pas serpenté sur la peau épaisse de l'Himalaya pour entendre des ronflements qui se disaient des poèmes ? Je ne veux pas me subordonner à quoi que ce soit, il y a un passé qu'il faut jeter très vite, un passé contaminé. Au moins aurai-je souffert pour quelque chose ! La mort est une habitude qui ne se prend pas. Je ne suis pas ta dépendance, je ne suis pas le relai de ton désir. Une obsession m'entraîne toujours plus loin à rabouter des veinules quasi abandonnées. L'espoir crie : minuscules solutions ! Des artifices grands comme rien du tout, des combinaisons pleines d'imagination. C'est ça, c'est exactement ça : recommencer petit, toucher l'irréductible partie de soi. Des cellules micro-organiques se joignent à la résistance. Je me délecte à l'idée de découper au scalpel les fibrilles nuisibles, les chairs moribondes. Je sens tes doigts retourner les

embryons dans mon utérus, ceux que tu as placés au plus près des artères chaudes. Enfin je peux me détendre. Bonheur, le mot est court. Bonheur, la réalité se dilate. Tu retournes à ton atelier, au-delà de notre chambre. La vie était en panne lors de ton absence. Je n'aime pas tes missions. Ma présence s'apparente à un jeu commencé sans moi. Ce que je vois ne m'explique pas ce que je ne vois pas. On ne déclare pas forfait quand on est amoureuse, je te soupçonne de profiter de mes sentiments pour mener à bien ton habituelle incompréhension de l'existence. Tu prends, tu donnes ; je jouis, je gémiss. L'attention que tu portes à ma gourmandise, je ne sais pas si c'est une bonne chose : c'est moi qui devrais t'offrir la volonté de suspendre ton plaisir pour te permettre de recommencer ton être. Trouve-toi un ascenseur qui desserve mon corps. Pause, lecture, retour, lecture accélérée. Tu connais les boutons mais regrettes la matérialité. Ce n'est pas grave, le temps ne me compte pas de pénalités en ta présence, la combinaison est gagnante dans le désordre. La lettre d'amour qu'on ne parvient pas à écrire et qui finit dans la poubelle : cette lettre-là, nous y travaillons depuis toujours. J'aime le moment où se glisse l'inaltérable : un pincement parce que le plaisir est insaisissable. Insaisissable émotion. Les doigts qui ont touché, caressé, ces doigts-là ne savent pas l'écrire. Ils déchirent la lettre. Ils ne comprennent pas que celle-ci est suspendue dans le vide. La lettre d'amour est chargée de communiquer au loin dans l'univers et le silence, sur Terre, il n'y a pas d'espace entre l'amour pour écrire quoi que ce soit. Et c'est une bonne chose de ne pas réussir. L'atelier, c'est ta respiration artificielle, une sorte d'assistance vitale. Je n'aime pas te voir souffrir. J'observe qu'avec le temps tu improvises des espaces ateliers comme des microcoupures du quotidien. C'est bien. Par mimétisme j'opère des ruptures, je cesse de ronronner lorsque tu poses ton regard sur moi, je ne me pèse pas en quittant la salle de bain. Si je me colle à tes érections, si je prépare les repas, je fais cuire une eau plus limpide avec une poignée de fleur de sel. Il faudrait être supérieur à soi-même, avec une tête complice des grands moments. Tu me fais partager le fil de l'actualité parce que tu es membre permanent de l'opinion publique. Je croise ainsi plus souvent des styles que des humains. Des silhouettes noires, des gens sobres. Tu n'es pas comme cela, tu n'es pas le contraire non plus. Par moments, je suis heureuse de ne pas savoir qui tu es. Par moments. Je sens bien que tu veux ignorer mon passé, celui qui me trouve dans des bras inconnus. C'est bien, c'est réciproque. Jalousie ? Ce mot me dit quelque chose : le contraire de confiance. Nous sommes faits pour être ensemble. Dès la première seconde de notre rencontre. Il n'y a pas de pour-ou-contre, pas d'ombre, pas de doute, pas de suspicion. La chance a dû s'amuser à faire quelque chose de propre en approchant les deux plaies que nous étions. Un chirurgien dirait maintenant que la cicatrice est belle. Les peaux de notre passé se sont muées en espaces plein d'organismes. Parfois je dors mal parce que mon sommeil est emprunté par d'étranges créatures qui te ressemblent, comme des cyclopes élevant non plus des moutons mais des enfants. Je sais que tu dames les sentiers de mes nuits, ce ne sont pas des feux follets qui mènent mon désarroi mais les lucioles que la générosité de ton attention dépose à mes pieds comme des poésies. J'ai peur et je suis rassurée. C'est ridicule, pourquoi avoir peur ? La lumière

du jour filtre par les aérations des volets. J'écoute la fin de la nuit, elle frappe aux fenêtres avec une poignée de dragées blanches. Je me régale de toutes ces aubes commencées comme des fêtes. Une vitrine sépare nos intimités, des souvenirs s'affichent, mes mains caressent à peine les images qu'elles disparaissent derrière d'autres, encore d'autres, beaucoup d'autres. C'est un reflux du passé, il y a là tout ce qui peut faire briller la nostalgie. Mais je renonce, je renonce, je renonce : tu n'es pas une image, nous n'avons rien à nous voir ou nous revoir. Le quotidien de nos amours n'est pas lessivé, mes mains divaguent à sa surface. Sur le pourtour d'une agitation artificielle, cousine de la solitude, s'avance la fatigue. Toutes ces figures-là sont jalousie. La vieillesse m'attend, elle peut encore patienter, on se connaît depuis déjà rien que trop longtemps, là, entourée par les hommes humiliés. On se connaît. Je ne l'ai jamais aimée, toujours plaintive, acariâtre, toujours à donner des conseils moribonds. Je hurle ma haine : j'ai beau souffrir, je sais encore comment l'amour accompagne la vie. Je recevrai la vieillesse le dernier jour de ma vie, au dernier souffle. La vieillesse est une sorte de pluriel qu'on doit mettre à la fin de sa vie pour qu'il s'accorde avec la mort. Je résiste, je convoque mes trophées, j'agis sous le contrôle du désir. J'ai l'impression de subir un interrogatoire violent alors que je suis innocente. Ou coupable de t'aimer, coupable de bien t'aimer, coupable d'être aimée par toi, seulement par toi. Seulement toi et moi. On me fouille, on vide mes poches, mes souvenirs, mes réflexes, mes idées. Autant de gifles, autant de gifles pour me punir, des gifles qui ne feront rien avouer. Je n'ai rien à cacher, tout le monde connaît notre amour. Ma vie traverse le portique d'un détecteur, mon identité se dévêtit, je suis nue, je suis seule. Je ne sais plus ce que c'est. Pas la solitude, l'isolement : on veut m'isoler de toi. Je lève les yeux : qui implorer ? Le ciel est hors d'atteinte, il déshabille le temps, il exhibe la chair de mes sentiments. Le ciel me respire d'un coup et puis ça recommence. Ce détecteur ? Il me vide. Le téléphone, c'était le signal. Et je m'enivre, je m'enivre. Je m'enivre de l'ivresse passée. Tes coups de pinceaux tissaient la toile, une peau que tu piégeais avec un châssis, je t'ai vu la mordre en me regardant. J'ai bien observé comment tu aimais tendre tes toiles avec les dents : l'agrafeuse dans la main, tu tirais sur le tissu en bloquant le cadre avec tes genoux. Je me disais que c'était comme un rituel, un geste cruel et symbolique qui n'était pas fait pour être questionné. Comme un corps à corps qui te faisait presque jouir si je te regardais. Presque, parce que je n'aimais pas beaucoup ce moment-là. Je n'aimais pas, je ne comprenais pas. Tu étais si fort. Je voudrais faire pareil avec le bleu du ciel, je voudrais faire pareil avec les nuages. Je m'enivre parce que je te sens partout autour de moi mais je pleure parce que mes dents ne mordent pas dans la vie, elles résonnent dans le vide. Tu me jettes des promesses, des sacs entiers, mis c'est comme le lait en poudre qu'on donne aux affamés du sahel : il n'y a plus d'eau ! Sécheresse ! Je lève les yeux, les nuages fabriquent des volutes impossibles à escalader, impossibles à serrer entre mes jambes. Le ciel est sous cellophane, déjà linceul. Tu te moques de moi avec tes élégantes facilités. Tu t'évaporais en me pénétrant, tu déposais le ciel dans mes veines en me caressant. Et maintenant, quoi ? Reviens ! Reviens ! Je découperai des silhouettes de chair pour monnayer ta

libération. Tu n'es pas un dossier, et encore moins un dossier bouclé. Aucune administration ne peut nous séparer. Des points pétillent. Froids, glacés, les mots éclatent dans ma tête, ça éclate de partout sans que je puisse bouger, sans que je puisse modifier l'effervescence. Les alarmes connectées en moi donnent des lumières froides, perçantes. Elles sont terribles. Je ne suis pas rassurée. Une nouvelle épreuve ? Forcément. Toutes les sirènes en alerte, ça crie, la cacophonie m'empêche de réfléchir. Je suis paralysée, mes pensées bouillonnent, la peur évacue des gorgées de vagues noires par une bonde entrouverte dans le pire des cauchemars. C'est bien ça, j'en suis consciente. Le pire de mes cauchemars, celui qui voudrait te garder pour lui tout seul, celui qui te met en abyme, celui qui ne me réveille pas tandis que tu hurles. La jalousie se lève encore, pire que la vieillesse pressée de mourir avant les autres. Que le destin tire la chasse d'eau, mes espoirs s'enfuirent avec la merde dans le siphon, les quelques bulles d'oxygène qui me restent regagnent l'horizon. Ma conscience suit une voie torrentielle, bringuebalée. On me dit d'attendre : je n'attends rien, je suis paralysée dans la chose qui m'emporte sans rien respecter. La fureur devient passeport, le moindre choc est une règle de bonne conduite. Pourquoi voulais-tu rendre le monde meilleur ? Le monde ? Le m'onde, le m'Onde avec un grand on n'existe pas, et quand il existe, c'est celui que nous défaisons : le m'Onde de choc. Pourquoi regardes-tu ailleurs ? Pardonne-moi, ce n'est pas ce que je voulais dire. Nos chemins ne se séparent pas, le mien semble plus court que le tien. Ta peinture, tes lectures : tu t'engages plus loin que moi sans que je te comprenne ou sans que je t'accompagne. Est-ce là l'erreur ? Il y a forcément eu une erreur, je ne m'effondrerais pas si c'était le contraire. Tu m'as appris à résister en me faisant des sourires à reculons quand je voulais que tu me serres dans tes bras. Mon corps recule, dis-tu, je sens le souffle de ton amour, ne respire pas si fort, je ne tiens pas. C'est ton souffle, dis-tu, il est fort, regarde bien : si je ne déplace pas mes jambes je tombe à la renverse. Calme-toi, calme-toi. Tu répétais cela en riant. Tu faisais le papillon amoureux du vent qui le chahute. L'air qui nous séparait te suffisait. L'air qui nous reliait, l'air qui nous espaçait, cet air-là semblait te suffire comme un pur bonheur. Tu fermais les yeux, tu ne voulais plus que je bouge sinon tu en perdais. Quand il me fallait la pression de ta main, l'onde qui nous reliait te suffisait. Je me disais que tu croyais aux énergies mais là encore, tu riais parce que j'allais trop vite. Trop vite pour toi, je comprends maintenant, je comprends quel jeu nous menions. Je faisais tout pour que tu arrêtes le temps, tu faisais tout pour que je remplisse ce temps avec notre amour. Je collectais les vibrations, je les collecte toujours. Et toujours. Et encore. Ça palpète, ça vibre. Ça vibre comme une mélodie. Pourquoi rendre le monde meilleur ? Ton absence est telle que mes pensées bouillonnent un affolement général qui part dans tous les sens. Ça n'arrête pas. Je ne sais pas quelle route tenir, je ne sais pas quelle voie inventer, je déploie tout, je vide tout. Je jette mes cris au ciel comme un oiseau désemparé, j'attends l'aide des pigeons voyageurs mais ils sont sourds à la stridence de ma plainte, ils sont plus rapides que la tempête qui s'abat autour de nous. Leurs yeux ronds se moquent de mes larmes, leurs yeux ne regardent rien, ils moisissent les fruits. Des ocelles blanchâtres qui voudraient m'annoncer

la fin de ton emprise alors que nous ne vivons que le commencement du bonheur. Je hurle à ces oiseux-là de voler en direction des pièges que la nature peut tendre aux égarés, je les prie de surveiller les campements terroristes. On nous enferme dans une contraction du temps, on ne peut plus dire les choses comme avant, se poser au balcon et regarder comment tournent les aléas. Les mots justes, je ne les possède plus. Et puis ils sont devenus acides : ils me brûlaient quand je mettais de l'espoir en eux. C'est comme le sucre au fond de la tasse : pulvérisé, fondu ! Une cuillère s'acharne à notre disparition en accélérant son brassage. On voudrait nous effacer, on voudrait annihiler notre force, notre liberté. Un tourbillon me pousse dans un néant qui ne peut pas exister. Je ne suis pas soluble dans la douleur. Je vais détacher mes désirs, je vais couper mon intelligence, je vais renforcer les énergies, agir à l'instinct. Je sais où tu es ! Je me suis laissée envahir par des choses qui retardent mon départ. Je n'étais pas préparée. Comme je n'étais pas préparée à te rencontrer, comme je n'étais pas préparée à naître. J'ai toujours refusé d'être cette hypocrisie : il faut tout inventer, remercier personne à l'avance. Je suis libre de me laisser influencer, des tas de neurones n'attendent que ça dans ma petite tête mais je suis encore plus libre de ne rien choisir. Les honneurs et les sucreries qui se sont imaginés, je les refuse. Je n'ai pas souffert de te connaître parce qu'il y avait une évidence à cela. Je ne sais plus si j'ai gardé mon corps parce que le tien, seul le tien m'existait. Parfois je me disais dépendante alors que je ne faisais qu'écouter les frottements de nos étreintes ou les sons de nos échanges. Je me sentais matière plutôt que corporelle, je me sentais unité au pluriel; je me découvrais paroles, moi qui me disais muette. Une grande fluidité a renouvelé mon organisme, je suis devenue présence et action en même temps. Ma langue distribue des papilles, des milliers de papilles se relaient, des milliers se régénèrent dans ma bouche. Des petits grains suaves. L'amertume change de place, ses capteurs sucent les bulles de ta salive. Je ne le regrette pas aujourd'hui, le sucre s'évanouit trop vite. J'aime nos élans, j'aime les goûts de ta bouche. J'adore redécouvrir les vins, les fruits : ce sont des heures murmurantes, des heures de chaires qui passent entre nos doigts. Nous nous étourdissons, la lumière du matin éclaire la page blanche de notre passé, peut-être avons-nous hâte de découvrir la journée ? Escalader l'oubli, chahuter les évidences, redoubler d'inattention. Les repas improvisent des saveurs qui occupent notre mémoire tard dans la journée. Les promenades, les bars, les restaurants, les rues étroites, les forêts : je ne sais pas comment on faisait, peut-être que j'exagère, peut-être que je confonds une réalité avec une autre. J'essuie mon visage dans l'espoir de faire glisser un masque. Tu n'étais qu'un funambule en équilibre sur mon corps, tu avançais pour ne pas tomber. Au début, je ne disais rien sur cette fuite en avant mais par la suite j'ai compris que tu faisais aussi l'artiste pour gagner mon cœur, une entreprise chargée de collecter l'impossible dans ses moindres détails. Non, je ne m'emballer pas, je t'attends, c'est tout. J'exulte tandis que tu tardes à rentrer. Il n'y a pas de quotidien à ton absence, aucune habitude, aucune lassitude. Que tu me prennes ou que tu ne me prennes pas, c'est pareil : un rythme, une partition musicale et des instruments de désir. Nos corps s'inventent l'infini avec un départ toutes les secondes. La mobilité qui

s'est investie donne un goût acceptable à ton absence, quelque chose que j'ai toujours construit comme une attitude complémentaire. Ton destin est un aller-retour, plus tu te rapproches de moi, plus tu prends des forces pour contrer les obstacles. Notre amour éclatait les idéologies, disais-tu. J'ai toujours aimé te voir casser les choses fermées, tu trouves en moi le réservoir de ton imagination, la souplesse que demande le vent pour envoyer les pollens. Là tu vas sourire parce que j'en appelle aux fleurs, alors que c'est le contraire ! J'ai été adoptée par la Nature dès le départ de ma naissance. Depuis, je me sens fragile comme une vérité nue. Tu me comprends ? Toi-même, quand tu jouis, tu es comme dépossédé. Ma fragilité, c'est l'aiguille aimantée qui se fixe sur le pôle ; je suis fébrile le temps d'éprouver le parcours du champ magnétique, le temps de donner du sens aux regards qui se portent vers moi. Ma recherche s'apparente à une hésitation – et c'est encore cela aujourd'hui – En réalité, je pars toujours dans la bonne direction sans jamais parvenir à destination. Je ne comprends pas comment la peur de l'inconnu débouche sur un fanatisme sectaire, une intolérance brutale: qu'est-ce qu'on t'a dit ? Reviens ! Vite ! Ne brouille pas le passé avec la mort, ne dis pas que c'est le dernier moment. Tu te déplaces à chaque instant, tes idées traversent les toiles que tu fixes sur des châssis carrés de plus en plus grands. Il y a longtemps que tu ne fais plus un mètre sur un mètre. Tu gardes le format carré parce qu'il n'a pas d'histoire, c'est ton expression, mais tu augmentes les dimensions. Le carré ne juge pas, il n'a pas le sens de la narration. Je t'ai vu déchirer tes vêtements et les recoudre un mètre sur un mètre, tu les disais autoportraits. Et puis un jour, je t'ai retrouvé nu, cousant bord à bord tout ce qui t'habillait. Tu as dit : c'est moi, c'est moi en carré. Sauf que le carré prend de l'épaisseur. Il y a du faux dans mon carré. Ça m'a étonné, tu as répondu : je ne peux pas faire moins, je ne veux pas découper donc je replie les bords des excédents. Je ne tricherai pas avec la forme carrée. Tu avais trouvé une sorte de mesure personnelle, dans ton testament d'artiste, tu demanderais qu'on triche avec ta peau en la découpant. Mais qui la voudrait ? Une idée d'artiste, c'est tout, rien qu'une idée. Je vais mourir toutes les fois qu'on moulera la peau de ton corps. Tu peux tout faire, tu veux tout faire. Tout ce que tu penses, tu veux le faire : une infinie liberté qui ne m'emmène pas avec toi. J'aimais bien la silhouette de ton carré brut : une forme crénelée dans laquelle tu t'es enroulé en m'embrassant pour me convaincre de te donner tous mes vêtements. Je t'ai demandé un petit délai de réflexion et puis en quinze jours je me suis retrouvée dépossédée de tout. Je n'avais plus qu'à m'envelopper dans tes compositions. Ensuite : recto, tes vêtements, verso, les miens. Ensuite ensuite : des blagues d'atelier. Une résistance électrique en forme de cœur placée entre deux vêtements pour les faire brûler, une autre dans nos sous-vêtements quand ce n'était pas des baudruches ou des tensiomètres. Ensuite ensuite ensuite. Tu enchaînes des histoires qui n'existent pas, tu m'enchaînes à tes délires poétiques, tu cognes tes phrases aux portes des baraquements que d'autres inventent pour loger leur haine. Quand la brutalité change le monde, ce n'est qu'une façade. Les mots bien ciselés sont plus caustiques, si tes tableaux ne suffisent pas, n'écoute pas ton impatience. Quand il n'y aura plus d'espoir, tu me reviendras, je caresserai tes

forces épuisées, je poserai mes lèvres sur tes plaies fertiles. Le combat que tu mènes donne à ton corps tout ce qui me manque, ne le jette pas comme un atout sur une table de jeu, garde-le moi, garde-moi les cicatrices qui constellent ta peau, elles forment des petits signes cabalistiques sur le tannage de ton dos. Parfois, tu me les expliques, tu joues avec tes souffrances imprimées, pas pressé de sentir ma main les quitter. J'aime t'interroger sur ces boursouflures : des traces immaculées, des cours d'eau minuscules, asséchés, louvoyant entre les pores. L'éden n'est pas là où tu vas ; ta fascination pour les causes naissantes, les révolutions en marche, ta fascination pour les luttes ascendantes, ça ressemble maintenant à un clonage sentimental. Le meilleur de l'humanité n'appartient à personne : revient, mon artiste, reviens ! Je ne dis pas désabusé quand je pense à ta manière d'observer les aristocrates. Je sais que tu luttas avec plus de conviction qu'il n'y a de partis politiques mais je te veux fertile dans ta rébellion. Tu n'es pas une idole : l'éden n'a pas d'idole et n'existe pas. Etre heureux ça n'existe pas au futur. C'est maintenant, et maintenant et encore maintenant. Il faut maintenir ce cap contre les dictatures. Je veux bien : tu conseillais des partis politiques dans la gestion des risques. C'était drôle et envahissant, te savoir au cœur des prises de décision tout en exerçant un regard critique, te savoir capable de modifier le cours des choses. Cela me faisait penser aux bancs de poissons, au milieu desquels tu aimais tant me faire plonger pour partager leurs déplacements scintillants. Tu ne sais pas où vont les poissons, tu ne sais pas où marchent les habitants des villes. Les rues avancent des façades comme des jeux de portes pour labyrinthes : pourquoi veux-tu appeler cela le monde ? Cesse de mordre, tu n'es pas monté dans cet hélicoptère qui a jeté les corps au-dessus de l'océan, tu n'as pas donné le dernier coup de godasse pour faire basculer le cadavre chétif dans la fosse. Je continue ? Tu n'es pas descendu dans la cave avec le condamné pour le conduire au type qui porte un grand tablier de cuir ? Tu n'es pas monté dans le wagon pour faire descendre les loques ahuries ? Je ne te reproche rien : à peine es-tu absent que les cadavres se mettent à danser dans ma tête. Je les connais tous ! Et je connais tous les meurtriers à qui nous avons échappé ! Ils reviennent, ils sèment la mort avec des balles, des billets, des polluants. Je ne sais pas à quel avenir appartiennent ces monstres. Ta peinture est parfois vaine, elle te permet tout juste de faire écran pour amortir les chocs. Tu en as besoin. Alors pourquoi me faire pleurer d'impuissance ? Qu'est-ce que je vais faire avec ces soldats qui puent la sueur et veulent des bébés ? Tu m'enchaînes à tes délires poétiques alors que je voudrais être fatiguée, sourde, aveugle, transparente. Il n'y a pas d'avenir pour notre amour quand ta voix passe par un téléphone ou un ordinateur, quand le consulat m'appelle pour savoir où tu es, quand je reçois des lettres anonymes. Notre amour n'a pas d'avenir, zéro projet. Notre avenir, c'est se regarder, avec tes mains sur mon visage. Quelques instants de silence, priorité aux yeux qui se retrouvent. Je pourrais faire l'histoire des générosités qui ont mal tourné, les combats perdus, les causes trahis, les révolutions pourries. Il faut se débarrasser du passé contaminé. La religion catholique n'a plus de pouvoir, la monarchie a disparue, on peut faire l'amour... L'éden s'approche sans imagination : c'est nous, l'imagination. La propagande

de l'imaginaire, c'est nous. Des graines de bonheur s'envolent de ma colère parce que tu ne réponds pas, je casse mes réserves une par une. Les graines d'élite, les plus belles, les plus brillantes se disséminent déjà. Plus d'une fois la nature s'est organisée en nous, plus d'une fois elle nous a dotés des mêmes droits que les organismes unicellulaires, alors je me réjouis aux frôlements des envolées, je me réjouis de cette armée pacifique. Chargée de nutriments, l'une de mes graines finira bien par atteindre ta position, elle te délivrera son message de renouveau mais tu y puiseras beaucoup plus : active les codes d'urgence, déclenche les modes opérationnels offensifs. N'attends pas pour revenir vers moi et consolider ton avancée. Tu n'es pas seul, tu n'es plus le fanfaron métaphysique qui souffrait tout seul comme un clown désœuvré. Tes larmes n'ont pas disparu dans le désert ni dans les métaphores politiques, tu n'as simplement plus le droit d'être libre de ta liberté. Tu nous as fait passer bien au-delà des images, bien au-delà des intentions : la matière qui s'est créée demande ta responsabilité. Tu le sais, n'est-ce pas ? Ne fragmente rien : pose ta revendication, compte les forces en présence, note tous les signes de contestation observables physiquement et psychiquement et puis reviens. Reviens, unicellulaire ! Le joli mot t'attend, ton lit est prêt. Lâche-les, tu les retrouveras : le laboratoire est activé. Relâche tes mâchoires, repose ta bouche, lustre tes lèvres. Je veux poser mes baisers sur la pulpe endurcie, je veux goûter l'escarpement qui fait tomber les sourires des façades. Je mordillerai la chair, mes doigts gratteront sa carapace empourprée. Reviens ! Ta morsure entame la confiance des dirigeants, leur politique va dégénérer comme une simple baudruche. On y retournera. On pleurera dans les couloirs maculés, on pleurera devant les graffitis. A satiété. Le bleu du ciel ne lavera pas ta souffrance mais je te veux dans mes bras avant que la folie des torsionnaires ne casse ta mécanique cérébrale. Plus d'une fois je suis sortie nager comme toi sur les vagues déchaînées, la nuit pour qu'on ne me regarde pas. J'ai approché des tankers pour effrayer mes sens, j'ai traversé des nappes de mazout en vomissant larmes et biles. Plus d'une fois j'ai voulu comprendre la violence des hommes en me laissant gifler par des paquets de haine, plus d'une fois j'ai pris le premier train de nuit en partance pour n'importe où. Au début, je revenais par les champs, je cherchais les rivières, les forêts. Je courais en hurlant ou bien je récitais des poèmes amers. Je fuyais les hommes, je fuyais les persécuteurs imaginaires. Mais je rentrais trop vite, à peine essoufflée, l'esprit toujours chargé d'images atroces. Quand tu m'as demandé de traverser La Défense avec une tête de mort sur le dossard - vanité et poison - j'ai pensé qu'il ne fallait pas que je me mette au service de tes idées. Plusieurs fois j'ai couru sans te le dire, plusieurs fois tu es parti sans me le dire. J'ai traversé des villes parce que tu me filmais comme une performance d'artiste, j'ai porté les dossards des athlètes de la RDA décédés ou malades, j'ai porté tout ce que tu m'as demandé. Seule, en équipes, des petits groupes ou par paquets : rarement tu t'es montré satisfait. J'ai eu peur d'une escalade comme les mouvements révolutionnaires qui gagnaient l'Europe intellectuelle. Ta vie est lancée comme un pied dans une fourmilière, ton intelligence est au bout, dans le bout pointu de la chaussure. Ça frappe, ça frappe sans cesse. La liberté que tu te donnes

fait de toi une personne étrangère mais cette liberté ne pèse pas lourd au milieu des fourmis, elle ne pèse pas lourd parce que les fourmis ne sont disciplinées. Tu n'es plus libre, il y a longtemps que tu n'es plus libre, tu t'es donné trop d'espaces, tu prends du retard sur ton bonheur. On me dit que tu ne rentreras pas mais je ne le crois pas : tes convictions se partagent, j'en possède la moitié. J'ai un avoir, je pose mes lèvres sur cet avoir, je pose mes mains sur le futur. Tu parcours le monde pour t'assurer qu'il va bientôt nous ressembler. Une confiance partie de l'histoire te dit la route à suivre et notre histoire est venue nourrir cette confiance. Laisse au temps de quoi raconter cette fusion Dans mes yeux tu recherchais le bonheur et l'origine du bonheur : j'aime le calme qui dispute l'énergie à ton corps. Quand j'ai nagé comme toi sur les vagues hautes, je n'ai pas craint de m'éloigner des côtes. Mes bras bougeaient comme des algues dans le courant, ton visage flottait sur des volcans. J'avais l'impression que la houle voulait nous unir mais changeait d'avis au dernier moment, secouant cette idée comme un drap engorgé par le vent à peine sorti de la lessive. C'était bon, j'ai compris qu'il fallait s'écarter de la peur pour l'observer et non la fuir. C'est comme ça que je sens la présence de ton corps, toujours plus froid que le mien : une distance pour les yeux, le temps et les caresses. Je sais ce qui te plaît en moi, tu sais ce qui me plaît en toi. Ce jour-là, nous avons nagé pour fuir la terre, pour prendre nos distances. Un peu comme une réaction et puis beaucoup comme un plaisir. Nous ne voulions plus respecter les valeurs, nous ne voulions plus de traditions, même si notre loyauté restait totale. Nous ne voulions rien parce que nous avions tout, absolument tout, en nous. Le monde s'invente des attentats contre l'intelligence. Tu es d'accord avec moi pour dénoncer l'imposture. Ce jour-là, notre filiation communautaire s'est rompue. La tienne était sursitaire, tu disais sursis-terre, tu disais ça en levant les yeux au ciel. Sursis, silence, terre. Quand tu joues avec les mots, la colère ou la rancœur sont dans les parages, ta respiration passe par là, les mots filtrent ton ressentiment. Ils ne te l'adoucissent pas : tu aimes garder un peu de colère en toi, une force naturelle pour cimenter l'énergie de tes convictions. Tu me faisais parler pour te permettre d'inventer des mots nouveaux, des idées inconnues mais tellement évidentes. Les sondages politiques t'exaspéraient, tu y voyais l'avenir gouvernemental réfugié dans une maison de retraite, tu y voyais une force anonyme dopée au Viagra et aveugle. Pas vraiment aveugle : un voile blanc sur la rétine, cette espèce de rideau blafard qui rend la vie moribonde. Petit maillon anonyme, c'est moi qui ne te vois plus. Une nuit d'inquiétude s'abat pour te soustraire à mon amour. Une déflagration noire que je suis prête à accueillir : elle anéantira les hostilités, elle mettra tout le monde d'accord et tu me reviendras. Cette brûlure fulgurante a toujours aimé ta colère. Moi, je ne l'aime pas mais je suis prête. Je suis prête au passage du karcher : lavage-rinçage de la planète, tous les objets du pouvoir y passent. Les instruments d'injustice, les crasses des impuissants, les abus de petits chefs ignares. Tout passe dans l'essorage. Qu'importe l'indifférence qui succéderait à la haine. Nous avançons en écartant l'avenir mais derrière nous se referment des sentiments défavorables : une mer Rouge sans miracles. Il y a des jours où mon premier geste est un regard, il y a des jours où mon premier mot est un sourire. J'ai cette

puissance qu'ils n'ont pas, tu as cette puissance qu'ils n'ont pas. Il ne faut compter que sur notre force et refuser la déchéance des sentiments : une journée pour laisser chacune de nos intuitions s'épanouir, une journée par millimètre carré de notre corps. La raison d'Etat n'a pas de légitimité sur notre cœur, elle n'a pas de droit de préemption. Le bonheur est notre pouvoir. Comme je déteste ces hommes qui croient tout posséder parce qu'ils ont un portefeuille plein de couilles. Ce n'est pas ça le bonheur, pas ça. Ceux qui inventent des concepts pour consommer du bonheur, je les déteste. Tous ceux qui attendent à notre bonheur frappent aux portes de l'enfer. L'enfer, c'est notre meilleure cachette ! On a imaginé les dieux pour prendre le temps en otage mais c'est fini, c'est une arme qui ne marchera plus. La poussière humaine qui se jette sur nous tombera comme une cendre parce que nous méprisons son imposture. Nous sommes invivables, c'est notre adolescence à l'âge de la Terre. Nous sommes comme la petite planète, nous sommes nés depuis si peu de jours au regard de l'univers. Si peu de jours et tant de souffrances. Je lutte parce que j'ai confiance, je lutte cachée en enfer comme toi. Nous avançons en écartant l'avenir mais derrière nous se referment des sentiments hostiles : qu'importe ! Il nous reste tant de jours pour nous connaître, encore et encore. J'ai confiance. En remontant les cours d'eau, j'ai vu des grottes creusées dans les falaises par les déluges antérieurs : je me dis qu'aujourd'hui, dans l'œil du cyclone, notre refuge est sculpté par la colère d'une artiste défiant des lois scélérates. La muse est artiste, sa mémoire n'est pas prisonnière du sexe érectile, sa culture n'est pas compétitive. Il y a de quoi dire non aux forces les plus violentes, aux politiques les plus brutales, il y a de quoi se protéger des répressions sanguinaires. Tu partages tes convictions avec moi, tu m'as donné les meilleurs mots de ta pensée amoureuse. Etait-ce un bien-être ? Je ne le sais pas exactement mais toute la sérénité engrangée restitue une force où la mort m'est acquise comme un repos incommensurable. Nous avons dépassé l'ultime, si bien que je suis en possession d'une faculté qui me rend capable d'escalader les douleurs pour atteindre la liberté de ta présence à mes côtés. La liberté... Je ne sais pas encore lequel de mes bras t'enlacera en premier mais je sais que les heures qui s'ensuivront touchent déjà l'éternité. Tu vois comment j'escalade ma plainte, comment les phrases forment une échelle où je grimpe ? Au début, je me suis sentie bousculée, maltraitée par l'oubli de ton corps. Je me suis sentie jetée dans la faillite, un déchet vivant. Maintenant, non seulement je reprends confiance mais j'atteins une lucidité cruelle pour nos ennemis. Tant de civilisations sont mortes ! Pourtant, je ne voudrais pas que notre poème subisse le même sort, je ne voudrais pas nous retrouver aspirés dans la décomposition des adversaires que nous étranglons. Je ne veux pas m'égarer dans le mépris que nous inspirent ces hordes de costumes, ventripotents réalistes, sourires gris. Je ne partage pas leur existence avec ma présence involontaire : notre bonheur n'a rien à voir avec un héritage, rien à voir avec un patrimoine, rien à voir avec un capital, un compte en banque, un placement épargne, une OPA. Rien, rien, rien... Vivre avec toi est une joie, non un acquis. Et encore moins une ligne de crédit sur le bonheur ! C'est peut-être tout ça qui me donne envie de prendre de la hauteur. Je guette ton retour. Ma surprise sera

collée à ton ombre : je te vois éclairé par une lumière dans le dos, si bien éclairé que ton visage parviendra au bord de mon regard comme un verre d'eau fraîche. Cette même eau qui fait rêver les enfants, cette source que rien ne peut arrêter parce qu'elle rafraîchit les souvenirs. J'ai pris l'amour qui traversait cette rivière à gué : nue sur les pierres glissantes, j'ai marché comme ton corps. Droite et amoureuse pour la première fois, dans la lumière et le vent pour la première fois, nue pour la première fois. Comment pouvais-tu avancer aussi tranquillement ? Tu m'as dit bonjour sur l'autre rive comme si tu avais fini de dormir. Je marche encore dans cet équilibre-là, verticale sur un sol glissant, me déplaçant vers ton sourire. Alors, réveille-toi, réveille-toi, réveille les forces qui nous sont fidèles et donne-leur la fatalité. Tu es mon seul destin, celui-là même qui ne m'expliquera jamais rien parce qu'il n'aura jamais fini. Nous vivons dans une copie de la réalité pour laisser le mensonge à l'insupportable : je ne demande plus le repos pour jouir de notre amour, je ne demande plus le sommeil pour reposer mon corps. On ne s'excuse pas d'être heureux. Tant mieux si on finit par ressembler à des étoiles filantes qui inspirent les héros. Les personnes qu'on aime sont forcément des héros : tu es le plus illustre personnage de ma vie. Mieux qu'une pierre précieuse que l'on bouge pour tirer profit de ses scintillements, je soulève tous mes rêves pour te regarder, je remue toutes mes pensées pour te parler. Ce mouvement-là, entre toi et moi, est plus fort qu'une fission nucléaire. Valeur absolue, je suis bombardée d'espoir et de passé : sans cette énergie, la souffrance calcinerait ma volonté. Au mieux, un coma submergera ma douleur. Il y a une vie qui lâche des chiens hargneux à ta poursuite mais ce n'est qu'une vie piégée par son propre jeu, sa bave est spectaculaire pour ceux qui ne savent pas embrasser le bonheur sur la bouche. Tu n'as jamais été le fanfaron des ministères, je ne t'ai jamais vu sucer les marches des escaliers ni lever des yeux humides sur les chignons des chefs de service. Apporte-moi maintenant ton langage, je veux remettre en place les mots qui ont traversé mes émotions, je veux que tu les redises. Je veux entendre le son, les yeux, les mimiques : il y a des muscles, je le sais, qui sont minuscules mais qui apportent à la voix ses instruments. Toi, tu en fais une musique qui nourrit mes oreilles comme ton sexe nourrit mon corps. C'est le moment de revenir à ma rencontre ; nous avons besoin de marcher pour réfléchir aux idées nouvelles. La nonchalance te va si bien quand vrombissent les orages médiatiques : donne-moi un peu de ta patience, je voudrais moi aussi t'embrasser au milieu des cortèges. La nuit s'agite, je ne veux pas l'accompagner, c'est toi que j'attends. Presse-toi, la colère des anonymes m'inquiète : ils ne savent pas que tu es insaisissable, ils ne savent pas que tu peux t'arrêter en chemin pour une raison infime. Tu n'es pas mort, il te faut beaucoup de temps pour ça. Notre amour, tes idées, ton art, ton combat : il n'y a pas d'espace pour la mort. Ceux qui m'appellent pour annoncer ta fin oublient de dire l'essentiel, ils ne savent pas que tu es à mes côtés, ils ne voient pas que leur imagination ne peut pas nous séparer. Ce n'est pas comme ça qu'ils vont me convaincre. Serais-tu épuisé, serais-tu assoiffé : tu n'es pas capable d'abandonner ton corps contre un talus, tu n'es pas capable de boire une eau sans l'avoir nagée. On peut me téléphoner ce qu'on veut, je n'en crois rien. Ce n'est qu'une alarme, une

alarme en résonnance. On veut me mettre sur écoute, on teste les micros, on s’amuse avec la femme de l’artiste. Pardonne-moi de réagir si vite, la muse dit un testament mais les mots disent une inquiétude sans fin. Notre amour est une embarcation malmenée dans la tempête alors je crie ! Ainsi soit-il : je crie. Privé de toi, mon corps n’est pas possible. Des bouches disent des condoléances qui mentent et qui mentent. Elles mentent si fort que ça pue : encore des barbouzeries. Comment écouter des cloaques ? Des cloaques officiels, avec des bouches tellement serrées sur les mots qui sortent qu’on se demande comment ils parlent à ceux qu’ils aiment. Nous ne sommes pas faits pour vivre le nez pincé, les yeux fermés, les oreilles bouchées. Ce n’est pas maintenant que je vais donner dans le pantomime de la veuve explorée pour bannir les dictatures. Je ne suis veuve de rien, ton absence me fait atrocement souffrir parce qu’elle est relayée par des voix cavernieuses. C’est ça, l’insupportable : une décomposition organisée par des gens qui ne savent plus vivre depuis longtemps. Ils ne savent rien de notre amour et ils se permettent de dire l’inimaginable. L’impensable : ils inventent un début et une fin pour toute sorte de chose, ils inventent la logique pour relier fins et débuts. Je suis effrayée par l’irruption de cette logique, je deviendrais folle si je ne savais pas qui nous sommes. Quand tu n’es pas dans mes bras, tu es dans une continuité qui s’invente, sans début, sans fin, à la manière des baleines qui reviennent à la surface pour respirer. Il y a un rythme dans notre vie. Pas de fin ni de début, seulement un rythme à partition variable et ton sourire pour le ponctuer. Je devrais crier qu’il me manque, ce sourire, mais cela reviendrait à avouer une faiblesse. Alors je ne cède pas dans les circonstances présentes, je ne rêve pas : je marche dans la nuit à ta rencontre, mon ange en apnée. Je ne déroule pas notre amour comme un tapis rouge pour qu’il soit foulé par des cloaques endimanchés qui détournent l’espoir ! Ils ne savent pas quoi arroser avec leurs couilles ventripotentes. Des animaux ! Ils ont bouffé la démocratie et ils nous regardent maintenant en transpirant. Ils ont peur, ils me feraient croire n’importe quoi pour que je les embrasse, ils voudraient me baiser rien qu’en sortant un stylo de leur poche mais je m’en fiche de leurs listes noires. Les indésirables, les ennemis de la Société, c’est eux. Tes messages circulent plus vite que leurs armes. Il n’y a pas de menace dans tes messages, tu dis que ton monde est meilleur, tu dis que notre vie est meilleure. Tu as inventé le mot douceur et ça ils ne le supportent pas. Tu as inventé tous les mots qui sortaient de ma bouche, en quelques jours seulement, et j’ai eu l’impression de redécouvrir la vérité des saisons, cette magie qui fait disparaître les sentiments sous prétexte qu’ils sont à leur apogée alors qu’ils s’éclipsent pour renaître. C’est cette vérité que je protège, elle ressemblerait à une course effrénée si l’un de nous deux venait à la quitter. Ce n’est rien, seulement une tempête qui me prive de lucidité. J’observe l’aiguille aimantée de ma boussole, elle ne dérive pas sur une mer d’huile, elle ne se laisse pas glisser au gré du pôle en déplacement comme s’il s’agissait de prendre des bains de soleil sur un matelas gonflable. Pourquoi ne suis-je pas à l’initiative de tes mouvements alors que c’est mon regard que tu cherches à ton réveil ? Pourquoi ne suis-je pas l’air qui rentre dans tes poumons alors que tu es le sourire qui traverse ma peau ? Il y a des

moments où la totalité de mon corps se désoriente vers une inquiétude sans fin, la mer d'huile me traite comme une paille sur un torrent. Dans l'ombre du mot douceur nous avons bétonné des recettes sentimentales prises aux quatre coins de la planète, nous avons bu des filtres préparés pendant les nuits ardentes, nous avons séjourné aux antipodes en cachant des messages dans les rochers. Qu'ai-je besoin de prier pour qu'on te laisse revenir à moi ? N'importe lequel de ces messages est une clé de liberté pour qui le lit, son écriture est unique. L'écriture que nous avons inventée ne se lit pas, elle se comprend dans les choses. On me téléphone pour trahir ta position mais c'est la faiblesse de ma confiance qui se découvre, de quoi pleurer le restant de ma vie pour assécher cette bêtise. Les mauvaises nouvelles tombent le soir. Les mauvaises nouvelles ont toujours profité de la faiblesse du jour pour prendre une place dans la vie. Mais pourquoi aurais-je peur de la nuit ? Quand tu t'absentes, c'est une lumière noire qui prend le relais pour que l'éclairage se concentre à l'intérieur de mes pensées. La réalité bascule comme un changement de saisons, je te le dis à chaque fois que tu t'absentes parce que notre amour est encore plus simple qu'une journée de 24 heures : une succession de moments utiles et inutiles mais tellement indispensables. Je n'ai pas peur de la nuit si c'est la nuit qui s'en charge mais j'ai peur des humains quand ils veulent passer la nuit à faire ce qu'ils n'ont pas réussi à faire dans la journée. Toi, tout ce que tu dis, tu le fais. Ce que tu ne peux pas faire, tu ne le dis pas. Eux, endimanchés comme des mafieux, ils décident que la nuit c'est fait pour tamiser leurs fantasmes. Des marchands de sable qui ne tolèrent pas la clarté de nos regards, des viandes qui ne se prennent pas pour des porcs. Ils veulent poser leurs pattes sur nos corps, cette envie de casser notre chair comme ils le faisaient avec leurs jouets. Je ne supporte pas ces voix qui n'ont que le téléphone pour pénétrer mes pensées. Ils veulent souiller notre désir. Je ne supporte pas les sons lubriques qui se glissent dans mes oreilles : je me retrouve dans une cave, un couloir, glacée, aveuglée. Pourquoi veut-on m'effrayer ainsi ? Qu'ai-je fait ? Je me sens séparée de toi comme jamais, l'air autour de moi est plus opaque qu'un rideau de cauchemars, une obscurité peuplée de menaces. Toutes les menaces que je n'imagine pas sont là, je les palpe : des mains visqueuses qui défigurent mon cerveau. Dégoût ! Il se passe des choses qui rampent, qui suintent, des choses qui surgissent dans ma tête en sifflant. Des choses qui me coupent de toi, des choses qui s'agitent. Des sangsues, des vermines, des choses comme ça qui grouillent pour détacher le bonheur qui respire dans les cellules de ma chair. On veut rompre l'intégrité de mon âme, rien d'autre que l'amour n'existe. La souffrance qui s'échappe dans ma plainte est un bruit, rien qu'un bruit de haine contre l'injustice qui s'approche. La multitude contre moi, le pullulement dans ma tête : rien qu'une profusion qui dégénère, une infection qui tente ses derniers microbes sans savoir que le virus, c'est moi. Moi sans toi je suis mortelle : une mort fulgurante comme notre amour parce qu'il n'y a pas d'aller-retour dans notre chemin. Si je dois venir te chercher quelque part en enfer, je reste avec toi. Je reste avec toi parce que tu es en moi. Nos regards contiennent notre amour, la brillance affolée de tes yeux ressurgit : une lumière qui ne s'oublie pas, une lumière que ma mémoire n'abandonne pas. Orphée, Eurydice...

Nous rendrons l'enfer invivable, nous rendrons la douleur à la douleur, la souffrance à la souffrance. Un univers aussi vaste que notre bonheur ne peut pas se marchander : il échappe aux repères, on ne le morcelle pas, on ne le partage pas. Une seule de mes mains peut le contenir mais la vallée qui s'apprête à recueillir mes larmes ne suffira pas. Et pas cette légion de potentats, ces meurtris, ces orgueils inventés, debout comme des machins machines de nulle part. Toucher l'idée de te perdre, c'est toucher la fin du monde notre monde, ce qui peut se détruire dans cet instant-là bascule pour l'éternité. On ne revient pas du bonheur, ce n'est pas un voyage organisé. Notre amour est aussi beau qu'un fruit toujours mûr, sa beauté est une graine, un soleil au jus perpétuel. On ne reconstruit pas une graine : tout est là, une seule fois. La graine des mondes à venir, une perfection minuscule et puissante. Sans toi c'est sans moi, nous ne sommes pas des êtres séparés, nous ne sommes pas des êtres au-dessus des êtres, arrogants, suffisants. Eux ! Pas nous ! Tout nous suffit mais on se ressert, par lampées de sourires. Des gorgées et des gorgées de caresses. Tout nous suffit et quand nos mains ne suffisent plus, nos joues, nos fronts, nos oreilles se sourient. Le temps vient à nous comme un dessert en fin de repas, non pas une durée comme maintenant mais un sursaut du réel. On me dit que tu es parti ? Je comprends que tu arrives, je comprends que tu prends une route qu'ils ne comprennent pas. Quelle que soit cette route, je sais où te retrouver. Je ne pars pas à ta recherche, aucun de nous n'est perdu. D'une main tu caresses ma vie, de l'autre tu accueilles nos amis. Nos amis sont si nombreux que je te vois partout en eux, si nombreux qu'ils te ramènent à moi. Non, je ne crie pas, je ne crie plus. Tous ces visages qui se retournent parce que j'ai mal. Ils se retournent parce qu'ils entendent une suppliciee, ils se retournent et boivent le spectacle de mon visage déformé. Je vois un corps délabré à travers leurs regards. Mon corps n'existe pas sans toi, ma féminité, ma vie, mes hanches, mes incertitudes, mes seins, ma foi : je n'existe pas sans l'écriture de tes mains au revers de mes messages. Un dialogue se tisse : je l'appelle amour, tu réponds bonheur. Notre vie est une conversation qui se diffuse, une conversation qui se chante. Les peuples martyrisés glissent sur les pas de notre chant, le refrain est si doux qu'ils avancent en souriant. Ils marchent, marchent et marchent encore. Comme eux, je marche, marche, marche. Encore et encore. Je comprends pourquoi tu pars aussi loin chercher la respiration de ta part d'humanité mais tu as greffé l'universalité sous mes paupières, j'existe partout comme des rêves montant à l'assaut de l'impossible. La marche est douce, une trame invulnérable pour résister aux exactions de la terreur. Je crois aux bienfaits des larmes qui lavent nos yeux quand on nous blesse. Je fredonne quand on m'interdit d'ouvrir la bouche, la musique de ton corps traverse les obstacles, les distances, je n'entends pas ta mort, je n'entends pas de message sinistre. Il n'y a pas de blessure à s'incruster dans le vivant de mon cœur, ce que la peau endure ressemble à un jardin qui patiente à la mauvaise saison. Je sens constamment les bienfaits de ton amour jardiner, il m'a appris les évidences, il a enchanté les fondements de mon horizon. Le temps va passer, dessus, dedans, devant, encore devant : des bourrasques qui veulent écarter le bonheur pour laisser passer la mort mais je n'y crois pas, je suis un rêve

depuis si longtemps. Par saisons entières j'ai vécu les coups du vent, ils ont lissé mes craintes, ils ont agrandi ma mémoire, ils ont apaisé les basculements. La mort côtoie mon quotidien aussi prêt que ta main approchant sa caresse sur mon visage : je la vois puis elle disparaît, je ressens un vide dans ma poitrine puis des coups de poings qui tambourinent. Ça se vit, ça ne recule jamais. Ce qui frôle ma conscience porte des ailes de vautour, je ne veux pas laisser mes yeux regarder ça. Devant, encore devant : tu pousses des fruits. Bien serrées contre toi pour résister à la soif : des pêches veloutées, des pommes croquantes. Nous nous aimons toutes les fois que nous nous cueillons mais ça ne se suffit pas : il nous faut parcourir les faubourgs. Tout est là autour, les jus viennent à nous en riant, les tyrans n'y peuvent rien. La terreur va fondre dans la course que tu traces, des voix plastronnent mais leurs sons n'intimident plus. Elles laissent deviner ton succès. Elles n'effraient pas. Des mots que je ne connais pas, des mots renforcés. Ça ne m'effraie pas. Des brutalités gesticulantes : je ne veux pas laisser mes oreilles écouter ça. Je ne suis pas faite pour me battre comme toi, je m'impatiente parce que la volupté me manque même si c'est une douceur qui se réinvente comme le vent après la pluie. Je sens la fin des choses et je m'impatiente. C'est dire le désordre de ton absence, je te reconnais jusque dans ton absence : des pensées contradictoires, un rayonnement brûlant, une hystérie qui rejette des sentiments que je ne peux plus assumer. Je me déborde, je me renverse. Un dehors pousse dans mes yeux, un dehors de moi, cancer, tumeur, et tu me crois capable de vivre au milieu du torrent. Il n'y a plus de silence dans mon esprit. Les souffrances que tu as détournées traversent mon cerveau, les bruits débauchent ma raison. J'ai ton amour pour lutter contre ce qui se hurle à l'intérieur de moi, tes mains se cramponnent à mes mains. Un étai puissant : nous les écraserons, je le sais, c'est irréversible. Nous les écraserons. Nos mains se resserrent, nos mains sont gorgées d'énergie : en caressant nos désirs, elles se sont gonflées de sang et de force. Elles veulent frapper, elles veulent jouir de leur force. La voix qui téléphone ta disparition ne comprend rien à notre univers, une voix cannibale, un univers consommable. Je m'impatiente, tes bras sont loin. J'ai aimé ce qui nous sépare, j'ai aimé ces racines qui poussent entre nous : plus on les arrache, plus elles repoussent. Nous nous embrassons avec des lèvres en feu, nous nous embrassons avec des mâchoires qui ont la puissance des peuples furieux, nous avons la volonté de dix peuples en colère. Les peuples ne disparaissent pas : reviens, reviens vite, ma raison s'immole dans un brouillard que je ne reconnais pas, tout se passe comme si ma vie était à reconstruire dans la tempête qui fait rage. Ta présence, je la sens, très proche; ta respiration, je la sens, je l'entends. Je pourrais poser mes mains sur ton haleine chaude. Tant de bonheur dans des gestes que mon esprit fabrique à l'instinct, ici, au milieu d'un combat qui ne revendique pas de territoire nouveau, pas d'arrogance, pas de privilège. Rien que du désir, rien que l'insaisissable désir d'aimer la vie d'un homme. Il n'y a pas que toi, il y a ta vie. La chaleur de ta vie est entrée en moi comme un sortilège que je n'ai pas interrogé. Tu m'as débordée, j'ai reconnu les beautés rêvées par mon enfance. C'était si fort. Cela ne me quitte plus. Il fallait que je te le dise. Le territoire que je défends maintenant fait le tour de ta vie et de la

mienne. De nous deux, je ne sais pas qui est le noyau, qui est l'électron : je sais seulement qu'une folle énergie maintient un équilibre entre les deux. Par moments, j'ai des doutes sur la gravitation : nous nous perdons de vue en quelques fractions de temps et le désastre s'insinue. Une petite fille existe quelque part et souffle à mon oreille que rien ne dure, rien ne se prolonge au-delà d'une certaine limite. Cela me fait rire parce que je ne veux rien prolonger. Je n'aime pas les limites, j'aime ta vie pour l'usage que ton corps en fait, j'aime ta vie pour ce que le temps lui apprend : emballage perdu, usage unique. J'aime ta vie et l'usage que tu en fais. Nous ne sommes pas réutilisables, tu m'as appris cela ; une date fraîcheur se colle chaque jour à notre amour, je n'ai rien mis de côté. L'ombre qui s'avance ne me cache rien mais sa cruauté bave tout ce qu'elle peut. Tu ne laisseras rien aux chiens qu'on a lâchés, tu ne pardonneras rien : ils s'entredévoreront. Leurs haines, leurs morsures : tout cela se retournera contre eux dans une errance sans fin. Je n'ai pas d'énergie pour la vengeance, je ne vise pas ce plaisir-là. Face aux obstacles qui se renouvellent, je t'attends avec des mots et des pensées. Une lucidité me guide, je sais d'où vient sa force. Ton amour construit des passerelles grandes comme des journées de bonheur tendues au milieu des gens. Plus rapide que des paysages somptueux, il n'y a pas d'autre désir que le désir d'être partout à la fois. Mon adoré, mon forcené, mon paysage, les couleurs chaudes t'accompagnent. Dans mes nuits impatientes, ces couleurs brûlent jusqu'au retour de ton sourire. Le jaune est doré, le rouge est doré, même le orange est doré. J'ai beau savoir, ma patience s'éparpille dans le ciel en paillettes. Ridicule doré, des paillettes de midinettes : mon cœur accroche des guirlandes à la moindre évocation de ta personne. Je me sens idiote et terrorisée, pourtant c'est l'idiote qui conduit mes pas, c'est l'idiote qui voudrait déposer son amour au fond d'une tombe, ressentir un bien-être ininterrompu. Traverser ce temps qui nous est imparti avec fluidité et bonheur. Bonheur comme on dit oxygène au sommet de l'Everest. Au-delà de tout, je veux trouver le chemin qui ne s'arrête pas, une vie éternelle, pas dans mon corps mais dans notre cheminement ; cette vérité, je la veux éternelle. Il y a un goût sur mes lèvres qui ne vieillit pas, pourquoi le désert ? Il y a une parole qui murmure dans ma poitrine, derrière la rondeur de mes seins, pourquoi ne pas lui répondre ? Elle va s'effrayer du silence, je ne pourrais rien contre les hurlements qui te réclameront. Mon amour, mon amour, ne brise pas le glissement de ta main : la seule surface qui retient ma raison contre les fissures. L'extérieur préserve les apparences : veux-tu connaître le désastre ? L'attente se révolte, donne-moi la silhouette de ton retour, donne-moi un brouillon. Tu ne seras pas rassasié de victoires ; je vois des nains jouant aux osselets au milieu de débris, ils jouent avec les morceaux blanchis dans la poussière. La honte s'approvisionne tranquillement pendant que tu batailles à minuit dans l'estomac du diable. Sors de ces boyaux, garde ta douleur mais viens me sourire un instant. Mon attente franchit des crêtes avant de s'écraser dans les larmes ; mes reins sont glacés malgré le fracas du sang dans les veines. Je suis habituée à rouler dans tes bras, comprends ça ! Tu fais passer mon corps, mes hanches, mes rêves, d'une main à l'autre, tu arrimes ton désir dans ma chair. Quand tu te jettes en moi,

quand tu jettes la douceur de tes lèvres par vagues entières sur la peau de mon ventre, ton ardeur paralyse l'obscurité, tout est soleil. Cette chaleur irradie dans mon corps, chaque petite cellule devient une lumière de plaisir et de bonheur, une source d'énergie capable de me parler de toi pendant des jours et des jours. Chaque petite cellule tutoie l'univers en souriant, partage ton caractère, embrasse tes pensées. Je visite des royaumes, une couverture de jouissance enlacée sur mon corps, libre de ne rien exiger, libre de tout. Je resterai nue dans cette totalité tant que nous alimenterons notre plaisir de vivre, tant que nous repousserons les frontières de la malchance. Le paradis s'est refermé sur des créatures qui béatifiaient les privilégiés, tu m'as convaincue que ce jardin n'était pas un dépôt pour les bonnes âmes, ni un opium, ni une utopie. Si tu t'absentes, c'est pour le cultiver, tu t'éloignes de moi pour partager notre vision. Je le sais, je le sais ; je l'approuve, j'approuve ce que tu fais, j'approuve ton combat. Mon cri n'est pas une peur qui me dit de fuir, je ne fléchis pas, je suis comme le nouveau-né qui pleure de respirer sans sa mère. Un cordon me lie à toi, que je ne veux pas sectionner mais qui entrave ma foi. On te porte disparu : mon cœur crie le contraire, je l'écoute et tu réapparaîs, plus beau, plus fort. Plus de plus à mes yeux, plus de haine pour les diplomates, mauvais conteurs, mauvaises oreilles. Je suis l'appât des tyrans, ne te rends pas pour apaiser ma souffrance, n'abandonne pas ta cible pour moi. Ton absence me fait mal parce qu'une hostilité s'en empare, je ne veux pas que ton retour soit pire : au milieu d'une moisson de remords, que ferions-nous ? Quelle place pour deux êtres qui s'aiment si leurs espoirs sont tronqués ? Je te veux plein d'instincts, je te veux libre, je te veux amant libre de ses instincts. N'accepte pas de baisser la garde pour me protéger, notre amour ne se protège pas dans le repli, il va de l'avant. Peut-être, il y a ce peut-être en moi qui me fait douter, qui me fait pleurer. Sache que je ne recule pas même si je hurle à la mort, mon corps est prisonnier de l'inquiétude : avance, laisse-moi achever cette inquiétude qui me ronge, laisse-moi échouer cette ombre au bout des larmes. Une course a commencé sans toi, elle finira sans toi, je l'oublierai. Il aurait fallu que j'épargne, il aurait fallu que je mette de côté un peu d'amour pour ne pas en manquer en ton absence. J'envie les troupeaux qui se rassemblent, j'envie les volets fermés la nuit tombante, j'envie les oiseaux qui s'envolent en nuages insouciantes, j'envie les repas autour d'une table, j'envie les poissons suspendus en bancs capricieux. L'obscurité charge sur moi des pensées contraires dans lesquelles je n'aperçois que ton absence. Je n'aperçois que ton absence. Que ton absence. Absence.

Acte 2

Une actrice est assise, un téléphone sans fil dans la main, elle garde le silence tandis que les 2 autres s'affairent autour d'elle et dialoguent en se répartissant le texte.

Un téléphone repose dans la paume de sa main. Un combiné noir avec une antenne chromée. Carré, robuste : peut-être l'un des premiers téléphones sans fil en vente dans les années 80. Le vêtement qu'elle porte n'a pas d'âge, juste un peu d'élégance : une longue robe tissée avec du coton et du lin, couleur unie entre le noir et le bleu. Les manches trois-quarts laissent la lumière s'accrocher sur la peau âpre des avant-bras. On devine un corps souple, un corps souple à l'intérieur et rêche à l'extérieur, posé par hasard sur le banc. Les jambes sont protégées par des collants, elles se croisent au niveau des chevilles. La posture affalée de la femme se termine là, une sorte de cascade maintient sa fatigue : la tête penche d'un côté, le buste de l'autre, les cuisses obliquent en suivant le visage. Est-elle assise ? Plutôt bloquée par les lattes du dossier. Personne ne la remarque, elle ne remarque personne : chacun vaque à ses préoccupations le plus rapidement possible. Le square est là parce qu'il y avait un espace vide à réorganiser entre les commerces, il sert aux amateurs de glaces et de sandwiches. La femme est là, on ne sait pas pourquoi. On ne sait pas à quelle heure elle est arrivée. L'écharpe en tergal qu'elle porte dénouée sur les épaules semble encore s'opposer à la brise matinale mais l'étoffe se joue du temps en le bariolant de ses couleurs acidulées. Un esprit rode sur cette vieillesse mutique, faisant d'elle une marionnette diaphane posée sur un meuble, en attendant le retour de son propriétaire. Iris dilué, le regard s'abîme dans un silence noir. Les paupières s'abaissent de temps en temps pour rafraîchir l'intensité de ce silence noir. Le vent éparpille les mèches autour du visage : des flammes qui s'élèvent après de longues années de combustion sourde. La chevelure est coiffée comme les rides du visage, une organisation serrée, soignée, très ferme. Une beauté dépossédée par le temps, cloîtrée dans une posture inerte. Sa peau, une patine vaguement maussade, comme mécontente, dégage malgré tout un goût doré, couleur de fruit séché au soleil. Cette femme conserve des droits sur la vie. La peau n'a plus autant de souplesse, elle drape une ossature blanche comme le désert qu'on hésite à traverser. Personne ne prendra place sur le banc, celui d'en face restera vide et tous les autres seront désertés. Aucune parole ne sort de sa bouche, aucun son. Ses lèvres ne sont pas serrées, elles ne disent rien de la concentration qui mobilise son corps et peut-être aussi son écoute, si on réfléchit bien à la présence du téléphone ? Mais personne ne réfléchit dans ce square, personne n'infléchit son attention. Des rails sont tracés, une petite mécanique actionne les passants et les objets dans un hasard qui évite une grande partie du

square. Qui va dire quelque chose sur cette immobile inconnue ? Un jour ou l'autre, nous sommes observés comme ici, sans le savoir, ni même le ressentir. Peut-être est-ce le commerçant qui agite son torchon en regardant droit devant lui en direction de la femme ? Ou bien cette jeune fille qui écoute de la musique avec son baladeur en se dirigeant sur le banc en face ? Non, elle hésite puis reprend sa marche, avec un regard très absorbé par le lointain. Tout se passe comme si le square était transparent parce que les regards se projettent au-delà. Cela va faire une petite éternité que la femme est là sans bouger : est-elle malade ? Elle est âgée, souffre-t-elle d'une pathologie dégénérative ? Ses yeux ne fixent rien de ce qui existe autour d'elle, ils diffusent de la force dans le vide. Il y a autant de vie et d'intelligence dans cette personne que dans tous les habitants du quartier réunis. Ceux qui croisent son regard en passant devant elle frémissent. Elle ne bouge pas, elle concentre son existence au plus près de la lumière qui pénètre son corps, sans faire de différence entre le temps et les gens. Elle a aiguisé ses sens pour qu'ils la nourrissent; ses poumons respirent moins que les pores de sa peau, tendue comme une membrane en embuscade, ses oreilles décrochent les sons à la source, ses narines cueillent de la même manière les effluences. On peut l'imaginer ainsi : cette femme dialogue avec l'invisible. Celui ou celle qui s'attarderait à l'observer n'aurait pas le droit de s'interposer dans la concentration qui circule au cœur de ses pensées. Le banc d'en face est inoccupé, comme tous les autres dans ce square. Une maman pousse un landau en regardant dans sa direction sans la voir. C'est alors que le téléphone change de main, roulant d'une paume à l'autre. Elle ne soulève pas le bras, juste un petit basculement pour déplacer l'appareil. Aurait-elle profité du passage de la maman pour perturber son inaction ? L'objet qui repose dans ses mains est le seul bien qu'elle possède : pas de sac, pas de clefs, pas de mouchoir. Il y a certainement quelqu'un ici qui la connaît. Elle a traversé sa rue, elle est descendue un instant, elle se repose, elle attend une communication. Pourquoi seulement un téléphone dans ses mains ? Elle est chez elle dans ce square. Pourtant, personne ne l'interpelle, personne ne lui dit bonjour. On ne lui adresse pas la parole, elle ne donne pas envie d'engager une conversation. Elle est figée. Figée dans un monde qui n'appartient qu'à elle-même et ne communique pas avec l'inconnu. Elle ne bouge pas et ne semble pas immobile pour autant. Jamais elle ne porte ses doigts autour du visage pour ramener les mèches soulevées par le vent, on a juste l'impression qu'elle va le faire, d'un instant à l'autre, mais c'est l'accalmie qui s'en charge. Sa bouche frémit par moments : est-ce par la déglutition ou un tic nerveux ? Personne ne la regarde vraiment, personne ne s'arrête pour lui demander quelque chose. Son attitude n'attire pas l'attention parce qu'elle n'a pas d'attitude. Jusqu'à la fin du jour, personne à ses côtés ni en face, personne pour accompagner l'immobilité. Le quartier la connaît, sans la connaître. C'est ce qui se dit : on la connaît de vue c'est tout, une belle femme avec un téléphone dans la main. Elle ne se sépare donc jamais de son appareil. Quand les réverbères s'allument, les femmes de la ville vont devant elle, silencieuses. Elles se taisent à son approche ou bien murmurent à peine la fin d'une phrase. Les premiers hommes arrivent, accompagnant le maire, une personne appréciée pour sa patience et sa

disponibilité. Il n'y a pas eu de concertation : faut-il la raccompagner chez elle ? Va-t-elle prendre froid ? A-t-elle mangé. Mais où habite-elle ? Mais comment s'appelle-t-elle ? Que des mais. Mais quoi ? Mais que fait-on ? On croyait la connaître, on ne la connaît pas. On croyait lui avoir parlé, on ne sait pas de quoi. On croyait lui avoir vendu quelque chose mais elle ne possède qu'un téléphone déchargé. Aucune piste ne permet de situer la femme dans une identité. Les habitants de la fin du jour se sont réunis autour d'elle parce qu'ils croyaient la connaître : une actrice, une personnalité, une vedette du show-business. On croyait la reconnaître mais elle ne vous connaissait pas. Devant la foule qui se rassemble toujours plus nombreuse, elle commence à parler. Les mots qu'elle utilise ne sont pas compréhensibles, sa langue est étrange. Bientôt, on ne sait même pas s'il s'agit d'une langue étrangère, plusieurs personnes s'avancent pour traduire les propos de la femme. Il se trouve enfin un médecin pour juger *dément* l'état de santé de la femme oubliée : une mauvaise histoire de neurotransmetteurs défaillants à cause de l'agrégation de bêta-amyloïdes. Le vieillissement, l'approche de la mort : le cerveau commence à faire ses bagages, explique le médecin fasciné par ses observations, il récompense l'état chimique des souvenirs. Cette femme dispose de facultés réellement impressionnantes, en contradiction avec les symptômes d'Alzheimer que je peux déceler ; peut-être est-ce le résultat d'une crise d'angoisse ou bien une très forte inquiétude. Je dirais même : une inquiétude sans fin. Voyez cet appareil téléphonique, voyez comme sa surface est différente à cet endroit, là où la main le tient serré, tellement serré que je ne puis l'enlever. Non seulement elle ne le quitte pas mais sa transpiration attaque le boîtier : le plastique n'est plus aussi lisse, des grains noirs apparaissent, la couleur s'éclaircit. On peut dire qu'il y a longtemps que ses mains manipulent le téléphone. Vous pensez que c'est la sueur qui fait ça ? Absolument, j'ai vu les pieds d'une statue de Saint Pierre, le bronze est presque usé à force d'être frotté par les visiteurs. Quand je dis manipule, je me trompe, je dis n'importe quoi, l'espace dégradé est limité, la prise en main est restreinte. Est-elle gauchère ? Vous avez raison, c'est sa main gauche, c'est cela qui m'a trompé parce que le surface détériorée ne correspond pas à sa poignée. Elle doit changer de main pour tenir l'appareil. Monsieur le Maire, demandez aux Maisons de retraite s'il ne leur manque pas une pensionnaire, une femme vêtue d'une robe sombre avec un téléphone sans fil. Effectivement, le secrétariat reçoit trois messages : Les Charmilles, Chaille et l'Angélique... Il ne termine pas sa phrase, la femme s'est soudain levée, un peu confuse de découvrir tant de monde autour d'elle. Elle a cherché à comprendre qui étaient ces gens, silencieux et bienveillants, portant leurs regards sur elle ; elle a cherché à comprendre pourquoi ils étaient si nombreux, si proches, si... Excusez-moi, il faut que je rentre, on va s'inquiéter et puis on doit me téléphoner. J'attends un appel urgent, je ne veux pas déranger votre réunion. Elle dit cela en cherchant à se rhabiller, tire machinalement son écharpe pour l'enrouler sur sa gorge puis esquisse un geste avec sa main libre dans le vide : elle ne peut pas attraper son gilet, elle l'a oublié. Ce n'est pas grave, il faut partir maintenant. La solitude a effacé des mots et des gestes dans l'esprit de cette vieille femme. Elle se lève, son

visage grimace un sourire de remerciement, ses lèvres cherchent encore une ou deux choses à dire tandis que ses jambes l'emmenent sur la gauche, là où la foule est moins dense. Le médecin s'interpose : venez, je vous reconduis, ma voiture est au bout du chemin. Nous allons aux Charmilles, n'est-ce pas ? fait-il à voix haute en se retournant vers le maire. Non, jeune homme, l'Angélique. Ils vont me reprocher de sortir tard, peut-être. Elle se tait, fatiguée d'avoir utilisé tant de mots. Elle marche légèrement voutée, comme si la partie supérieure de son corps cherchait à prendre un peu d'avance. Sa concentration la dispense de s'intéresser à quoi que ce soit, il est étonnant qu'elle n'ait rien d'autre qu'un téléphone sur elle. Pas de sac à main, pas de veste, aucun accessoire. Elle refuse sans brusquerie le bras du médecin : la marche est un exercice qu'elle s'oblige à accomplir. Un sourire répond à la proposition de l'homme qui lui veut tant de bien, lequel se surprend à regretter de marcher à ses côtés. J'accompagne un esprit plus qu'un corps, un esprit élégant, j'aimerais lire dans ses yeux le regard de l'élégance âgée. Les patients avancent vers moi sans me quitter du regard, en s'interrogeant sur ce que je pense d'eux. Dans ces moments-là, ils oublient leurs corps. Il y a longtemps que cette femme a oublié son corps pour avancer vers je ne sais quoi. La foule se disperse, un peu déçue de ne rien entendre mais envoûtée malgré tout par l'enchaînement des circonstances. Beaucoup parlent de la vieillesse qui ne les attend pas, l'expression de la vieillesse : les errances, les vacillements et puis le hasard. Il se trouve quelques personnes pour suggérer que cette femme ressemble à la Vierge Marie. Le mutisme des statues, la froideur des églises : le visage vieillissant n'existait pas jusqu'à ce jour. Le mystère reste entier parce qu'un homme oublié sur un banc public avec un téléphone pour seul bien n'aurait peut-être pas recueilli autour de lui tant de concitoyens. Ceux-là ont déserté leurs logements, leurs habitudes ou leurs conversations pour se retrouver face à un événement qui n'en est pas vraiment un. Il faut reconnaître que beaucoup de monde s'est rassemblé dans un square où il ne s'est rien passé. Ainsi s'évapore la foule tandis que la voiture reconduit l'Inconnue à sa résidence. Son grand calme a été contraire au spectacle attendu par le public improvisé parce qu'il n'a pas su lever l'anonymat sur sa personne. Et alors ? C'est comme ça que naissent les miracles, dans une visibilité mystérieuse. Le médecin ne demande pas d'informations particulières, sa curiosité a changé de camp lorsqu'il s'est rendu compte que le dysfonctionnement lui échappait, non pas la pathologie en elle-même mais son intégration sociale. Ce soir-là, il savoure l'existence du secret professionnel : la luxueuse résidence pour personnes âgées prend en charge une femme recueillie sur la voie publique simplement parce qu'un appel téléphonique le lui a demandé. Il comprend que tout se passe bien parce que l'établissement sait gérer les fins de vies. Rien ne dit que l'Inconnue va demeurer ici : elle n'habite nulle part, elle ne manquera pas d'aplomb pour quitter les lieux à l'heure choisie. Le directeur demande au médecin de lui expliquer comment s'est passé le trajet depuis le square, il répond aimablement : cette question n'a pas d'autre but que de le distraire. Il se retourne vers la femme, incline légèrement sa tête pour la saluer puis se retire. Il est pressé d'abandonner la foule d'observations qui monte à son cerveau,

cette femme n'est pas pour lui se dit-il, combien de temps fera-t-elle le tour des maisons de retraites ? Le silence résonne derrière ses pas rapides, le hall est recouvert de marbres polychromes pareils à de beaux sarcophages. La femme commence à s'endormir au milieu de la froideur minérale lorsqu'une proposition de repas l'interrompt : la veilleuse de nuit qui prend son service à l'instant partagera sa table avec elle. Le dîner est servi dans une petite salle proche des cuisines : poulet froid, crudités, compote. Rien de très recherché mais les produits sont frais, ils ont été cuisinés sur place. La nouvelle pensionnaire mange de bon appétit le contenu des assiettes. Elle se régale de croquer les feuilles de scarole mélangées au fenouil émincé ; les petits bâtonnets de carotte sont saisis comme des friandises, avec le bout des doigts. Pas de sauce, pas de condiment avec le poulet non plus. Très vite, son plateau est terminé. La veilleuse de nuit lui demande si elle souhaite reprendre quelque chose. Des tomates, si c'est possible, parce qu'elle n'a eu droit qu'à une rondelle décorative. Vous aimez les légumes, crus, alors qu'on propose plutôt des purées, des légumes mélangés à des pommes de terre ou des féculents, mais en purées. Ils ont un bon cuisinier ici, vous n'allez pas être déçue. Il supervise l'entretien du potager. Vous serez bien. Elle prononce ces derniers mots avec une intonation qui n'échappe pas à son interlocutrice : c'est presque injuste de dire cela, personne ne sera jamais bien et elle le sait. Il y a un moment où on ne peut plus être aussi bien. Cette personne qui commence sa journée de travail explique : elle a tout quitté du jour au lendemain parce qu'elle n'en pouvait plus. Elle est venue ici demander du travail avec son vélo et le siège bébé encore tout chaud, juste le temps de déposer sa fille chez une cousine qui habite la rue. Suivez-moi, je vous conduis à votre chambre. J'ai eu de la chance parce que ce travail me permet de reprendre des études. Je n'en pouvais plus, après mon père, c'était mon mari. J'ai été abusée et il fallait que ce soit au tour de ma fille. Il y a des choses que l'on porte sur soi comme des invitations à souffrir encore plus. Je vous en prie, faites-moi mal, plus fort, comme ça je saurai pourquoi. Il me fallait une dose de malheur chaque jour pour me sentir bien. Je peux marcher avec vous cette nuit ? Pourquoi pas ? Je vous demanderais de déposer votre téléphone, afin qu'il n'y ait pas de malentendu lorsque nous croiserons quelqu'un. Vous m'expliquerez ce qui vous est arrivé pour que la Résidence de l'Angélique vous admette en dehors de ses heures de bureau. Ce serait une bonne idée si je pouvais comprendre ce qui m'arrive mais je ne suis plus toute jeune, les choses se font comme je vous parle mais je ne trouve pas, je ne le trouve pas. Parfois je suis patiente, parfois je m'active ; tout ce que je récolte, c'est la fatigue, les rides sur mon visage. Je n'ai pas vu de valise dans votre chambre. Elle va arriver, j'ai un mari qui prend soin de mes bagages. Bien sûr qu'elle était encore mariée, elle disait mari plutôt que compagnon ou amant. L'homme qui partage ce qui reste de ma vie partage aussi mon vagabondage. Tout comme j'ai partagé le sien. J'échappe à mon destin dès qu'il me fait signe. Vous ne me direz pas le contraire. La veilleuse de nuit est habituée aux paroles qui se perdent dans leurs pensées, parfois elle lance une question mais c'est souvent pour maintenir la personne âgée en éveil, une gymnastique obligatoire. Elle écoute, elle devine de beaux moments entre les mots.

Un taxi viendra me chercher, peut-être demain, avec mon mari. Je veux parcourir vos couloirs, vous voulez bien, madame la veilleuse de vies ? Elles marchent à voix basse pendant des heures. De temps en temps, elles s'assoient à une fontaine et s'offrent une gorgée d'eau minérale, écoutant les bulles bleues traverser la bonbonne. La pensionnaire est consciente d'atteindre un âge qui veut tourner le dos à la vie mais le contraire existe aussi pour elle puisque la vie refuse ses caprices. L'oubli n'a pas de goût, la fatigue a perdu son nom. Voyez la peau de ma main, elle a changé d'aspect. Cela ne me gêne pas, il me manque certainement le désir de regretter ce changement. Les choses arrivent à moi comme j'arrive aux choses, un ralentissement accéléré me conduit je ne sais où : j'y vais sans comprendre. L'euphorie nocturne écarte le silence des persiennes fraîchement repeintes, les meubles soupirent au passage de son corps : elle marche en caressant l'inertie des souvenirs, elle frôle des surfaces encombrés de coups de chiffons. Sa robe légère finirait de polir les dossiers des chaises ainsi que les portes dorées des grandes armoires. Le visage aperçu dans un miroir tente un sourire avant de disparaître sur le reflet des céramiques luxueuses. Elle se dit fantôme refusé par les ancêtres décédés au milieu des salons cossu qui lui tournent le dos et l'invitent à poursuivre sa déambulation dans les autres salles, vers des tentures plus lourdes que les formes rondes des coussins aux motifs prétentieux. Elle se rappelle les soirées où l'ennui se cachait derrière l'opulence des manteaux de vison. Dressant ses doigts contre ces tissus épais, elle interroge la permanence un peu idiote des matières. Elle s'arrête devant les objets qui accompagnent la solitude : ils racontent leurs formes, leurs souvenirs, leurs rendez-vous, ils parodient l'existence en se donnant des idées désordonnées. Comment la vie a-t-elle pu se fondre dans des vases, des statuettes ou des napperons ? La veilleuse de nuit prend conscience que la promenade dans les salles communes est une remontée du temps pour cette femme bien plus que mystérieuse, bien plus que vivante. Je ne sais pas pourquoi tout cela est nécessaire, entend-elle. Tout cela et bien plus encore. Je n'ai jamais aimé acheter un meuble, ni même un plat pour les fruits. Elles s'assoient sur un canapé en velours beige en se disant que les couleurs disparaissent avec la lumière et l'âge. Je vais m'endormir, vous pouvez me laisser. Voyez, je suis rattrapée par la force des choses. Dites à mon mari de me rejoindre, il me conduira à ma chambre. Je voudrais goûter au plaisir de tout ce confort silencieux. Un sourire caresse son visage, le bras droit glisse sur l'accoudoir, les deux mains se cherchent puis se croisent sous les seins. Le silence s'endort comme il est arrivé, vêtu d'une robe sombre. On le retrouve nu dans un lit blanc, accompagné d'un homme d'âge mûr sur le fauteuil près de la fenêtre. Ils ont fait l'amour comme on se donne rendez-vous pour une promenade et c'est maintenant l'heure de se séparer. Elle aime être réveillée par le bruit du plateau que l'on pose sur une table pour ouvrir les volets ou écarter les rideaux d'un geste puissant – un geste matinal qui ne craint pas la lumière. Une fenêtre à deux battants et le corps qui se penche en repoussant les volets en bois, renvoyant la nuit à une prochaine fois. Elle ne quittera pas le lit de la journée ; hier, c'était un banc, aujourd'hui ce sera ce lit. Il est plein de tissus : des plis confortables au-dessus, un aplat sensuel en-dessous. Il est large, plus

large qu'une voiture chargée de la conduire en ville. Elle ne se presse pas, son corps est caressé par des fibres en coton qui ont séché au grand air : elle s'en régale, c'est le genre de sensation qui ne dure pas. Les hommes qui l'ont aimée ont vite appris à lui laisser ce plaisir-là. Ce qu'elle respire dans le froissement du drap, c'est comme un vêtement prêté par la nature : un repos des sens qui ne l'abandonnent pas, un chuchotement du vent. Elle ne bougera pas du lit, son corps est épuisé. Elle met une heure à tourner sa cuiller dans la tasse de thé. Le lait s'est accordé à la couleur chaude du Ceylan, l'arôme monte avec les jeux de lumière. Un ou deux nuages, guère plus, suffisent à cacher le soleil et obscurcir la grande chambre. C'est très plaisant d'observer ces changements quand on veut se détendre, rien ne presse : la boisson brûlante tourne en rond calmement, parfois c'est un mouvement pendulaire qui prend le relais. L'essentiel est là, un circuit organisé de gestes minuscules et ralentis. C'est le spectacle du repos qui prend son temps, elle en a besoin : de tout son corps, une tension reflue. Le téléphone ne sonnera pas aujourd'hui, ses muscles le savent : ils ne refusent pas de la conduire mais pourquoi le feraient-ils ? Pour rien. Le silence chatoyant de la chambre est un moment de bonheur partagé, l'homme se tient adossé dans un demi-sommeil, sa chemise n'est pas boutonnée, le pantalon chiffonné découvre les chevilles nues ; ses souliers noirs sont délacés, son visage ferme les yeux. Les deux êtres occupent une chambre spacieuse qui distille sa tranquillité avec la grâce d'un majordome accompli. Les murs, les fenêtres ne laissent passer aucun son perturbateur : la quiétude est totale pour une, deux biscottes, quelques tintements sur la porcelaine. Le plateau va s'échouer sur le bord du lit, loin des corps qu'il a désaltérés. La femme ne se lèvera pas pour le déplacer, l'homme ne quittera pas son fauteuil : une ombre traverse la pièce, rassurée de ne pas chercher de débris de vaisselle sur le parquet, rassurée par la douceur du regard suspendu. L'homme redresse un pan de chemise, esquisse un signe de reconnaissance : l'aide-soignante sort, le temps reprend son éternité, appuyant sur les meubles des souvenirs qui n'existent pas. Ce qui s'écoute et se regarde est dilué dans l'intérieur des sentiments, les tissus enchantent le corps dénudé, un corps non plus allongé sur une plage, un rocher, une terrasse, comme si souvent autrefois. La partition a changé, faite de contemplations avec les lignes verticales de la tapisserie, frottements immobiles de la pensée au contact d'une grande langueur. La chambre apporte à la fois musique, repos, baignade et lecture. Mais rien ne bouge. Rien, surtout rien parce que la lumière est prioritaire ; son opulente clarté danse avec les silences écrits par l'âge des résidents. La journée va s'écouler comme une fuite de songes, le ciel va aspirer les dernières tensions sans rien brusquer. Rien, surtout rien parce que les pores de la peau respirent si lentement l'air frais des draps blancs que le moindre déplacement serait gaspillage. Il y aura le grain du tissu, à un moment donné, pour se charger de proposer une autre sensation. La femme expose son corps à un état de sommeil rempli de rêveries capables de lui faire oublier qui elle était hier et avant-hier. Son compagnon promène parfois une main sur son buste découvert : il ne sait pas à quel moment partir, il ne perçoit pas l'urgence de son départ tant que la luminosité se montre fébrile. Lui aussi a besoin de repos ; il

est tard maintenant pour se glisser dans le lit, poser ses mains sur le ventre doux. Elle ne l'accepterait pas, elle l'ignorerait. Sa place ne dure qu'un instant. Après, il peut retourner ses caresses sur la belle évanescence qui l'emporte, un mélange de rêverie et d'érotisme digéré. Elle entend sa respiration quand il tente un déplacement : ce qu'elle aurait aimé l'entendre plus souvent ! Tout juste quelques soupirs les premières secondes où il voulait bien s'endormir avant elle, un plaisir qu'elle négociait dans la sensualité. La quiétude ensorcelle le moindre bruit pour le faire dialoguer dans une longue méditation, entrecoupée de regards fixes sur un passé inaccessible mais qui réclame des explications. Comment la confiance peut-elle vieillir alors qu'elle n'a jamais cédé le moindre sentiment ? Ils ont laissé le temps passer sans rien lui demander. Rien. Aucune dette avec l'usage des matières. Ils ont refusé tant de choses pour dériver aujourd'hui dans des chambres résidentielles, guidés par la recherche de repos. Encore que le mot recherche ne soit pas fondé : la fatigue du corps nécessite des moments d'inaction, tant physique que cérébrale. Cette femme passerait des journées et des nuits entières à téléphoner. C'est une impression qu'elle donne parce que personne ne l'a jamais vue utiliser son vieux combiné noir. Juste une impression. Il faut attendre le fléchissement de la lumière, lorsque son éclat perd le velouté doré, pour que le couple sorte de sa léthargie. Lui, le premier, se lève et vient disposer des vêtements sur le bord du lit : une robe un peu moins bleue que celle de la veille, des sous-vêtements en dentelle blanche, une boîte de collants. Il regarde intensément la fenêtre, cherchant quelque chose à travers elle, puis sort de la chambre. Le sifflement des lacets, dans le couloir feutré, lui rappelle qu'ils sont à nouer ; il s'exécute devant un miroir placé comme un grand majordome face à l'escalier monumental. Lacets, chemise, coiffure : tout rentre en ordre lentement, la montre est sortie d'une poche pour être serrée autour du poignet et donner l'heure discrètement. La femme ferme ses yeux, une nouvelle fois, heureuse de sa solitude attendrie. Une douche rapide, la seconde de la journée, effacera le sommeil paresseux. L'eau coulera d'abord chaudement puis elle réglera le mitigeur dans le bleu, jusqu'à bloquer sa respiration, la rendre suffocante. Elle pratique ce jeu pour tonifier sa peau et se surprendre à pousser des cris incongrus, le jet vertical comme une pluie qu'on n'arrête pas. Elle se retourne sur le ventre, étire ses jambes jusqu'à faire tomber la boîte de collants puis enlace ses bras sous l'oreiller : la contraction des muscles profite des derniers instants, le dos du corps soupèse la beauté du drap. Encore un moment, la lumière est si douce, sa peau en a tant besoin. Elle a attendu des années pour vieillir, persuadée que sa vie changerait pour une autre vie. Elle ne sait plus laquelle s'installe dans son esprit, c'est pour cela qu'elle s'en remet à la tiédeur du coton, le nez sous le coude : une odeur un peu sucrée mais tellement différente des fleurs ou des plantes. Peut-être la lessive ou l'adoucissant conjugués au grand air qui a séché les fibres blanches ? Dix fois elle cherche les mots fragrant qui collent à sa respiration, relevant son coude pour chasser l'air par sa bouche. Dix fois elle devine une clairière, un mur, la terre, un coquillage, la paume d'une main, l'éclat finissant du soleil... Elle se retrouve visage face au plafond, s'endort un bref instant, rêve à cache-cache dans le souvenir des

armoires dont elle ouvrait les portes comme pour démasquer les plis odorants des grands draps écrus, trésors capiteux disputés à la naphthaline des penderies. Des draps, des manteaux... Des assiettes, des verres... Des photos... Les objets se dressent en remparts oubliés, ils amortissent le bruit du temps. La somnolence nue cherche la caresse du repos, la douceur des souvenirs ludiques se propage dans le corps quelques secondes avant le réveil, juste ce qu'il faut pour ouvrir les yeux dans la continuité du songe. Ainsi se lève-t-elle, agissant avec l'eau de la douche comme elle a rêvé sa promenade dans les parfums d'armoires, s'habillant puis se dirigeant vers la salle de repas. Elle mange seule : un poisson accompagné d'épinards, de riz et de carottes croquantes. Elle boit deux gorgées de Sancerre et termine sur une tartelette. Ensuite. Ensuite elle se dirige vers la sortie, fermant les yeux tous les dix pas. Une voiture blanche l'attend, pilotée par son mari, l'homme d'âge mûr qui partage le reste de sa vie. Le moteur s'allume lorsqu'elle ouvre la porte du passager avant. Elle incline le dossier de quelques degrés puis regarde le soleil commencer sa glissade. Il ne va plus la quitter sur sa droite. Oui, on ne peut pas se perdre, la voix grave poursuit : ton téléphone. L'appareil se retrouve sur les genoux de la passagère, une ombre vite encadrée par des mains attentives. Je t'emmène au Consulat de Bordeaux comme tu l'as demandé. N'est-ce pas qu'ils ont des informations ? Tu seras certainement rassurée, le fait d'être accueillie maintenant en est la preuve, ils t'attendent. C'est très aimable de leur part, dit-elle en fixant la bordure supérieure de la vitre se baisser : une ligne fine qui raie le paysage au rythme d'un scanner, avec un son électrique confortable pour une tâche désormais prise en charge par une machine. Elle veut sentir l'air de la ville tant que la vitesse reste réduite, une caresse vespérale sur son visage sorti de la longue journée de repos. Les yeux se ferment, quelques souvenirs s'interposent déjà : j'ai toujours aimé respirer les choses directement, rentrer dans les senteurs. Je pourrais dire : palper, palper l'air du soir, palper la fraîcheur qui redescend. Il ne faut jamais oublier de respirer cette liberté-là, rentrer dans le soir, rentrer dans la fin de la journée... Comme cette voiture est silencieuse ! Une partie de moi se promène dans le parc de cette ville, l'autre reste assise. Il est magnifique ce parc. J'en ai tant vus. Ce n'est pas gênant à cette vitesse, j'ai l'impression de voler. Le visage aux yeux fermés aspire la dernière chaleur des rayons du soleil, les mains plaquent les mèches rebelles avant d'abandonner : l'automobile s'engage sur la voie rapide. La vitre se relève sous la pression d'un index désabusé : les 130 kilomètres-heure approchent souverainement, annoncés par le regard tendre du chauffeur, qui ne tarde plus à actionner le lecteur CD. Tu m'avais demandé des musiques de danse, j'ai trouvé un René Aubry et puis cette BO du film de Wim Wenders sur Pina Bausch qui vient de sortir. Je commence par elle, tu ne dois pas la connaître. Les premières notes séduisent l'attentive passagère: piano puis violon, un piano répétitif, un violon à la surface du temps. C'est exactement ce que je voulais entendre, ce deuxième morceau, il me dit que jamais je n'aurais pu danser avec l'inquiétude au ventre. Danser, danser... Tu vois, c'est comme le vent sur mon visage, une liberté qui se détache pour te caresser. On ne sait pas d'où vient le vent, il traverse l'espace, il traverse des espaces immenses, immenses.

Ça se passe à une échelle qui nous... c'est pareil pour la danse. Pareil : le corps s'agite par détachement, une partie de toi se détache ; un rythme, il lui faut juste un peu de rythme, après c'est le plaisir qui s'occupe de toi. C'est ton corps mais c'est un autre corps, la musique n'enveloppe pas, elle le développe. Ça peut être du bonheur partagé, non ? Bien sûr... Le conducteur donne l'impression de vouloir réfléchir à une réponse précise, un exemple, peut-être, et puis non : bien sûr... Il se retourne vers elle : ses yeux sont clos, sa tête calée, la chair des lèvres est si mince qu'on les dirait fermées de l'intérieur. Elle n'a pas envie de parler, elle laisse des pensées s'échapper comme le vent qu'elle évoque facilement. Bien sûr, répète-t-il une dernière fois, en baissant le son de sa voix comme pour se parler. La musique s'installe dans l'habitacle un long moment avant que l'un des deux ne reprenne la parole : l'odeur, l'odeur du cuir, la femme prononce ces mots pour elle-même, sa main gauche passe du fauteuil au genou de l'homme. Elle frotte sa paume au revêtement du siège puis la respire, elle agit de même avec le tissu du pantalon. Ce geste plusieurs fois, avec un petit sourire et un léger balancement de la tête, en rythme sur la musique. L'homme contracte les muscles de sa cuisse lorsque la main s'approche pour la troisième fois, tout en activant le régulateur de vitesse. Il déboîte sa jambe de l'accélérateur, donne des impulsions qu'il voudrait concentrées sous la main de sa compagne. La femme resserre son étreinte, elle s'interroge sur les noms des muscles, ces fuseaux gorgés d'énergie mais cachés sous le tissu. Les jambes ne vieillissent pas, dit-elle en posant bien à plat sa main gauche sur son ventre. Doucement elle masse la cuisse et caresse son ventre : la porte de mon désir est par là, toi c'est pareil, mais tu n'as rien d'une porte, tu n'as rien d'une image non plus. Et tu ne sens pas le cuir. J'ai rêvé de jeunes hommes élégants, penchés aux fenêtres pour me regarder dans les déplacements officiels. Leurs costumes sombres sur des chemises blanches, des allures de princes ou de philosophes, peut-être aussi anges gardiens, chauffeurs, diplomates. Ils n'avaient pas de muscles, ils n'avaient pas de cuisses. J'ai rêvé d'une image absolue, éloignée du tortionnaire, du tyran : un homme jeune et souriant, le visage agréable, les cheveux pas trop longs mais pas trop courts non plus. Des cheveux où j'aurais bien aimé passer mes doigts. Des regards magnifiques, c'est surtout cela que j'ai rêvé, des regards absolument magnifiques. J'ai vu des visages puissants, lumineux, des envies de plaire qui me plaisaient. Tu me réveilleras encore, n'est-ce pas ? Tu me réveilleras bien des fois, je le sais, au plus près de mes souvenirs. On m'a dit que la jeunesse symbolisait le recommencement : je ne sais pas si je veux recommencer quoi que ce soit, une partie de moi est en pause. C'est rien que cela, une pause, prolongée. Mon âge prend tout son temps. Ça ne m'intéresse pas d'être toujours jeune. On dit réinitialiser pour les ordinateurs. J'aime bien ce mot. Réinitialiser, on appuie sur un petit bouton, le plus petit des boutons. Et ça redémarre. Des fois, il faut le chercher ce bouton, il peut être caché au fond d'un orifice : une mine de crayon est nécessaire, ou bien le fer d'un trombone. Tu vois, c'est ça, un bouton caché. Elle observe le tableau de bord, un commando de boutons pleins de pouvoirs attend un geste décisif ; regroupés autour du volant, ils esquissent à peine un signe de présence. Les jeunes gens qu'elle a aperçus dans ses

rêves étaient aussi disciplinés que cela, aussi noirs d'apparence, aussi discrets, toujours pluriels. Cette permanence du groupe l'intriguait, elle se voyait seule dans la foule maintenue à distance tout le long du parcours par des grilles avec ça et là ce qu'elle avait commencé par prendre pour des agents de sécurité jusqu'au jour où elle avait réalisé qu'ils souriaient et ne possédaient aucun matériel de communication agrafé à une oreille ou une main. Personne ne les regardait mais eux avaient toujours leurs yeux braqués sur sa présence. Elle sentait leurs regards dirigés vers elle mais pas sur elle. C'est ainsi qu'elle avait pris la décision de dépasser les limites de son corps secret. La campagne défile plus vite que son passé, les premières vignes éveillent sa passion pour les paysages, les typiques, ceux qui se donnent en exemples. Les coteaux sont ratissés par des ceps en pleine levée de sève, attentifs aux rayons de soleil eux aussi – mais qui ne l'est pas ? C'est bien ça le point commun : les sols s'interposent, parfois magnifiquement. L'autoroute traverse des régions peu construites où la nature déploie ses compromis, des rectangles labourés, des frondaisons impénétrables, des damiers bientôt colorés. Les yeux cherchent dans les clairières s'il n'y a pas un groupe de chevreuils. Il faudra poursuivre le spectacle de l'autre côté de Bordeaux, quand la densité sera à son maximum, quand les feuilles cacheront la rocaille. Celle-ci n'est pas désagréable à regarder mais la baisse de lumière ne la favorise plus. Il faudra poursuivre dans l'arrière-pays, s'attarder au milieu des terrasses. Et pourquoi ne pas partir dans les rizières avant la fin de l'année ? Pourquoi ne pas revoir le lac d'Annecy ? Les gorges du Verdon ? Cette voiture riche de son cuir, aux vitres confortables, diffuse comme un appel à voyager plus loin, toujours plus loin dans ses souvenirs. Les distances s'embrassent avec l'allongement du temps, la passagère ne sait plus où son corps est assis mais cela ne l'inquiète pas, elle se reconnaît dans les bouquets d'arbres qui s'inclinent, elle se rassure dans les douces perspectives qu'offre la Charente. Une courte halte sur l'aire de service vient interrompre l'engourdissement rêverie : le couple croise des visages silencieux dans un espace où chacun s'obstine à réveiller le café tombé dans son gobelet. Les voyageurs échouent devant le mur des distributeurs de boissons, refermant la parenthèse avec une grimace qui suce en vain le bâton de plastique caféiné. On ne traîne pas, une gorgée suffit, le voisinage est abruti de fatigue ; on se regarde en s'interrogeant sur sa présence, il faut repartir. Les portières claquent. Le Consulat est un palais d'escaliers avec un plafond interminable, des grandes marches qui conduisent le visiteur vers ses désirs. Ils sont assis dans des fauteuils en cuir fauve, l'un en face de l'autre, séparés par une table basse en bois d'olivier. La femme passe sa main sur le plateau, intriguée par la transparence du revêtement laqué évoquant la cendre d'un feu éteint. Combien de fois j'ai été convoquée ici ? Cette table est magnifique, elle est beaucoup plus belle ; la précédente ... celle où je posais mes affaires, elle était en fer forgé avec un dessus en verre fumé. J'avais peur de la casser en laissant tomber mon sac. Combien de fois ? Il ne répond pas, elle est trop occupée à caresser la cendre froide. Il connaît la réponse, il la connaît trop, beaucoup trop. Cette question n'est pas pour lui sinon ils ne seraient pas ici. Elle va le balader, il le sait : une crise qui peut durer une semaine, dix jours. L'autre question :

combien de fois viendront-ils ici ensemble ? Encore combien de fois ? Un silence diplomatique règne dans la salle où les décisions ne se prennent pas mais où se disent les doléances, les vœux, les espoirs. Pour elle, sans aucun doute, il s'agissait d'espoirs : elle n'avait rien à dire, c'était à la fois convenu entre eux et impossible autrement. Elle ne venait pas ici pour répondre à leurs questions ; leurs doléances étaient vaines, leurs menaces incompréhensibles. Qu'espéraient-ils ? Faire savoir qu'elle était convoquée ? Les bureaux du Consulat obéissaient aux ordres venus de la chancellerie ; parfois un conseiller faisait le déplacement, un spécialiste des questions arabes, toujours préposé au café et qui ne savait pas discuter assis à ses côtés. Non, il fallait l'accompagner dans la cuisine, accepter son offre, le regarder tenir sa casserole en cuivre sur un brûleur qui ne semblait jamais servir. Le conseiller sortait son cezve d'un placard presque vide en parlant avec une voix douce pour sécher ses larmes ; il comptait ses cuillérées de café à voix haute et disait des choses qu'elle se traduisait intérieurement si elle ne voulait pas passer pour une idiote. Elle ne devait jamais s'inquiéter mais on la terrorisait, elle devait se détendre mais tout la rendait nerveuse, surtout l'odeur du café, surtout la politesse froide des hommes costumés. On lui parlait d'actes graves en faisant du café, on lui annonçait une mauvaise nouvelle en s'enfonçant dans des fauteuils. Elle regarde les plis de sa robe bleue : elle est venue ici la première fois avec un imperméable, il pleuvait en continu depuis la veille. Jamais elle n'a quitté son imperméable, toutes les fois qu'elle a été convoquée. Elle se surprenait à le rechercher alors qu'elle l'avait déjà enfilé, elle en aurait passé une dizaine : ils se regardaient, sans se comprendre. Ils la regardaient avec des mots importants mais tellement vides. Elle demande du vin, elle a besoin de tenir un grand verre pour cacher les souvenirs du café. Lui, une tasse de thé sans sucre devant ses yeux, attend le départ du secrétaire, occupé à allumer les halogènes. Monsieur le consul est au téléphone, je vous prie de patienter, je ne sais pas combien de temps cela va prendre. Elle saisit une grande bulle élégante, respire son odeur, pressée de laisser venir à elle un parfum capiteux. Plusieurs fois elle répète ce geste, redressant la tête à la recherche d'une fenêtre capable de lui montrer le paysage qu'elle a en mémoire. Elle se lève enfin et se dirige vers celle tout à gauche, proche de la porte d'entrée. Je suis parvenue à un âge où beaucoup de femmes se penchent aux fenêtres ; celle-ci m'a attirée alors que j'étais si jeune, je croyais qu'il arriverait en passant là, sous mes yeux sans qu'il le sache. L'actualité l'ignorait mais pas ces bureaux qui suivaient pas à pas nos convoitises, une légalité observée de très près : l'espion espionné ; tout ce que je ne savais pas, ils le savaient ; tout ce qu'ils ne savaient pas, je ne le savais pas pour autant ; cette fenêtre n'a rien délivré ce jour-là, elle est restée plus silencieuse que moi qui pleurnichais ; sa vie n'était pas en danger, notre amour non plus, mais... faisait-il nuit comme maintenant, l'aurais-je reconnu avec la lumière des lampadaires, oui, certainement, c'est idiot tous ces lampadaires qui restent allumés la nuit. La femme retourne s'asseoir après avoir entendu le bruit de la tasse reposée sur sa soucoupe. Veux-tu bien prendre ma place à cette fenêtre, croiserais-tu les bras en regardant ce qui se passe dans la rue, quelle expression tu aurais, dis-moi, quelle expression tu aurais en

apercevant la personne que tu aimes ; prends ton temps, regarde bien : elle arrive, non ; ce n'est pas elle, attends ! Cette démarche un peu forcée, regarde bien, je t'observe maintenant que tu ne la quittes pas des yeux ; c'est beau. La personne qui t'aime s'offre à ton regard, la personne qui t'aime est à toi seul, un moment où tu ne souffres plus ; j'ai aimé ne pas partager mon amour, et toi, tu le pourrais ; j'ai accepté sa deuxième vie pour mieux posséder sa première, je suis capable...non, je veux être capable de retrouver ces instants, je voudrais l'attendre à toutes les fenêtres où nous nous sommes donnés rendez-vous, il n'y a peut-être que les malheureuses pour dire ça, les éconduites, les abandonnées. La femme se relève, tourne le dos à son compagnon et regarde fixement devant elle, les bras presque croisés, une main sous le menton. Un long silence où transparissent les bruits de la circulation et une lointaine conversation téléphonique.

– Je ne te vois pas mais tu es là, ça aussi j'y ai cru, en entrant ici, je me disais qu'on me le rendrait, un objet à moi, un objet perdu dont on est bien content de retrouver le propriétaire ; c'est arrivé une fois mais pas dans ce Consulat.

– Marseille, souffle l'homme à la fenêtre.

– Oui, Marseille, c'était...

Marseille : les souvenirs remontent à la surface. Elle prend sa respiration, profondément, pour récupérer les moindres détails.

C'était lui et pas lui, tous ces hommes qui le couvaient, qui parlaient fort, le seul qui était assis, le seul qui saignait, avec une estafilade sous l'oreille et des taches sur son épaule, une belle chemise, blanche, avec des petites taches rondes sur l'épaule et des petits traits sur le col.

L'homme porte une main sous l'oreille, frotte la légère boursoufflure, puis vient se placer derrière sa compagne, lui faisant signe de retourner s'asseoir, lui-même choisissant le fauteuil le plus proche.

– Ils me regardaient tous comme une déesse, des papillons autour d'une lampe : le bureau était à l'étage, j'avais grimpé l'escalier en tenant la rampe à deux mains, j'allais m'évanouir, on m'avait dit qu'il était blessé.

– Tu as dit qu'il était sourd, l'explosion d'une bombe.

– Son sourire en me voyant arriver, il m'a redonné des jambes ; c'était juste un fil sur ses lèvres, un fil relié à ses yeux, le même fil qui partait de mon cœur ; je me suis jetée dans ses bras en perdant connaissance. J'ai traversé la salle avec la sensation de marcher sur de la braise et puis j'ai perdu le fil, je me suis évanoui contre sa joue ensanglantée, je crois que personne ne s'en est rendu compte, il me serrait très fort, ça parlait d'attentat mais je ne comprenais pas la langue, je voulais m'accrocher à ce fil ; ils étaient gentils, on aurait dit des noctuelles affolées ; c'est un peu ça, ils n'en revenaient pas, *Allah Akbar*, les journaux parlaient de printemps arabe, on disait que personne n'avait réclamé la fabuleuse récompense : un million de dollars, ça ne l'intéressait pas l'argent : l'amour, le bonheur, être aimé, il disait ça comme un artiste qui parle de son travail.

– Ah bon ?

– Il avait fait des études pour être artiste.

– Oui, et alors ?

– Je ne sais pas, ce n'était pas un métier et, pourtant, si : on parlait beaucoup, beaucoup ; est-ce qu'on me le rendra ? Qu'est-ce qu'on t'a dit ?

– Patiente un peu, le Consul est au téléphone, la conversation peut prendre du temps s'il a plusieurs correspondants à joindre ; peut-être une crise, l'actualité est très chargée, patiente... Dis-moi pourquoi un artiste ? Un artiste parlant de sa démarche ?

– Je ne le vénère pas.

– Je sais, ce n'est pas ma question... et puis ce n'est pas important : artiste, pourquoi pas, ça ne change rien, c'est sa manière de s'impliquer qui te fait dire... quand même, ce terme.

– C'est le temps qui m'a donné ce mot.

– Oui, c'est la première fois que je l'entends.

– Va à la fenêtre, tu veux bien ?

– Avec une démarche d'artiste ?

– Fais le tour, prends le chemin le plus long, marche doucement.

– Mon costume te rappelle quelqu'un ?

– Chaque pas conjure le mauvais sort.

– Ne dis pas des choses comme ça, tu n'es pas superstitieuse.

– Qu'en sais-tu ? Le hasard n'existe pas, c'est toi qui le dis.

L'homme s'arrête en entendant cette réflexion, il se retourne vers elle, avec presque une envie de sourire :

– Oui, je l'ai toujours pensé mais quel rapport avec le mauvais sort, pourquoi tu dis ça maintenant ?

– Je veux que tu marches lentement, je veux savoir mais sans prendre de risque.

– Et qu'est-ce que tu veux savoir, tu me regardes comme si j'étais transparent.

– C'est vrai, mes yeux cherchent plus vite que ma raison : tu comprends pourquoi je te demande de marcher lentement, on fera tous les détours imaginables jusqu'à ce que tu mettes tes pas dans ses pas.

– Je m'arrêterai à toutes les fenêtres que tu veux, je ferai tous les détours jamais imaginés, je convoquerai le hasard à des heures plus incongrues que ce soir.

– Marche !

– Tu feras de moi le mannequin de tes souvenirs, habillé de détails à reconstituer, habillé de tes rêves, tes plus beaux rêves, tant qu'à faire.

– Doucement !

– On recommence demain, la tournée continue... Bonsoir cher consul !

Le couple se rapproche l'un de l'autre, attendant de serrer la main de l'homme qui vient de rentrer dans la vaste pièce.

Le Consul est âgé d'une quarantaine d'année, guère plus ; il porte un costume décontracté mais de bonne coupe, une toile en lotus et soie, bleutée de naturel sur une chemise blanche au col entrouvert. Les tissus ne sont pas froissés, tout est souple chez lui. Son visage arbore un sourire souple, concentré pour l'essentiel dans le regard : le teint halé y est pour beaucoup, une glissade souple et sans défaut vers l'intelligence. Ses interlocuteurs apprécient sa grande capacité d'adaptation. Toujours cette souplesse : ils ont parfois l'impression que la couleur de ses yeux est assortie à la conviction qu'il veut donner. Il sait jouer de ses iris clairs, c'est l'un de ses outils de travail favoris. Contrairement aux élus

angoissés les jours d'inauguration, il ne dit jamais bonjour en regardant ailleurs. Certes, il n'est pas un élu mais un fonctionnaire dont la poignée de main ne cherche pas à dire un mot intelligent à chaque fois qu'elle se balance aux côtés d'une autre. Le Consul est très précis avec la vérité, il ne dit pas bonjour à un adversaire de son pays, il le salue sur une interrogation : comment allez-vous, avec l'espoir que la réponse sera négative. Si la réponse est ouvertement positive, il patiente mais ne se montre pas encourageant. Il marche sans artifice, droit vers son précieux invité.

– J'ai hérité d'un poste qui vous est dû, la Chancellerie envisage de lui donner votre nom.

– Qu'est-ce que vous dites ?

La femme regarde tour à tour les deux hommes, elle fixe son compagnon comme si elle ne l'avait jamais vu :

– Son nom ?

– Pourquoi pas ? répond le Consul, notre reconnaissance peut bien se matérialiser dans le nom de celui qui a su gagner le cœur de nombreux peuples. Le nom de celui qui a convaincu notre pays de ne pas intervenir en Irak quand une majorité de Parlementaires poussait au conflit. Le nom de celui qui a toujours protesté contre la présence en Afghanistan. Une longue liste à mon avis pour un seul nom.

Se tournant vers l'homme, tandis que celui-ci vient de prendre la main de sa compagne :

– Et j'aimerais que la discrétion que vous réclamez ne soit pas synonyme d'oubli.

– Cher Consul, tout de suite un discours ! Ce n'est pas la reconnaissance du pays que réclame mon nom, vous savez très bien que j'y suis opposé.

Se tournant vers sa compagne :

– Dites-lui la vérité, dites-lui, pour toutes les fois où elle est venue ici. Je ne sais pas comment faire après toutes ces années.

– Ne me croyez pas compétent dans les domaines du souvenir, Madame, nous tenons des informations que beaucoup trouvent rassurantes. Vous contestez une vérité que nous ne pouvons pas accréditer officiellement mais entendez ma voix : plus jamais votre mari de sera inquiété, plus jamais ce consulat ou un autre vous convoquera. A l'annonce de votre venue ce soir, j'aurais aimé vous faire vivre les choses du passé en les inversant, j'aurais préféré me déplacer à votre domicile, être moi-même convoqué en réponse à une injonction de votre part... Vous permettez ?

Il prend les deux mains de la femme entre les siennes pour se diriger tout doucement vers la fenêtre :

– Ouvrez cette fenêtre, jetez-y vos plus mauvais souvenirs, jetez-y vos mauvaises nuits. Vous avez fait reculer la guerre, croyez-moi. C'est fini, c'est fini maintenant. Respirez... Vous dormirez ici, vous allez vous reposer ici, dans la chambre d'honneur, vous allez respirer tout le bonheur qui vous est dû. Nous réservons cette pièce magnifique aux

personnalités étrangères en visite dans notre région. La Chancellerie vous prie de considérer la chambre d'apparat comme votre demeure autant qu'il vous siéra.

Elle se penche à la fenêtre, l'avenue est silencieuse. L'éclairage jaune orangé des lampes au sodium brouille l'apparition des premiers effets de l'aurore, des poignées de graines minuscules se jettent des lampadaires au secours de l'invisible féerie qui s'engage de ce côté-ci du monde, non loin de l'océan, calmement. Un silence de cette dimension porte un message qu'il faut écouter en fermant les yeux de part et d'autre.

– Je...

Les fenêtres sortent des murs, les portes déploient leurs seuils. Elle ne comprend pas les mots du consul, il est si tard mais tout est calme. Ce calme et cette lumière perlée l'invitent à accepter.

Où aurait-elle pu le convoquer ? Son domicile vagabonde, sa mémoire est meurtrie. Elle se loge au gré de souvenirs discontinus.

– J'accepte votre offre, je dormirai les fenêtres ouvertes.

Son compagnon fait un tour sur lui-même, lentement. Son visage exécute une rotation, fouillant le ciel.

– A quelle étoile vous êtes-vous adressé ? Il y a si longtemps que je cherche un passage.

– Un passage ou un raccourci ?

– je dois me tromper d'univers.

– Comme en 91 ? Vous avez quitté le Moyen Orient avec un moral aussi dévasté que Saddam Hussein réprimant les Kurdes. J'étais en stage à l'ONU, j'ai dit à Pierre-Louis Blanc avant qu'il ne démissionne du poste d'ambassadeur que je ne ferai pas de la politique comme ça.

– On a refusé l'aide diplomatique qu'ils demandaient...

– Une reconnaissance ! Votre message était clair, vos arguments étaient précis.

– 20 ans, ça m'a demandé 20 ans.

– Comment avez-vous fait pour tenir aussi longtemps ?

– Je ne sais pas si j'ai bien fait.

– Qu'est-ce que tu as fait, demande-t-elle ? Qu'est-ce que tu as fait pendant 20 ans ?

– Quoi dire ? Tu sais tout.

– Non !

– Tu sais mais tu ne comprends pas...

– C'est confus.

– Tu veux parler d'Andrinople ?

– C'est plus compliqué que ça.

– Vous êtes perdue, n'est-ce pas ? Le Consul tente de calmer l'effroi qui voile le regard de la femme: il y a des choses qui vont s'expliquer, vous

aller voir. Nous avons eu une conversation sur le désastre d'Andrinople avec votre mari...

– Laissez ! Il suffit que j'entende : « mon mari ». Peut-être, c'est ça. « Mon mari ». Peut-être qu'il me manque une voix pour l'appeler. Toutes ces années pour nous deux, je ne les ai pas vues.

Bientôt 13 heures, ils déambulent dans le quartier arabe en direction du Rocher Noir : le restaurant maghrébin de la place Meynard propose sa spécialité en plat du jour. On la dit incontournable et lui croit connaître quelques personnes fréquentant les lieux quand le marché se termine. La femme regarde autour d'elle à la recherche de souvenirs, elle marche doucement, fouille les silhouettes, détaille les ombres. Elle soutient les regards des hommes, elle avance comme un brise-glace ou un char d'assaut, non pas menaçante mais avec la force de ces machines, du moins c'est l'image qu'elle lui donne : une sérénité puissante. Elle les interroge si profondément qu'ils se détournent, gênés. Parfois elle s'arrête, dos à une vitrine, impose sa présence acerbe. Elle a besoin de comprendre les voix fortes, les regards sombres, elle a besoin de comprendre les vies prisonnières de la ville. Les hommes qui s'attendent pour passer le temps, des exilés comme elle, tellement plus nombreux. Elle veut comprendre. Ils attendent avec des amis que le temps passe son tour. Les femmes en retard choisissent des produits qu'elles s'empressent de payer avec des jeux de mains qui s'excusent de ne pas aller plus vite. Le marché touche à sa fin, quelques prix baissent : les vendeurs clament louanges sur louanges. Les dernières djellabas traversent la rue, sacs et cabas remplis de légumes. Un homme seul avance, son panier à peine rempli pendu au bout du bras. Celui-là est silencieux, son âge lui recommande de prendre un supplément de temps afin que sa silhouette profite des bienfaits qui s'offrent à lui. Le couple s'observe au milieu des autres, surtout lorsqu'il traverse une conversation animée. Elle sait. Intuitivement, elle sait qu'il comprend et qu'il parle l'arabe mais, en sa présence, il ne dit rien, il se comporte un peu comme elle. Il avance, regarde, se retourne puis s'arrête un instant. De toute façon, personne ne s'adresse à eux dans une autre langue que le français. Ils circulent au milieu d'une foule cosmopolite parce qu'elle recherche des sons et une voix. Un état d'âme, ce serait l'idéal. Mais pas les paroles. Dans la lumière épanouie, comme une fréquence ajustée par un potentiomètre, son compagnon devrait réveiller des souvenirs. Elle a abandonné le combiné téléphonique sur le lit, elle ne porte pas de sac, rien en bandoulière : ses bras nus vont serrer très fort le corps de celui qu'elle aime retrouver au milieu des foules anonymes. Son compagnon pourrait se renseigner, il est à l'aise, un peu comme chez lui. Mais non, il sait où il va, il sait où marcher dans les belles rues, il sait se rendre au restaurant, il sait ce que se disent les gens sur le marché. Il lui manque ce qu'elle ne sait pas. Ce qui a disparu lui manque parce qu'il ne sait pas le lui retrouver. Elle attendra. Elle attendra l'ombre d'une petite rue déserte pour accorder de l'attention à son regard tendre, et puis elle acceptera qu'il pose une main sur son épaule. Et elle sera contente de sentir la chaleur de son baiser,

emmitouflée dans son désir. Elle n'a pas oublié les gestes imprégnés de bonheur, elle n'a pas perdu les sensations que les battements de son cœur donnaient à sa poitrine : des frissons presque brûlants mais rapides. Rien n'est perdu mais seulement absent. Elle surveille un improbable surgissement tandis qu'il avance dans sa présence, se voyant marcher dans la foule, une main dans la poche, l'autre chantant ou se balançant contre la cuisse. Les racines du souvenir sont profondes ; chaque souvenir s'est multiplié dans un sol qui a maintenant changé, les printemps se sont succédé, enrichis par le bonheur de la liberté. Ils se promènent tous les deux en dehors des saisons sans savoir se satisfaire d'être ensemble.

Acte3

Rien sur scène, la narratrice s'avance vers le public, elle parle en faisant beaucoup de gestes pour s'expliquer, son enthousiasme est évident.

Descendre pour respirer l'air frais du dehors : je suis la première devant les falaises qui tombent. Elles tombent dans la mer, elles tombent comme la banquise que j'ai vue dans un film. C'est beau. Je voulais être la première à voir ça. On dirait un feu de pierres, c'est nu de végétation. Si long, si clair. La banquise, elle brûlait sa glace par avalanches. Je veux être la première à prendre le paysage en photo, rien que les rochers, personne devant. J'ai mes raisons : le silence, la découverte. Je suis une vague qui éclate sur le paysage : j'emporte le paysage avec moi. J'ai plaisir à sortir comme ça avant les autres. Les autres peuvent rire, avec tout le bruit qu'ils vont faire, et leurs bavardages au milieu des visites. Ils parlent sans regarder vraiment, seulement des coups d'œil. Après, ils diront : « j'ai fait le zoo, j'ai fait le musée, j'ai fait le château ». Ils font du bruit, ils prennent toute la place. C'est n'importe quoi des fois. Ce n'est pas parce que le voyage ne me coûte rien, ce n'est pas parce qu'ils ont payé leurs places. Et en plus, c'est mon dernier. Je ne cache pas mon bonheur, je le dis comme je le pense à la maîtresse. Toutes ces belles choses qu'elle me fait découvrir : hier, le château était immense, immense ! Que des cheminées et des fenêtres, on aurait dit des chapeaux de magiciens. Pour cet après-midi, ma tante pense que le musée devrait me plaire parce qu'il explique bien le débarquement, il n'y a pas que les armes ou les uniformes, heureusement. C'est sûr, elle aurait pu m'accompagner, on s'entend bien... Mais bon... Je lui ai fait croire que j'étais un groupe de copines. On m'a dit qu'il n'y avait pas de voyage comme ça au collège, je préfère passer mon dernier comme d'habitude. En plus, il est exceptionnel : deux jours ! Pour les 10 ans de l'Association. C'est la fête ! Les gens du village sont quand même bavards ! Dès qu'ils sont plusieurs, dès qu'ils se retrouvent : hop, c'est parti : et blabla ci et blabla ça... Les parents nous déposent à l'école plus pour se retrouver et discuter leurs histoires. On m'offre le voyage parce que je suis première en classe, j'ai beaucoup de chance. J'ai vu tellement de belles choses. Papa ne comprend pas pourquoi on passe notre temps à lire, mon frère et moi, mais on voyage, on n'est pas toujours enfermé, le « cul sur une chaise ». Il ne se voit pas quand il invite ses amis ou des gens de passage à prendre un café, la casquette sur la table, à côté de la carafe de calva. Et hop, et hop ! Et c'est à moi de débarrasser les tasses qui puent. De toute façon, moi, je suis une fille : il ne me dit trop rien, sauf quand il y a des haricots ou des petits pois à ramasser. Qu'est-ce que c'est beau, quand même : la pierre brille avec la lumière du soleil.

J'aimerais bien avoir une maison avec cette couleur. C'est comme la fromagerie qu'on a visité l'an dernier, les bâtiments m'avaient fait la même impression, une sorte de feu qui descendait du toit, avec ses tuiles rondes. Une mosaïque de lumières, j'avais dit ; des ocres, on m'avait répondu. Je n'oublierai jamais la visite. On s'était presque moqué de moi parce que je préférais les pierres aux fromages mais je n'ai pas eu honte quand ils ont photographié ce que je savourais des yeux. J'ai bien aimé les fromages, aussi, j'en ai même acheté un pour les parents : on l'a fait chauffer au four sur des tartines. Sans rien dire, j'ai fermé vite fait les yeux pour retrouver la bergerie dans mes souvenirs. De temps en temps, je fais comme ça, pour garder les belles choses que j'ai vues, je les associe à une nourriture. Je suis plutôt gourmande, alors ça marche bien et ma mère est contente de me voir manger de tout. Si elle savait ! Les parents m'ont promis de se renseigner pour prendre des vacances là-bas, au milieu des mas – c'est comme cela qu'on appelle les maisons dans le Midi – Je pourrais collectionner les pierres comme mon voisin mais je ne préfère pas, je ne suis pas certaine de faire architecte plus tard, comme je l'ai dit à la maîtresse, ou alors, peut-être, agence de voyage dans l'architecture naturelle. J'ai bien le temps de trouver un métier, elle a répondu la maîtresse à mon père. J'avais dit architecte, parce que c'est un mot qui a du sens pour ma famille, depuis les travaux pour agrandir la maison. Ça fait prétentieux mais moins que juge ou avocat. Tout le monde a une maison. Mais pourquoi je pense à ça ? J'ai bien le temps, la maîtresse a insisté, papa n'est pas vraiment convaincu mais j'ai confiance dans ma mère, elle a passé un examen pour travailler à l'hôpital, elle m'a dit que son salaire avait changé. J'ai bien compris qu'elle gagne plus que lui. Ce n'est pas facile de marcher sur les galets. Ils sont beaux, la mer doit les rouler longtemps, très très longtemps. Peut-être que je devrais en ramener quelques-uns ? Je les montrerais au voisin, il doit en avoir des comme ça. Si je grimpe dans le car avec des galets, on va encore se moquer de moi. J'ai oublié mon sac, une fois de plus. Je suis tellement pressée de descendre... J'aime bien le bruit quand on marche dessus : croc, croc, ça fait. Ils se croquent ! J'ai l'impression que c'est pas rien de marcher au bord de la mer : en Bretagne, je n'oublierai pas les racines qui poussaient presque par-dessus le sol pour nous empêcher de marcher. C'est les pirates ou les contrebandiers qui avaient déformé le chemin des douaniers pour ne pas se faire attraper ? Rien à voir avec les chemins de ronde des châteaux forts : j'ai fait la comparaison à la maîtresse, ça lui a plu, elle l'a répété. J'étais obligée de m'arrêter si je voulais admirer le paysage. La côte est belle, elle n'est jamais pareille avec les rochers. Dans un sens, c'était mieux de s'arrêter parce qu'on prend le temps de tout regarder. Le pire, c'est quand le soleil tape, comme au zoo de Thoiry. Je suis remontée dans le car assoiffée, épuisée. J'avais mal partout. Une de ces soifs ! J'étais brûlée de l'intérieur ! J'ai rien dit parce qu'on était libre de se promener comme on voulait. Peut-être que j'ai pas fait attention ? Je n'ai rien dit, j'ai juste demandé de l'eau, je n'avais pas trouvé de robinet pour me rafraîchir. J'ai l'habitude de marcher dans la campagne, il n'y a que ça, autour de chez moi pour s'occuper. Ça m'a servi de leçon, j'ai toujours une bouteille pleine dans mon sac. Il suffit de ne pas

oublier le sac comme maintenant... Je me sens toute petite au pied de ces falaises, c'est impressionnant. J'adore être impressionnée comme ça, par la nature, les châteaux aussi. Ça croque ou ça craque ? C'est terrible de marcher sur des pierres qui se roulent dessus, là. On dirait un tapis de boules, des boules tombées du ciel. Poussières de ciel, poussières de falaise, poussières du temps. J'aime, j'aime. Qui m'a fait toute petite aujourd'hui ? J'entends dire qu'on est des poussières. Je me colle sur la paroi et je ne vois plus le ciel. La nuit, le ciel montre ses poussières lumineuses, papa dit souvent qu'on peut se guider avec les étoiles. J'aimerais bien qu'il l'explique pour de vrai. Il m'a sorti une boussole de son service militaire, j'ai eu le droit à des explications que j'ai pas bien comprises. C'était une belle boussole... Que c'est grand ! Des paquets d'années, m'a dit la maîtresse, des millions et des millions d'années. Mais quel âge peut avoir un galet comme celui-là ? Des hommes taillaient des galets de silex ici, des hommes préhistoriques. Préhistoriques, pourquoi « pré » ? Il y en a encore beaucoup aujourd'hui qui n'écrivent pas ou qui ne lisent pas. J'ai des voisins comme ça et personne ne dit qu'ils sont préhistoriques. Peut-être que la télévision remplace l'écriture et la lecture. J'aime bien l'expression « rentrer dans l'Histoire ». Toc toc, entrez ! Entrez dans l'Histoire... Ce jour-là, je suis entré dans l'Histoire ! C'est beau ! Notre voyage traverse l'Histoire. Tous les voyages de l'école traversent l'Histoire. Peut-être aurai-je le droit, l'an prochain, en sixième, de participer ? Si c'est non, je dirai qu'il faut que le collège s'y mette pour traverser l'histoire de France. Est-ce que j'aurais des copines l'an prochain ? Déjà qu'on n'était pas beaucoup, elles vont toutes dans le privé ! « Tu verras, on n'a pas le niveau pour suivre dans le Public, ils ne s'occupent pas de toi dans le Public. » Je ne comprends pas, on a une bonne maîtresse. Maman dit que c'est des bourgeois ou des gens de la haute, faut pas s'en occuper. C'est surtout eux qui ne s'occupent pas de toi. Mes copines sont intelligentes, je ne sais pas de quoi elles ont peur. Les garçons s'en fichent, ils n'ont pas le niveau pour passer au collège. Maman dit qu'on se fait de nouveaux amis au collège, et encore d'autres au lycée. Je lui demanderai comment ça s'est passé pour elle parce qu'elle n'est pas allé au collège et encore moins au lycée. Comment elle a fait pour avoir des amis ? La famille, c'est un peu comme des amis quand ils viennent à la maison. Ils viennent manger, ils viennent prendre un café, un dessert. Le dimanche, ça défile ; il y a un circuit dans la famille, il n'y a pas d'embouteillage mais ça se télescope un peu. Quand le bruit des chaises se calme sur le carrelage de la cuisine, je descends. Dix minutes de gagnées, je finissais un exercice... C'est surtout que ça se répète : mes cousins ne s'intéressent qu'au foot, mes cousines ne s'intéressent qu'à mes robes, elles ont vite fait de les salir. Mes cousines, elles ne cherchent pas à me voir, elles suivent leurs parents. Elles voudraient bien faire de la danse mais elles ne font rien. Ce n'est pas des copines : tu montres des robes, tu montres tes robes. Elles piaillent ! A peine dit bonjour, elles piaillent. Quand c'est pas elles, c'est ma mère : tu veux bien montrer la robe de ton gala ? J'aimerais bien les voir mes cousines ici, ça piaillerait. T'as vu ! T'as vu ! Leurs cris résonneraient, j'aurais honte. Ce n'est pas de leur faute, elles n'ont rien vu en faisant la tournée des tontons et des tatas. Faut

que j'envoie des cartes postales, maman m'a donné de l'argent et des timbres. L'an dernier, j'ai envoyé des danses folkloriques, j'ai même imaginé qu'ils étaient tous habillés comme ça. Je ne peux pas écrire dans le car, les tablettes bougent trop. Je ne sais pas à quoi elles servent, les tablettes ; elles ne sont pas faites pour écrire, ou alors, ils s'en fichent de l'écriture. Moi, je ne peux pas faire des lignes qui vont dans tous les sens. Peut-être, pour faire rigolo, une fois comme ça, les lettres déformées par la nausée. Non, c'est dommage, j'aimerais bien. C'est sûr, je regarderais moins le paysage. J'ai dit oui à maman pour lui faire plaisir mais pas plus de deux phrases : souvenir ensoleillé, souvenir pluvieux, souvenir grandiose, souvenir médiéval... Elle a rigolé, comme quand je lui lis mes rédactions. Du coup, j'ai gagné un peu d'argent de poche. Heureusement que le voyage dure deux jours, plus ça va, plus ça file. On ne peut jamais se baigner. L'eau doit être froide, le soleil a dépassé la falaise, il y a du vent. J'ai peur de m'enfoncer dans les galets, plus on approche, plus ils roulent. On ne peut pas se baigner, de toute façon. Les vagues ne sont pas fortes, on dirait, mais elles poussent les galets. La maîtresse ne veut pas qu'on se baigne pendant les voyages, elle ne sait pas nager et puis faudrait se sécher. On ne peut pas tout faire, dans un sens ça tombe bien pour aujourd'hui. La mer, ça se regarde. Tout se regarde, c'est vrai mais on ne peut pas vivre en spectateur. Papa dit qu'il y a ceux qui travaillent et ceux qui regardent. Faut toujours travailler, avec lui. Je prends un bain de galets, je reste à la surface. Si j'étais dans l'eau, je garderais ma respiration pour faire la brasse. Entre deux eaux, on ne respire pas. J'avance dans le paysage comme si j'étais entre deux eaux, l'oxygène respirée par les yeux. Si j'étais oiseau, je m'envolerais en rasant la fraîcheur de cette falaise. L'odeur de la pierre salée, les vagues, le son du vent dans l'ombre : il y a de quoi disparaître dans le temps, ici. La côte ouvre ses portes à l'océan, les vagues voudraient bien aller plus loin, elles pleurent à reculons. Tout est fait pour impressionner : c'est gagné ! Les cris résonnent. Le rythme des vagues n'a rien à voir avec le bruit de mouettes, ça leur prend tout d'un coup : splashhhh, kek kek kek kek... Quel concert ! Et s'il y avait du vent ? Whou-ou-ou- ou- ou... La côte ouvre ses portes aux tempêtes du bout du monde, il faut être là, avec ses pieds nus dans le sable, et tenir tête. Ma tête avec ses oreilles, ses yeux, ses narines : j'aimerais bien la poser un jour de tempête, face à la mer. Le vent vient de la mer, les mouettes viennent de la mer, les vagues, les nuages aussi. Font pas de bruit, les nuages, quoique l'orage... Waouh ! Orage, vagues, vent, mouette... non, pas de mouettes un jour d'orage. Quand je marche derrière le village, le long de la carrière, en remontant le chemin, ça me fait penser à la mer si le ciel est chargé. Tout est gris, le vent souffle fort. Les gouttes de pluie ne font pas splash sur mes joues mais il y a un bruit, elles frappent ma peau avec un bruit. J'aime bien, on dirait une piqûre pétillante. Peut-être aussi des mini-gifles qui veulent caresser ma joue mais qui ne savent pas s'y prendre. Le temps maussade, c'est presque un clown payé à pousser des grognements pour mettre en valeur celui qui fait de la poésie en clarinette et chaussette multicolore. Je pars à la rencontre d'un paysage pour découvrir le prince Charmant, la fée Clochette, le nain Atchoum et leurs bandes de copains. Ma géographie et mon histoire dépassent les sept merveilles du

monde, je préfère ne rien dire et garder tout ça pour moi. Je garde la neige qui recouvre tout sur son passage blanc en échange de mon admiration, je garde la pluie qui transpire d'en haut quand le soleil et son ciel bleu ont disparu, je garde les vagues parce que la mer les rejette pour s'en débarrasser alors qu'elles n'ont rien fait. Les vagues nous attirent : personne ne s'intéresserait à la mer si elles n'existaient pas. On s'assoit, on les regarde. On dit qu'on aime la mer mais je pense que ce sont les vagues qui font tout. La preuve : les lacs, les étangs attirent du monde, les rivières aussi, mais c'est pas pareil, pas au point de se mettre en maillot de bain et de s'endormir avec le bercement des vagues. Les parents font la sieste au bord de l'eau parce qu'ils profitent de la fraîcheur des arbres, ma mère aime bien marcher pieds nus dans l'herbe ou dans l'eau pour sa circulation. Tout ce qu'elle fait, c'est pour sa santé, son sang, sa digestion... Il n'y a qu'elle comme ça. Les gens dorment beaucoup sur les plages alors qu'il suffit de nager un petit peu au large pour faire la planche. La mer ondule ; on n'entend plus la foule ni le bruit des balles sur les raquettes en bois. J'aime me laisser dériver, juste en bougeottant les mains et les pieds, avec un son bizarre dans les oreilles, et puis découvrir la côte. La plage devient une côte, le sable disparaît : la végétation, le relief, les habitations prennent un peu plus d'importance. Quand la mer est calme, c'est une chance de pouvoir nager sans s'inquiéter, rien que pour découvrir la plage autrement. Les galets me font un peu peur pour aller dans l'eau mais je reviendrai quand il fera plus chaud. Le froid ne favorise pas les exploits, j'aimerais bien découvrir les falaises en nageant mais ça craint. Je sais qu'il existe des combinaisons, maman voulait m'offrir un équipement pour la plongée, bof... De toute façon, c'était trop cher pour ce qui pouvait m'intéresser. Je n'ai pas fini de grandir, je peux bien attendre un peu, je suis loin de m'ennuyer sur l'eau. Trois ans déjà, ça va faire trois ans que je sais nager. La chance ! Dommage qu'on ne puisse pas se baigner dans les bassins de Chambord. Ce serait bien de faire le tour des châteaux dans les douves. On dit que c'est très profond, les douves, enfin... c'est ce que dit maman mais je n'y crois pas. Les parents disent ça pour faire peur aux enfants qui s'approchent trop près du bord, ils disent aussi qu'il y a des oubliettes, des souterrains, des squelettes. Les douves, j'ai cru au début qu'il n'y avait pas de fond, l'eau est tellement sombre, pas comme la piscine ou la mer. Je ne peux pas mettre un pied dans l'eau si je ne vois pas le fond au départ. La maîtresse m'a expliqué pourquoi les châteaux étaient au bord de l'eau : c'est pour se protéger des chevaliers en armures ou bien en cottes de mailles. Non seulement, le fer ça rouille mais en plus, c'est lourd. Elle a rigolé, c'est vrai que je ne vois pas les guerriers prendre soin du matériel comme ça. Pour la profondeur, on jetait des fagots pour les remplir : c'est dire que maman a encore plus peur que moi. Je me sens bientôt prête à plonger dans une douve, rien que pour être au pied du rempart. Il suffit que l'eau ne sente pas mauvais et qu'il n'y ait pas de fientes de canards sur les rives. Les falaises ressemblent à des remparts, elles sont imprenables quand l'océan est démonté. Ça se dit, démonté ? Démonté, déchaîné, j'ai déjà entendu. Monter à l'assaut par mer démontée ? Seraient costauds, les soldats. La fraîcheur de la pierre, je la ressens jusque dans les bruits. La roche est léchée par les vagues, une haleine iodée et salée qui attaque le

morceau en millions d'années. Les tempêtes accélèrent la destruction du littoral mais ça se compte en millimètres. Je suis au milieu des millimètres du millénaire, je suis posée sur des millions d'années, fraîches, sorties des eaux, pas pressées d'y retourner... Il y a deux cycles de l'eau, c'est ça qui fascine : on ne voit que la surface des choses. Les nuages, la pluie, les rivières, l'océan : une vie régulière. On s'intéresse moins aux poussières qui roulent au fond des cours d'eau, elles se tassent et puis se soulèvent... Et puis repartent. Je suis une poussière, j'aimerais bien rouler au fond des paysages. Continuer, continuer. Qu'est-ce qu'on trouve au fond des paysages ? Encore des paysages. Je resterais bien ici, une journée, assise rien qu'à regarder le soleil sur la falaise rayée par les couches géologiques. Géo et logique, on dirait des matelas empilés pour des millions d'années de sommeil. Quand la Terre se réveille, les matelas se plient – ou se plissent ? Faudra que je demande ; plisser, c'est bien, mais je ne sais pas si on le dit. J'ai vu dans les Alpes que cela faisait comme des serviettes éponges qu'on essore. Entre ces rayures horizontales et les plis torturés que j'ai vus quand on roulait dans les virages, deux poids, deux mesures, des mesures démesurées. Les garçons jettent des galets contre la falaise, ils veulent faire des étincelles parce que c'est du silex. Ils parlent du silex comme si c'était de l'or : faire du feu, couper... quelle aventure ! Je serais plus tentée par un match de squash, ce galet, bien rond pourrait faire l'affaire et puis le rebond n'est pas évident à calculer, la falaise est comme cassée par séries, ça donne des livres en pierre pas très bien rangés dans une bibliothèque. La rouille fait baver des pierres, je ne l'avais pas remarqué mais tout n'est pas blanc. Où est le fer ? Mon voisin me dit que le fer se dépose dans les roches mais je ne vois rien. Fondu ? Pourquoi pas ? Un coup de volcan, c'est vite fait et puis les températures doivent être monstrueuses quand la Terre bouge. Elle ne peut pas se soulever comme ça. A mon avis c'est comme l'eau gazeuse ou bien l'eau qu'on fait bouillir, le fer ne résiste pas à ça. Les pierres veulent raconter des histoires, elles se tiennent dans la main, elles creusent des nids par endroits, on appelle ça des marmites, j'en ai vu des géantes. C'était où ? Pas loin du lac d'Annecy, la cascade d'Angon : les pierres tombent dans un trou et creusent, creusent ; elles ne peuvent plus sortir de ce trou, un tourbillon d'eau les emprisonne. Elles avaient disparu à Angon, il ne restait plus que les creux, ronds comme des marmites avec leurs parois enflées, c'est pas comme ici, on dirait trois œufs dans leur nid. Comment ça se passe ? Les pierres ne remontent pas à la surface mais le courant ? Le courant de la marée montante ? Les vagues ? Les tempêtes en hiver ? Peut-être qu'elles ne sont pas là depuis longtemps ? Quand la mer se retire, c'est comme un champ de bataille qui se découvre. J'ai nagé avec un masque en suivant l'eau qui remontait ; le masque, c'était pour regarder les algues se redresser. J'avais l'impression que le vent soufflait, un vent fort. Tout s'envolait, l'eau était chaude et transparente, je me croyais dans la piscine avec du sable et des plantes, pas beaucoup de poissons mais le mouvement des algues m'impressionnait. On peut se promener à la place de l'eau, c'est magique. On peut se promener sur l'eau, dans l'eau, sous l'eau, avec l'eau. Les galets me racontent leur vie parce que je les écoute, ceux qui ressemblent à des œufs me font craquer. Papa est

pêcheur, il marche beaucoup pour ramasser des moules ou des coques, il ne s'arrête pas pour regarder comme moi trois cailloux dans un trou : peut-être l'a-t-il fait quand il avait mon âge ? Maman nous accompagne de temps en temps, elle serait comme moi, comme le voisin aussi : elle met des trucs bizarres dans son panier. Ça va être l'heure de reprendre le car... Pourquoi les pierres sont-elles si petites ? La falaise est tellement haute, pourquoi n'y a-t-il pas des morceaux plus gros au sol ? On croit qu'elle recule mais c'est rare. Les millimètres, c'est une moyenne : une fois tous les dix mille ans la falaise s'effondre. La mer fait le ménage, il n'y a que les petits qui restent ou qui reviennent. Un jour, il n'y aura que des grains de sable, ici. Voilà, ça s'explique : je suis passée un jour où les galets n'étaient pas encore du sable. J'arrive, j'arrive. On va manger au bord de la falaise avant de repartir mais il y a un peu de chemin. Le car va rendre malades ceux qui n'ont rien mangé ce matin. C'était limite pour Camille et puis j'ai vu la mère de Cécilia poser un sac sur sa tablette. Moi, je vomis toujours quand le temps passe du très chaud au très froid. Au début, on me disait que c'était une crise de foie mais le docteur a fini par s'agacer : le foie n'y est pour rien. Il ne sait pas bien pourquoi je vomis mais ça ne l'inquiète pas, la croissance est une bonne excuse, on me la sort comme un joker deux ou trois fois par an. Le pire, ce sont les douleurs dans la poitrine : ma cage thoracique se développe, je grandis... On s'habitue, faut bien, ça fait rire les gens quand je dis que c'est ma cage thoracique qui pousse, ils pensent à des seins qui promettent. N'importe quoi ! C'est peut-être amusant de penser que la bimbo fait sa crise de croissance ! Quand les choses se répètent comme ça, c'est inutile de pleurnicher. Parce que mon frère me dit – pas quand je me plains pour la première fois mais à la seconde ou à la troisième – il me dit que je pleurniche ! J'ai qu'à prendre un Doliprane. Ça, c'est maman qui décide : il y a toujours du Doliprane dans le tiroir. Je m'endors, l'air de la mer m'endort, je n'entends pas la musique. Pourquoi ils ne donnent pas de Doliprane à l'école ? Les parents peuvent pas venir me chercher, j'ai mal au ventre des fois et on me promet que ça ne fait que commencer. Quand c'est le ventre, il n'y a que maman qui a le droit de savoir, sinon c'est trop pénible les têtes qu'ils font. Quand je ne vais pas à l'école, je dors avec maman si elle est de nuit, je bouge beaucoup dans son lit mais elle ne dit rien, ses cheveux noirs sont immobiles sur l'oreiller. Je me lève, je me recouche : ses cheveux n'ont pas changé. C'est le seul moment où je peux les regarder attentivement, il fait sombre à cause des volets mais je les distingue bien. Ça m'impressionne tous ces cheveux noirs; elle les attache en chignon, toujours. Un élastique, un chouchou : ça ferait plus moderne. Je n'aime pas les cheveux longs, il y en a qui se prennent pour des princesses avec une cape sur les épaules. Le visage est tiré en arrière, c'est fadasse. Maman me demande de les laisser pousser, elle comprend pas. Elle ne les porte pas comme ça mais elle voudrait que moi je le fasse. Si je pouvais, ils ne dépasseraient pas le centimètre. Pourquoi je les laisserais pousser ? Parce qu'ils sont blonds ? Je ne suis plus en maternelle, je dois me reconnaître quand je me regarde dans un miroir. Et puis j'ai pas le style à les porter long, je ne suis pas exhibitionniste. C'est un spectacle, la chevelure de maman, un spectacle de nuit. Je devrais lui dire ça. J'ai des copines qui voient leurs mères

toutes nues : maman, c'est rare ; les cheveux détachés c'est pareil que si elle était nue. Le car s'arrête, on va manger. La mer est magnifique, à perte de vue rien que de l'eau, rien que du bleu, du vert. Le vent vient des couleurs froides, les mouettes glissent dessus : attendez, j'arrive ! Cent mètres, rien que cent mètres sous mes pieds, l'eau se déchire contre les falaises, elle *blanchire*, on pourrait le dire. Le bruit n'est plus le même, l'odeur non plus. Le vent balaye les couleurs froides avec les oiseaux que ça fait rire. Je donnerai bien un bout de jambon mais la maîtresse a déjà grondé ; je vois pas pourquoi on en profiterait pour jeter nos papiers gras dans le vide ? Sont pas tous gras. Les mouettes, elles attendent qu'on leur donne quelque chose, nous on les comprend, et ce n'est pas notre faute si elles ont des habitudes. C'est la nature, ici, rien que de la nature, et des gens qui aiment la nature. Quand on regarde la nature de haut, elle est plus forte que nous mais elle nous accepte. J'aimerais bien grimper au sommet des pyramides mayas, là où la nature a repris sa place, j'aimerais bien me promener dans les forêts cambodgiennes. Le Yucatan, Angkor Vat : des cités abandonnées aux déluges des tropiques. Mon frère passe son temps à dessiner comme les Précolombiens, je préfère les ruines quand la nature reprend place, je ne dis pas que la civilisation maya, aztèque ou Inca ne m'intéresse pas : je préfère regarder ce qui reste. Il a ramené une brochure de la banque sur des voyages, j'ai vu des photos sur une double page : une pyramide dans le Guatemala, les rochers rouges de Monument Valley. Les photos étaient toutes petites, perdues dans les descriptifs. Ça me fait un peu rêver : regarder des restes, des choses endormies. Profiter d'un petit passage sur Terre pour croiser le temps. Ça m'impressionne et j'en rêve ; plus mon frère me montre ce qu'il fait, plus j'ai envie de partir là-bas. On a décidé de faire le voyage quand on sera majeur, tous les deux sans les parents. Je lui prouverai que les objets sont moins importants que les paysages, il est d'accord avec moi, il est même content qu'on se partage les choses comme ça. Quand je vois une maison en ruine au milieu d'un champ, j'ai l'impression que c'est un monument historique englouti par la végétation. Je n'ai pas compris pourquoi mon père a laissé sa maison natale s'effondrer comme une cabane. La ferme s'est agrandie, ils ont laissé l'habitation à la basse-cour, pour construire un pavillon moderne. Il est né dans une petite maison de deux pièces, une cheminée, un sol en terre battue... Les fermiers accumulent des tas de bricoles qu'ils finissent par oublier. Il m'a montré la ruine au fond de la cour : viens voir où je suis né. J'ai plus fait attention aux orties ce jour-là mais après, avec mon frère, on a exploré. Chaque pierre, chaque morceau de quelque chose. On s'attendait à retrouver des parchemins, des pièces, des armes. La toiture effondrée, les grandes herbes, les pierres : depuis longtemps je rends visite à la ruine natale – Je l'appelle ruine natale en deux mots mais un seul ferait aussi bien, avec une majuscule, Ruinatale – Elle n'a jamais changé, Ruinatale, jamais un mur ou les restes de charpente ne se sont effondrés. C'est solide, une ruine. Papa n'aime pas qu'on tourne autour ; on le rassure, on fouille dedans. On cherche à comprendre comment ils vivaient là, sans télévision, sans canapé, sans fauteuil. Le travail dans les champs, la ferme, les animaux : mais ils ont disparu, il n'y a plus que la paille. L'étable et l'écurie sentent la vieille paille, le foin est encore là dans la

mangeoire et le râtelier, gris poussière. La vie a disparu d'un seul coup, grand-mère est de la même couleur que le foin, tout a disparu autour d'elle. C'est comme ça dans les environs, des vieux au milieu de ruines qui n'intéressent personne. Les enfants s'occupent des anciens mais laissent les bâtiments s'effondrer. On dirait que les agriculteurs attendent que ces bâtiments rentrent dans le sol, retournent dans la terre. Ce ne sont pas des temples ni des pyramides mais c'est un peu la même chose, la disparition des habitants progressivement. Les archéologues ont creusé dans le sol à la sortie du village ; finalement, le temple gallo-romain n'était pas tellement enfoncé, un carré de mur au milieu d'une pente douce. 20 ou 30 centimètres de hauteur, comment savoir ? La maîtresse dit que les archéologues sont appelés en urgence quand il y a des travaux de terrassements ou de voirie. Les ruines du passé éloigné, mille, mille cinq cents ans, sont sous nos pieds. Peut-être qu'en reculant très très loin, on voit le futur passé. Le passé qui est sous mes yeux n'est pas encore passé pour tout le monde. La petite moucheronne que je suis bat des ailes au-dessus des paysages, un régal au présent, un présent au présent, un présent qui se présente. C'est tellement simple de conjuguer sa vie au présent. Je resterai bien devant l'océan, assise sur la falaise, à écouter la conjugaison des bruits au présent. Ce qui se regarde de loin, c'est le temps de remonter dans les vies. Une mouche face à l'océan, il n'y a que la mouche à le savoir. L'océan ne me voit pas, le vent ne se gêne pas, les oiseaux ralentissent à peine. On va partir d'ici, bien d'autres personnes vont regarder l'horizon, il y en a qui feront pipi avec un frisson de plaisir pour la falaise. Ça ne sent pas l'urine : le vent chasse les mauvaises odeurs, le vent apporte l'air humide du grand large. Maman parle toujours de l'air du grand large, je vais lui faire des provisions qu'elle ne gaspillera pas. Ma tante aussi aime bien le grand large, c'est une question de génération parce que je suis attirée par le lointain mais pas comme elles. Elles veulent sortir de leurs maisons ; le ménage, les enfants, les courses, la cuisine et tout et tout, on est loin du grand large qui fait rêver. Maman n'a pas envie de faire des kilomètres : une chaise dépliée à l'ombre des grands arbres, devant un plan d'eau, quelque chose dans les mains, une broderie, un ourlet, un reprisage... Il lui faut des grands arbres, je crois que c'est mieux pour entendre le vent dans les cimes. Si le plan d'eau est une rivière, c'est encore mieux mais ce qui compte, c'est le son du vent pour le repos. J'en ai été rassasiée, papa à la pêche, maman sous les arbres. Décor planté, harmonie totale ! Heureusement que ça tournait. C'est comme ça que j'ai visité une ferme abandonnée autour du plan d'eau qui servait d'abreuvoir aux animaux ; les propriétaires avaient allongé la mare jusqu'à la rivière qui passait dans le champ pour en faire un bel étang. Toute la journée j'ai exploré les cachettes des oiseaux. Des mésanges avaient fait leur nid au sommet d'une pompe à eau, il suffisait de soulever le couvercle en forme de cloche pour avoir le spectacle de la nichée ouvrant de grands becs jaunes. Les moineaux avaient choisi les trous dans les murs du hangar, la paille des nids dépassait comme des poils de nez, c'était un spectacle génial : leurs cris résonnaient sous les tôles rouillées ; la charrue, le râteau faneur et je sais plus quoi encore d'abandonné leur servaient de trampolines. Je leur faisais peur, certainement, mais je ne bougeais pas, c'était tellement particulier cette ferme vide et peuplée d'oiseaux.

Derrière un poteau en granit, il y avait deux nids, un seul avait des œufs de merle. Si la merlette ne s'était pas envolée à mon passage, je ne les aurais pas découverts. Je n'aurais pas découvert l'ancien jardin : que des framboisiers, des groseilliers. Maman est venue m'aider à cueillir de quoi faire des confitures, on n'a pas tout ramassé, papa a insisté parce qu'il connaissait les proprios. Moi, je me suis dit que les oiseaux étaient nourris et logés sur place. J'ai l'impression d'être un oiseau qui vole au bord de la mer : le car glisse sur une route invisible, quelque fois des arbres tirent le rideau sur la mer, par jalousie. C'est un réservoir, la mer, un grand réservoir. Je reviendrai me servir du médicament qui fait grandir – contre le rachitisme a dit le docteur. Je suis trop grande maintenant, c'est dommage, j'étais tellement bien à Port aux Rocs, un château, un parc, l'océan, des rochers. Quelques coups de soleil, peut-être, mais je ne me suis jamais plainte de la chaleur. Ma mère regrette parfois ma peau de blonde alors que c'est juste une histoire de protection que les monos ne maîtrisaient pas. Il n'y a pas d'arbres sur les rochers, on ne se promène pas d'arbre en arbre. J'ai pelé : la première fois, j'ai pleuré en découvrant la pellicule blanche qui se déchirait sur mes bras. Ça ne peut pas arriver à ma mère, elle qui se loge sous les arbres dès qu'il y a du soleil. Papa est tout bronzé dès qu'il se met en short pour jardiner, à part les bottes, aussi. On a peut-être la même peau ? J'ai une copine qui va à la plage pour bronzer, les parents disent que les gens de la ville se mettent au soleil, ça doit être ça, elle vient d'arriver au village, ils ont quitté la ville à cause du travail de son père, il est inspecteur ou contrôleur. Ils ont une belle maison, elle se vante un peu, je trouve. Pourquoi se mettre au soleil ? Ce sont les paysages qui se mettent au soleil. On arrive au musée, visite guidée sur la deuxième guerre mondiale. C'était il y a longtemps mais pas tant que ça puisque les parents en parlent, mon père surtout, avec son service militaire à Baden-Baden. Si je calcule bien, il avait 18 ans en 1944. A part quelques mots en allemand, il ne dit rien. Il a passé son permis de conduire, son permis poids lourd, il n'a pas pu être boulanger comme il avait appris parce qu'il n'y avait pas assez de blé, il a travaillé dans des fermes à reconstruire des trucs. Il travaille beaucoup, il a le temps de raconter cette période à mon frère parce qu'il lui pose des questions mais moi, pas tant que ça. Quand je voudrais savoir ce qu'ils faisaient à mon âge, je les ennuie. L'école, un peu ; garder les animaux dans les champs, beaucoup. La maîtresse insiste sur le témoignage des parents ou des grands-parents pour connaître l'histoire, elle a raison, mais l'histoire ne se résume pas à la guerre, mon frère aurait été mieux à ma place cet après midi. C'est du matériel kaki, des vieux papiers, des uniformes marron, des grandes cartes couvertes de flèches colorées. J'aurais bien aimé entendre mon père expliquer tout ça avec son point de vue, ma mère aussi, elle aurait peut-être reconnu l'uniforme des soldats qui venaient acheter des œufs – ou les réquisitionner ? J'ai entendu que les Allemands avaient pris des chevaux chez mon père. C'était important, les chevaux, il m'a dit qu'il n'y avait que la marche à pied ou les chevaux pour se déplacer. Une charrette, du foin : voilà comment il allait à la gare chercher quelqu'un. Tout ce matériel ? Il ne l'a peut-être pas croisé. Des milliers de bateaux sur l'océan ; des camions, des chars, des jeeps et des milliers de soldats sortis des

bateaux. Combien de musées pour raconter cette tuerie ? Il s'est passé quelque chose d'effroyable ici ; des hommes ont habité des blockhaus qui tentent de se faire oublier, le tout pour le tout en rouillant, en grisant leurs surfaces bétonnées, en puant l'urine. Des maisons fortes qui partiront à la mer quand elle attaquera la côte comme du gâteau. Les châteaux de la Loire ne partiront jamais à la dérive, il y en a un qui est construit sur une rivière, exactement comme ma mère aurait voulu s'asseoir pour profiter du paysage, sauf qu'elle n'a pas les moyens d'entretenir un palais. On ne dit jamais palais, on dit château : je demanderai à la maîtresse pourquoi on ne visiterait pas un palais ? C'est peut-être mon dernier voyage mais je peux m'inscrire en payant ma place, avec ma tante, pourquoi pas. Elle insiste, je fais comme si je ne comprenais pas même si je comprends qu'elle aurait voulu être ma mère. Elle me regarde avec des yeux trop forts, je l'adore mais parfois, elle me gêne. Elle voudrait toujours quelque chose pour moi, pour me faire plaisir. Maman, c'est le contraire. C'est elle qui m'a parlé de Chenonceau, le château des dames, qu'elle avait visité avec les pompiers... J'aime beaucoup le plateau avec les châteaux de la Loire en photo dessus, ils le vendaient aussi à Chambord mais j'ai pris des porte-clés : ils vont être propriétaires de châteaux faciles à entretenir. L'an dernier, ils sont partis à Padirac ; maman était toute contente, surtout la promenade en barque. Je ne sais pas si ça me plairait, c'est sombre, c'est humide, on est enfermé. Les images font penser à des trucs de géologie, des pierres de collection. La nature est surprenante, je dis pas, mais je préfère les paysages en pleine lumière. Padirac, c'est comme un musée, avec des éclairages et une visite qu'un guide récite par cœur. Qu'on me raconte des histoires sur ce que je vois, c'est pas ce que je préfère mais on n'y coupe pas. Dès qu'on rentre quelque part, on est encadré, c'est un peu comme à l'école, ça ne change pas : faut écouter. Dans un sens, je dis du mal de Padirac parce que je n'y suis pas allée, c'est pareil pour l'Alsace, j'ai dit que les vignes et le vin, j'étais trop jeune alors que les cartes postales donnent envie de se promener. C'est comme si on avait peigné les paysages, tout est vert, bien aligné, ensoleillé. Ça fait envie. Je n'achète rien ici, j'ai déjà mes cadeaux, manque plus que la tapisserie de Bayeux, je suis curieuse de tomber sur une belle broderie pour maman. Je sors, j'en ai marre du bruit, c'est un endroit pour mon frère, il passe son temps à chercher des armes dans les fermes abandonnées. Ils sont tous comme ça avec ses copains : les armes, les monnaies, les parchemins, un vrai trafic. L'autre jour, il y a le grand qui est venu avec un fusil et des balles, ils l'ont attaché à un arbre pour tirer sans risque, des fois qu'il aurait explosé. Je n'ai pas refusé de l'essayer mais le recul m'a fait mal à l'épaule... C'était un fusil de guerre, comme ceux qui sont dans les vitrines. Je ne suis pas collectionneuse, pas vraiment : je colle des images dans un cahier, je fais des regroupements, des séries d'oiseaux, des chanteurs, des arbres... Les photos de Télé 7 jours, Télé Poche, Pèlerin magazine... Mon frère, c'est comme le voisin, il lui manque toujours quelque chose. Il a décidé de collectionner les pièces de 5 centimes, il les range dans une boîte à sucres qui ressemble à un coffre de pirate. Du coup, tout le monde se sent obligé de lui donner ses pièces. C'est un peu facile ! J'ai dit que j'allais faire la même chose avec les billets de 100 mais il paraît

que la monnaie papier ne prend pas autant de valeur que la métallique. Dans une heure, Bayeux : sous prétexte que c'est une tapisserie, la visite s'adresse en priorité aux filles alors que le musée d'Arromanches est pour les garçons. La logique n'est pas terrible si on réfléchit bien, il s'agit du même événement à un millier d'années près. Je l'imagine comme une bande dessinée avec des aiguilles et du fil, c'est ce que j'ai dit à maman qui connaît la tapisserie parce qu'elle a brodé au canevass une scène avec des chevaux et des hommes en cottes de mailles – on dirait qu'ils sont en pyjamas – les chevaux sont bien faits, avec plusieurs couleurs. Quand la maîtresse nous a fait un cours d'histoire sur la conquête de Guillaume, elle a montré une colonne romaine un peu dans le même genre, la conquête d'un empereur, sculptée comme un livre qui se déroule, parce que les livres de l'antiquité n'étaient pas carrés, je lui ai dit que le chemin de croix dans l'église me faisait penser à sa colonne. C'est vrai, les romains à la conquête du mont des Oliviers. Je l'ai faite rire, dans la classe aussi, ceux qui avaient compris. Je commence à connaître les peintures, à force d'aller à la messe avec mon frère de chœur. Il n'aime pas que je l'appelle comme ça mais il est mignon avec sa dentelle blanche et sa soutane rouge. Comment ils faisaient pour lire ? Je n'ai jamais vu de livres en rouleaux, j'aimerais bien écrire des histoires sur les rouleaux de papiers peints, on en a plein dans le grenier. Je vais quand même demander à papa, il pourra les couper. J'écrirai quelque chose comme un film d'aventure, un débarquement de sorciers à Hastings. Sur la tapisserie, il y a plein d'animaux fabuleux, je vais raconter leurs histoires, avec des sorciers, des sorcières, des bons, des méchants. Ce qui serait bien, peut-être, c'est de dessiner les créatures avec des jus de fruits, les faire apparaître en chauffant le papier comme si on avait voulu les brûler. L'été dernier, on a fait toute sorte d'encres secrètes, c'était génial. Maman a parlé de fruits exotiques que son travail allait faire venir, à Noël. Ce qu'elle a acheté en conserve, les cœurs de palmier, ce ne sont pas des fruits. Même en les réchauffant, ce n'est pas bon. Le maïs, ça allait ; j'ai lu qu'ils le font griller à la braise mais nous, on le donne aux animaux. En bouquet de fleurs, aussi, c'est pas mal, avec des artichauts fleuris. Comme ma tante dans sa cuisine, elle a ajouté des tiges de blé pour faire un bouquet champêtre. La fermière vend des maïs en été aux parisiens, ils décoorent leurs maisons avec. J'aime bien chercher le lait, il y a des épis de toutes les couleurs : papa va en faire pousser, il a promis si je m'occupe de les arroser. Ça y est on arrive, le parking est plein. Les cars viennent de partout : je commence à reconnaître les plaques d'immatriculation allemandes, anglaises, hollandaises... Les italiens et les espagnols commencent par la ville, je l'ai vu avec Roma. Il n'y en a pas beaucoup mais on sait d'où ils viennent. La visite est guidée, la maîtresse demande que les adultes restent derrière. C'est sombre, là-dedans, c'est comme ça pour conserver les couleurs naturelles. Ah ! Je ne savais pas que les Anglais portaient la moustache et que les Normands se rasaient le dos du crâne... Les animaux mythologiques sont nombreux, un vrai zoo, je n'ai plus qu'à me servir... On apprend plein de choses mais faut rester concentré, trois groupes à la fois... Les chevaux sont magnifiques, comme les oiseaux. Je reconnais les griffons, un centaure, des sphinx, des licornes, des dragons. Pourquoi

toutes ces créatures ? Des mondes parallèles ? La vie quotidienne de l'époque est très détaillée mais elle est double : la réelle et l'imaginaire. Je pourrais faire la même chose, sans raccourcir le rouleau de papier. A milieu : des paysages, rien que des paysages à partir des cartes postales ; en haut : les adultes ; tout en haut : des monstres volants, des ptérodactyles, des sphinx, en bas : je sais pas, des jeunes, filles, garçons, l'école, des jeux, des rêves... tout en bas, les fantastiques qui me plaisent : Pégase, Chiron, Minotaure, les dieux égyptiens, Horus, Anubis. On verra, il y en a plein d'autres. Les adultes feront quoi ? La guerre ? Le travail ? Ils protègent les enfants, ils sauvent le monde. Papa est pompier, sapeur-pompier : je commencerai par un incendie provoqué par une créature maléfique et puis les pompiers volontaires du village tenteront de l'éteindre, comme d'ordinaire, mais ça se compliquera, ils ne réussiront qu'avec l'aide des jeunes, parce que les jeunes seront conseillés dans leurs rêves par Horus. Les jeunes apprendront que le site visé par les flammes est d'origine sacrée, inaccessible aux mortels ; les dieux prêtent la Terre aux humains mais qu'ils se réservent des endroits, des espèces de portes temporelles ou des passages galactiques, pour la protéger, la surveiller. Après, j'enchaîne sur des représailles ou bien, comme les dieux grecs, j'invente un monstre vengeur. Pourquoi papa est-il sapeur-pompier ? Dans la famille, il est le seul, les frères de maman ne sont pas volontaires, les grands cousins non plus. Je ne le vois pas comme un héros, mais c'est un héros : il sauve des blessés sur la grande route, il conduit l'ambulance, il empêche les fous de se suicider, il dit qu'on peut se noyer en s'évanouissant dans une flaque d'eau. Il ramasse la cervelle des accidentés du train, c'est peut-être ce qui nous dégoûte d'être sapeur-pompier ? Bientôt le 14 juillet, ils seront tous en chemise, manches relevées, têtes nues à nous faire jouer pour gagner des cadeaux... Pas si facile de s'amuser. Son képi sent la sueur et l'eau de Cologne, sa trompette est belle mais je n'arrive pas à faire des sons comme quand ils rentrent dans l'église. Ses joues sont rouges et gonflées pour souffler dedans, je ne dois pas avoir assez de force, mon frère n'y arrive pas non plus, pourtant il en fait des essais ! On s'en sort mieux avec les brins d'herbe qu'on pince entre nos pouces, on peut faire des concerts dans les champs comme l'autre jour, au bord du ruisseau, avec les vaches qui nous regardaient et le chien qui aboyait. On va rentrer maintenant, deux heures de route. Tous ces animaux magiques sur la broderie, je dis broderie puisque ce n'est pas une tapisserie. Maman va être contente, elle qui est brodeuse. Dommage que son entreprise ait fermé ses portes, elle fait de belles choses avec son crochet. Je devrais lui demander de m'apprendre, peut-être que mes histoires seraient bien, au point de Beauvais ? Elle ne m'a jamais demandé si la broderie m'intéressait, je suis peut-être trop jeune ? J'aime bien quand elle s'installe devant la fenêtre, c'est beau. Il faut de bons yeux, elle a toujours porté des lunettes, comme mon frère. Ce que j'aime, c'est le calme : elle est concentrée, elle brode quand il fait beau. La petite lumière sur le côté, ça donne encore plus d'importance à son travail mais elle ne l'utilise que pour finir une commande un peu pressée. J'espère qu'elle me donnera son métier. Mon frère, il aura la trompette, à moins qu'elle n'appartienne aux pompiers. On se partage

les choses comme ça nous prend. On s'est même partagé le village, lui les fermes, moi la boulangerie et l'épicerie, j'ai pris le ruisseau qui coule dans le pré à côté du jardin et lui la forêt au-dessus de la carrière. Il croyait que je voulais assécher la campagne, je n'y avais pas pensé, j'étais déçu qu'il prenne la forêt, je me réservais les myrtilles et les jonquilles alors que lui il peut faire des cabanes partout dans les haies. Cette année, on a fait le plus gros bouquet ; de mémoire, je n'avais jamais ramassé autant de fleurs, j'en avais mal aux mains à serrer les tiges. Mon frère ne voulait pas tenir les jonquilles avec ses deux mains pendant que je les cueillais, pourtant je suis plus rapide que lui qui a des grandes paluches. Au final, maman a tout mis dans la soupière qui lui sert de grand vase. La forêt est un peu notre secret parce qu'elle est en hauteur, on peut y voir toutes les maisons du village, et comme elle borde la carrière, les gens en ont peur. Peur de quoi ? Tomber dans un trou, qu'elle s'écroule ? Quand on ne sait pas quoi faire, on va là mais sans les filles, sinon, elles le diraient à leurs parents. Nous, c'est pas pareil, maman dort toute la journée quand elle travaille de nuit ; papa, plus il fait beau plus il rentre tard. On nous a dit que l'eau dans le fond de la carrière recouvre des carcasses d'engins ; ça, c'est comme les douves, on dit des trucs pour faire peur. Il n'y aurait pas le ruisseau pour se baigner dans les barrages, peut-être qu'on aurait exploré la carrière pendant le mois d'août. Mon frère est toujours tenté de trouver des trésors au fond de l'eau, il s'imagine que les machines qu'on a jetées contiennent quoi ? Dès qu'il trouve un caillou un peu mieux que les autres, il est tout fou. Le voisin ne se plaint pas parce qu'il profite de ses trouvailles. Il y a une grande allée dans la forêt, qui conduit à l'entrée d'un château qu'on dirait oublié, une grande bâtisse, grise, très carrée, avec des fenêtres hautes ; les volets sont toujours fermés, les extérieurs sont propres mais vides. Il n'y a rien, je n'y ai jamais vu de gens. Ce qui me plaît beaucoup avec l'allée : on marche dans le bois et puis tout à coup la végétation se dégage autour des sapins : le sol est ferme, aucun engin ne passe par là ; c'est une allée large, longue, qui part de la grille pour conduire nulle part. En automne, toutes les feuilles se retrouvent là, un tapis de couleurs sur lequel on marche rien que pour le plaisir de les faire voler. Des fois, on arrive sans faire de bruit, pour observer les animaux : il y a facilement des écureuils qui profitent du soleil pour se faire une beauté ou bien des chevreuils qui grignotent des pousses, au printemps. Au printemps, à l'automne, j'y vais parce que la saison transforme la forêt ; l'été, c'est pour s'occuper ; l'hiver, pour promener le chien. Les champignons, les fleurs, les châtaignes... Il n'y a que les châtaignes et les pique-nique qui intéressent maman. On s'est bien amusés l'an dernier, papa avait bricolé des paniers avec des petites cagettes ; on a fait griller les plus grosses dehors avec des saucisses, c'était une bonne idée. Dommage qu'on n'ait pas de cheminée mais papa n'en veut pas, il dit qu'il y a trop d'incendies. On l'accompagne, l'hiver, quand il va faire du bois : on aime bien jouer avec les grands feux ; on retrouve les cousins, ils jettent n'importe quoi dans les braises pour avoir des flammes. Les flammes partent en flèches, avec des crépitements, quand il verse de l'huile de vidange au début. Il dit que le bois est vert, c'est plus difficile sans coup de pouce ; je trouve toujours des ronces et des branches mortes pour activer le feu mais c'est de la

rigolade quand il arrive avec ses fourches pleines de branchages. Finalement, les flammes grimpent comme des langues pointues, avec des étincelles de baquettes magiques. Je préfère ça aux pommes qu'il faut ramasser pour le cidre, il fait toujours froid, j'ai les mains gelées à force de fouiller dans les grandes herbes toutes mouillées. Pourquoi je pense au froid ? On va vers l'été, il a fait beau pendant le voyage... Maman m'a dit qu'elle allait m'inscrire à la bibliothèque de l'hôpital, ce serait bien si elle trouvait des livres sur les Mayas. L'encyclopédie *Tout l'univers* n'explique pas leur histoire ; les images donnent envie de lire les explications mais je n'apprends rien de plus. Peut-être qu'il y a un mystère ? La forêt a remplacé l'homme qui a disparu. Notre planète finira peut-être comme les civilisations précolombiennes ? La maîtresse nous a dit que la Guerre Froide pouvait provoquer un cataclysme nucléaire à cause des armes atomiques. Si j'ai bien compris, le premier pays qui lance une bombe déclenche une riposte qui déclenche une riposte... Les dinosaures ont disparu d'un seul coup et il n'y avait pas de bombe nucléaire. Il y a toutes sortes de catastrophes naturelles qui changent le cours des choses. La population ne pourra pas se développer à l'infini, les Mayas ont disparu, ils ont quitté leurs villes alors qu'elles avaient l'air puissantes. Ils ont été les premiers à disparaître comme ça. On parle de déclin, je ne comprends pas : les Egyptiens, les Grecs, les Romains, on étudie des civilisations disparues mais il y a toujours des Egyptiens, des Grecs, des Romains, les ruines sont là, les habitants se sont déplacés, ils ne parlent plus la même langue. Peut-être que c'est comme le patois ? Les anciens parlent avec des mots qu'on ne comprend pas. Ils écrivent bien mais ils parlent bizarre. L'île de Pâques, avec ses grandes têtes, elles ont des oreilles de caniche, il n'y a pas de ruines, rien que des sculptures, des géantes.... Ce n'est pas pareil avec les Mayas, mon frère a raison : tant de belles choses qui disparaissent, il n'y croit pas. On a visité un dolmen où la maîtresse disait qu'on ne savait pas exactement à quoi il servait mais qu'il était recouvert de terre. Si j'ai bien compris, c'était comme une pyramide. Le tumulus de terre a disparu, les pierres sont tellement lourdes, il n'y a que les tremblements de terre ou Hercule pour les faire tomber. Mon frère croit que la grande allée dans la forêt menait à une cité souterraine construite à l'arrivée des Romains ; la carrière, c'était là que les gaulois avaient construit leur cité. En deux mille ans, la forêt a tout englouti, la végétation s'est insinuée partout, les racines ont disloqué les murs. L'humus a tout recouvert : la cité secrète avalée par la nature. Dans les régions où il fait chaud et humide, c'est la jungle, il y a encore plus de végétaux. La jungle qui avale les monuments. La pousse se faufile entre les pierres, elle grandit, grandit, devient un arbre gigantesque. Les troncs enlacent les murs, ça fait comme des muscles, ils broient les murs des palais ou des temples. Les arbres sont les bras de la nature, ils se lancent au ciel avec des feuilles pour respirer. S'ils perdent leurs feuillages, c'est pour faire comprendre aux hommes que rien ne dure mais, avec le printemps, on retrouve l'espoir. Les arbres poussent le ciel, ils le relèvent pour laisser la vie s'installer. La maîtresse disait que la forêt amazonienne protégeait le sol, ça l'empêche d'être lessivé par la pluie. J'ai vu un champ labouré sur une

pente qui perdait de la terre après un orage, on aurait dit des crevasses comme sur les pentes des montagnes. Quand je serai grande, je planterai une forêt avec les arbres que j'aime, il y aura des fruitiers et des feuillus : mes légendes à moi seront dans les fruits et on pourra tresser des couronnes avec les feuilles de châtaigniers. Les écoles viendront visiter ma forêt, maman aura une place réservée à elle, pour broder des arbres en fleurs sur les mouchoirs. Il faudra réserver pour les broderies. L'entreprise de maman a fermé ses portes parce qu'elle ne savait rien faire d'autres que des nappes et des serviettes pour les tables des riches. Les goûts changent, les riches n'ont pas disparu. Peut-être qu'ils ne passent plus à table comme avant ? On range nos serviettes dans des ronds en bois que j'ai achetés en souvenirs dans les Alpes, l'image avec des sapins est presque effacée pour moi, le vernis s'en va, la charrette de mon frère, c'est pareil. Le chalet de papa est mieux conservé mais c'est normal, il n'y touche pas beaucoup, il sort facilement son grand mouchoir. Il n'a pas de mouchoir brodé par maman, ses mouchoirs sont avec des grands carreaux. Maman ne brode pas sur les carreaux, ni sur des motifs. Je suis sûre que papa n'a pas de mouchoirs blancs, parce qu'il n'en veut pas, même avec ses costumes. J'aime bien quand il sort un mouchoir de sa poche, bien plié : ça fait riche. Ma forêt, elle sera riche. La forêt dans les Alpes n'est pas pareille, toujours en pente, toujours des sapins, mais tellement plus grande. Je ne m'y perdrai pas, c'est sûr. On peut y voir d'autres animaux que chez nous. On dit qu'en hiver, il faut suivre leurs traces, ça intéresse, il y a des guides pour les découvrir les traces d'animaux. On n'a pas de guides chez nous, les forêts n'intéressent pas les touristes. Ça changera avec ma forêt ; le dimanche, on limitera les entrées pour ne pas dégoûter les gens. Le chauffeur dit qu'on arrivera avant la nuit, je trouve que le soleil descend vite : il n'y a plus de différence entre les arbres et les nuages à l'horizon, des paquets arrondis, tordus. C'est magnifique. Je me demande si on peut broder des nuages ? On plante des fleurs, on devrait planter des nuages à coucher le soleil. Des couvertures de coton pour passer la nuit : le ciel s'organise. On devrait faire des voyages rien que pour suivre le soleil se coucher ; il n'y a pas que les paysages à admirer, n'est-ce pas maîtresse ? Les autres jouent aux cartes, avec des kilos de merde, alors que la nature a mis un disque dans le ciel, une musique chaude. Les peupliers se caressent, les nuages – volutes : ça se dit des volutes ? Des nuages tout en volutes qui se tortillent pour essuyer la belle lumière. C'est un régal, finir le voyage avec un spectacle de la nature. A la maison, on ne peut pas en profiter comme maintenant, il y a toujours quelque chose à faire. Je n'ai pas le choix, je suis obligée d'en profiter. C'est mon frère qui fait la vaisselle en ce moment, papa a une réunion avec le comité des fêtes, maman m'a dit qu'elle sera à la maison quand je rentrerai. Demain, on va cueillir des cerises, les premières de la saison. J'ai préparé tous les bocaux avant de partir. J'aimerais bien faire un clafoutis sans noyau, c'est moins bon paraît-il mais on ne cracherait pas ! Faut essayer, ça demande plus de temps, c'est tout. Après, on verra bien le résultat. Il y a de belles maisons sur la route, je n'aimerais pas habiter au bord de la nationale : le bruit des camions, c'est terrible. Les motos, on les entend de loin ; elles vont vite, le bruit ne s'arrête jamais. Quand je pense que

mon père faisait de la moto avant de se marier, il raconte ça comme si c'était un paradis perdu avec des centimètres cubes. Une grosse cylindrée : qu'est-ce que ça veut dire ? La maîtresse va terminer le programme de physique sur les moteurs, ça tombe bien. Un garçon a dit qu'on allait finir l'année sur des chapeaux de roues ; dans trois semaines, on est en vacances. Je me demande si on peut dormir dans l'auberge de jeunesse avec ses parents ? Tous les quatre dans la même chambre, ce ne serait pas pareil que d'habitude ; la salle d'eau dans le couloir était grande, c'est une bonne idée toutes ces cabines de douche. J'aimerais bien qu'on change, cet été, je peux faire la visite guidée dans les châteaux. Les parents ont fait une demande pour un village vacances, il paraît qu'on a de bonnes chances pour Rochefort au mois d'août. C'est au bord de la mer, l'eau est plus chaude qu'au Croisic. Je ne sais pas ce que c'est un village vacances, maman a rempli des papiers, papa voulait faire de la pêche. Mon frère et moi, tant qu'il y a de l'iode, c'est bon. Maman a besoin de grand air : on habite la campagne, pourtant ! Avec le remembrement, la plaine a perdu beaucoup de haies pour arrêter le vent. Les gens disent qu'il y a de plus en plus de vent, faut croire que ça ne suffit pas ! Ou alors, le grand air ce n'est pas du vent. Je pense que maman n'est pas heureuse d'habiter dans le village, elle aurait préféré quelque chose au bord de la forêt. Elle parle tout le temps de son père qui était garde-chasse... Pourquoi elle ne fait pas pousser plus d'arbres dans le haut du jardin ? La forêt que je planterai ressemblera en mieux à celle de son enfance, il n'y aura pas de sangliers pour lui faire peur, elle pourra se promener dedans avec des sabots comme quand elle était petite. C'est une idée, ça : fabriquer des sabots souvenirs. Des fois, elle parle de la forêt comme si elle n'avait que des dangers, elle n'a dû assommer qu'un petit sanglier dans sa vie, le jour où elle avait mis des galoches. D'autres fois, si elle ne peut pas aller se reposer un dimanche dans une forêt, elle va être malade. Il suffit qu'elle prenne la voiture, pourquoi attend-elle qu'on réclame ? On y va quand on veut dans les bois ! Ce n'est pas mon frère ou moi qui allons prendre une décision, elle en veut à papa mais c'est nous qui subissons ses plaintes. On pourrait faire de belles promenades en bordures de plages, on se gorgerait d'iode et de paysages changeants, on saurait trouver des coins magiques pour lire et pour broder. Les hommes à la pêche : mon frère à courir sur les rochers, papa à soulever les pierres, pendant une semaine. On apprendra aux parents à jouer avec les vagues, faire la planche. Profiter du coucher de soleil, manger à la fin du jour. Emprunter des vélos pour aller au bout du bout de la terre, fouiller la beauté des paysages avant qu'ils ne soient envahis par les constructions. La maîtresse dit que l'urbanisation est en marche accélérée. C'est comme ça qu'on appelle les cages à lapins qui poussent en ville : l'urbanisation. On les découvre dès qu'on arrive en ville ; je n'ai pas trouvé que la cousine des parents habitait dans un clapier, sa salle de bains est mieux que la nôtre, on peut s'allonger dans la baignoire, je n'ai pas eu l'impression de rentrer dans une chambre froide. C'est un boucher qui a fait la nôtre : le carrelage est glacial, il n'y a jamais de soleil, le radiateur ne réchauffe même pas la serviette. Pourquoi les gens sont-ils si durs ? Les villageois élèvent des lapins qui finissent dans les assiettes, ils s'y connaissent. Ce qui manque dans les

tours, ce sont les jardins, les balcons fleuris, les rosiers en fleurs. A côté de ça, ils ont le confort, les toilettes ne sont pas dans le fond du jardin avec la pile de journaux. Les murs sont tapissés, les enfants ont leurs chambres à eux. Un jour, l'urbanisation fera autre chose que des cubes, ils auront plus d'idées. J'habiterai au dernier étage, la vue sera panoramique, mon bureau sera collé aux nuages et je m'endormirai avec le soleil. La nouveauté fait peur, les parents auront peur de pédaler avec nous en bord de mer parce qu'ils n'ont pas l'habitude. Papa est passé de la charrette de foin à la moto, de la moto à la Simca : c'est nous qui allons avoir peur quand il va enfourcher son vélo. Maman se mettra-t-elle en robe ? Ma tante dit qu'il faut profiter de la vie, les vacances vont nous faire du bien. J'espère surtout qu'on va découvrir de nouvelles choses, c'est la première fois qu'on passe par l'hôpital, grâce à elle, parce qu'elle a insisté. Papa ne voulait pas, il a menti en disant qu'il avait réservé la caravane des voisins à Franceville. Il a peur du changement ou bien il est contrarié parce que ce n'était pas son idée. Mon frère et moi, on a tellement insisté qu'il nous regardait sans finir son assiette. Il a dû s'apercevoir qu'on avait grandi. Tiens, les foins ? Hm, ça sent bon. Où sont-ils ? Ah, des andains... Il faudrait fabriquer un parfum avec les herbes coupées, c'est comme les tilleuls dans la cour de l'école, c'est délicieux. Il y en a qui se moquent de moi parce que je respire les choses quand je les découvre : faut pas exagérer, je ne renifle pas, j'aime bien sentir, avant de regarder en détail. Si on a des sens, c'est fait pour servir. Je n'aurais pas idée de manger un fruit exotique sans l'explorer avec mes petites narines. Mon frère est pire que moi : il colle les tartines de pain sur son nez et respire avec, il filtre l'air en l'inspirant très fort. Je le vois jouer avec les épices ; pour peu, il s'en mettrait derrière les oreilles. Quand le jour se termine, s'il a fait beau comme aujourd'hui, les dernières chaleurs du sol embaument l'atmosphère : je dirai à maman que c'est peut-être aussi important d'en profiter que si c'était de l'iode. Elle fait une fixation sur l'iode en ce moment ; avant, c'était le calcium et le persil, il y a eu l'ail, la carotte. Elle fait des cures de jus de légumes... Je pourrais écrire un livre sur ma mère avec ses sautes d'humeur. Il y a un nom pour les gens qui ont un caractère comme ça, très changeant. Ma tante dit qu'elle n'est pas malade, je le sais bien, elle est juste parfois très agaçante. L'autre jour, elle aurait voulu que je marche pieds nus dans l'herbe humide ! Déjà que je n'aime pas spécialement ramasser des légumes dans le jardin, elle finissait d'étendre des draps, pieds nus dans la rosée : c'est dégoûtant ! Elle ne pense qu'à la circulation du sang, la circulation de la digestion, la circulation des organes. Ça circule beaucoup dans sa tête, pourtant je ne la sens pas inquiète, une sorte de manie, oui, elle radote un peu. Bon, c'est pas grave, on ira respirer une cure d'iode. Quand je me promenais à Port aux Rocs, il y avait une plante jaune qui sentait le curry, je me demande si elle pousse à Rochefort, dans les dunes : j'aimerais bien la faire découvrir, et d'autres aussi. Les moniteurs nous interdisaient de les cueillir sinon, il n'y aurait plus de racines, le sable s'en irait. La maîtresse dit qu'un arbre a autant de racines que de branches, je n'en suis pas si sûre quand je vois ceux qui s'accrochent dans la carrière : il y en a quelques-uns qui ont échappé aux godets des pelleteuses, les racines ressemblent à des pattes d'araignée, noires,

poilues... Il y a de jolies fleurs dans les endroits sauvages ; j'ai appris à faire des bracelets avec les pâquerettes quand on a pique-niqué, le champ en était recouvert. Elles ont fané très vite, j'ai presque regretté de les avoir cueillies. La nature nous offre des choses dont il faut profiter mais à quoi ça sert si on a des remords ? Il était magnifique mon bracelet ! J'essaierai avec des marguerites, je connais des endroits où elles poussent sans que ça dérange la nature si on les cueille par brassées, pas comme les roseaux, il n'y a qu'un seul endroit où on peut en couper, de temps en temps. J'aimerais avoir un bâton avec des poignées en velours naturel roseau, c'est si doux ; pour les promenades où il faut allonger le pas si on ne veut pas se prendre la pluie qui menace, pour fouiller sous les herbes des fois qu'il se cacherait un champignon. Je ferais des cadeaux : mon frère taille des poignards avec les tasseaux qu'il ramasse aux pieds des maisons en construction. Heureusement qu'il n'y en a pas tant, il ne fournirait plus ses copains, il attraperait une indigestion de bonbons vu ce qu'il achète dès qu'il gagne des sous. Je ne vendrais pas, je donnerais. Pas à n'importe qui : les cadeaux n'entretiennent pas l'amitié si c'est calculé. C'est important de savoir faire plaisir, madame Manson le fait comme personne d'autre : son sourire lorsque je lui ai offert un bouquet de roseaux peints ! Je les avais séchés, laqués, j'avais peint les tiges avec du doré que m'avait prêté ma tante. Madame Manson, je devais lui faire un cadeau avec de l'or pour la remercier de sa gentillesse. Quand on rentre chez elle, les roseaux sont dans un grand bidon de lait, avec deux ombrelles : je sais qu'elle fait les brocantes pour le plaisir de profiter de sa retraite. Elle ne collectionne pas les napperons ou les vases comme la mère de Cécilia, c'est juste pour sortir avec son mari qui a perdu une jambe à la guerre. Le bidon de lait ressemble à ceux que les agriculteurs utilisent pour le laitier, on en voit encore sur les bords de route, sauf qu'il a une sorte de dessin sur le haut. Papa, lorsqu'il vient jouer à la belote chez eux, dit que madame Manson va sauver le patrimoine rural. Je sais pas pourquoi il se moque de ses voisins, lui qui n'a rien fait pour sauver sa maison natale. Les Manson tenaient l'épicerie, autrefois, ils disent que tout va changer avec le progrès, le bidon de lait va disparaître parce qu'il favorise les microbes. Est-ce qu'il y a plus de microbes qu'avant ? Avant avant : rien puisqu'on ne les connaissait pas. Maintenant ? Tout est microbe ! Elle achète des objets anciens pour que l'héritage de sa fille : le jour où elle m'a expliqué son projet, je suis rentrée en passant au peigne fin tout ce qu'il y avait dans la maison : ça pour mon frère, ça pour moi... Si bien que maintenant, la statuette de négresse qui fait sonnette, je l'appelle mon héritage. Je n'ai jamais su d'où elle venait, toujours posée sur le radiateur éteint, c'est pourtant la seule négresse du village. Peut-être un souvenir de mon père lorsqu'il faisait son service militaire ? Est-ce que j'aimerais voyager en Afrique, avec les animaux de la savane ?

Postface

J'ai écrit ce texte sur 4 années avec des titres qui n'étaient pas vraiment déterminés. Pour commencer, ce fut : *une inquiétude sans fin*. Une inquiétude qui dura presque deux ans. Ensuite, je pensais à une forme de néologisme, convaincu que mon aventure rédactionnelle n'entraînait pas dans un genre défini. Ce fut *je t'en supplie* pendant un long moment. Ces deux titres ont animé l'écran d'accueil de mon ordinateur, soulignant le petit pictogramme bleu du logiciel Word aussi sincèrement que s'il s'était agi de stabiliser la planète Terre. Combien de fois n'ai-je pas lu World, très naturellement !

Puis, en peu de temps, une série de titres s'est présentée à moi. Mon texte avançait plus vite, mon questionnement s'accroissait :

Les frontières de la chance. L'amour est une grande chance dont on explore les frontières avec risques

Je fais quoi maintenant ? On fait quoi après l'amour ?

Nous rendrons l'enfer invivable. Il faut brûler tous les refuges des dictateurs, jusqu'à la notion de refuge.

D'où vient le vent ? Il me semble que c'est une question que l'on se pose avant de prendre une décision importante.

Regards absolus. Mes personnages expriment en milliers de mots ce qu'ils voient en une fois.

Le testament d'une muse. Une manière de justifier la féminité du narrateur.

Rien, surtout rien. J'ai écrit cela un jour en pensant qu'il fallait nommer le fond des choses qu'on espérait tous atteindre au moins une fois un jour dans sa vie.

Et puis il y a eu des combinaisons : *le testament d'une muse : aux frontières de la chance*. On notera la métamorphose du déterminant.

L'idée du *printemps* s'est imposée à la faveur des révolutions arabes, ce que je croyais inéluctable se mettait en place. Dans un certain sens, ce texte fait suite à *Pièces détachées* (Editions Le Manuscrit).

Puisqu'on compare souvent la vie humaine à une suite de saisons, il fallait se laisser déposséder des titres que j'avais imaginés successivement.

Je n'ai que trois saisons dans ma vie, quand l'hiver m'atteindra, ce ne sera déjà plus moi, mon décrochage sentimental sera effectif depuis si longtemps, baroudé par l'usure.

Niort, octobre 2011